

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Wallonie, 6^{ème} année, Liège, Décembre 1890-Janvier 1891 –
Décembre 1891 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

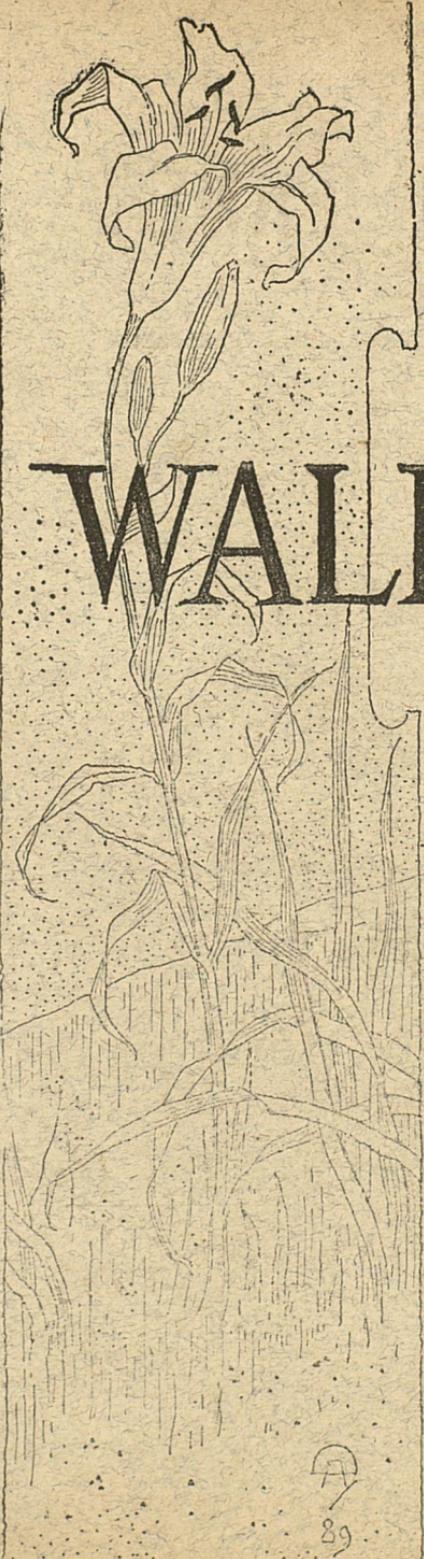
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



52425



LA

WALLONIE

Déc. 1890. — Janvier 1891.

L'ART MODERNE

11^{me} ANNÉE

Directeurs : OCTAVE MAUS, EDMOND PICARD, ÉMILE VERHAEREN

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

la Revue blanche, 60, rue de l'Ouest, Liège.

la Jeune Belgique, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

la Revue belge illustrée, 69, rue Stévin, Bruxelles.

la Plume, 39, boulevard d'Arago, Paris.

Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain.

l'Ermitage, 5, rue Gay Lussac.

le Nord littéraire, 113, rue de Paris, Valenciennes.

ENTRETIENS

Politiques et Littéraires

Directeur : F. VIELÉ-GRIFFIN

5 francs l'an; 11, chaussée d'Antin, Paris.

LES JEUNES

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

6, rue de Fer, Namur ; 5 fr. l'an

LA

WALLONIE



A MONSIEUR BORELY

*qui lui avait demandé
une dédicace en vers sur
un exemplaire d'AMOUR.*

Vous m'avez demandé quelques vers sur " Amour ,,
Ce mien livre d'émoi cruel et de détresse
Déjà loin dans mon œuvre étrange qui se presse
Et dévale, flot plus amer de jour en jour.

Qu'en dire sinon : Poor Yorick ! ou, mieux, Poor
Lelian ! et pauvre âme à tout faire, faiblesse,
Mollesse par des fois, et caresse et paresse,
Ou tout à coup partie en guerre comme pour

Tout casser d'un passé si pur, si chastement
Ordonné par la beauté des calmes pensées,
Et pour damner tant d'heures en Dieu dépensées.

Puis il revient, mon œuvre, las d'un tel ahan,
Pénitent et tombant à genoux, mains dressées...
Priez avec et pour le pauvre Lelian.

PAUL VERLAINE.

52425



PÉTALES DE NACRE.

à René Vercken de Vreuschmen.

Figurantes de la féerie, effarouchées
Parmi l'herbe au bord de l'eau de vos paysages,
Quelle fleur brille aux calme de vos paysages ?

Des kiosques du palais de fantasmagorie
Vos sœurs ont répandu les suaves jonchées,
Et par groupes vous danserez sur les jonchées.

Quelle fleur vous annonce un soir de paysage
Dont votre cœur s'émeut pour les idolâtries,
Le paysage vers lequel on s'expatrie.

Vos mères, sous le dais des palanquins couchées,
Encor se dorent du luxe de la conquête :
Héroïnes de la féerie et de la fête.

O mes sœurs, allez
Dans la belle forêt
Cueillir la belle fleur
Qui charme le cœur.
Allez, ô mes sœurs !

Gardez-vous de la peur
Dans la belle forêt,
Quand vous irez, mes sœurs,
Cueillir la belle fleur,
La fleur que le Dragon garde dans la forêt.

Déjà aux lacs, aux champs s'envolent les ibis,
Les marabouts et les cigognes de l'empire.

Le Dragon de la fleur vient boire à l'eau rieuse.

A tire d'ailes dans l'azur les marabouts
S'éloignent de la forêt silencieuse.
Les mousmés révérencieuses
Ont fui sous les bambous.

C'est de foler trop montrer la plaisance.
A ris mignons, à tendres jeux
Hé quoi ! filles apporteraient nuisance ?
Hardiesse passe gloire en ce jeu.

Hardiesse dont ne pare sa lance
Le couard Amour qui tant folâtrer ose.

O quelle enchanteresse, à la saison des roses.
Aura conquis la fleur de feu !

En sa robe où s'immobilisent les oiseaux,
Une émerge des fleurs comme une fleur plus grande.

Comme une fleur penchée au sourire de l'eau,
Ses mains viennent tresser la trainante guirlande
Pour enchaîner le Dragon vert — et de légende !
Qui de ses griffes d'or déchire les roseaux,

Les faisceaux de roseaux : banderolles et lances.

Et quand le soir empourprera le fier silence
De la forêt enjôleuse de la Douleur,
Ses doigts,
 fuseaux filant au rouet des murmures
Les beaux anneaux fleuris liant les fleurs aux fleurs,

Ses doigts n'auront saigné qu'aux épines peu dures.

Que dites-vous des tourterelles,
Des tourterelles prisonnières
Chez votre père ?

Elles roucoulaient au printemps dans les cages d'osier frêle.
Et des libres hirondelles
Qui suspendaient
Leurs nids de terre
Aux toitures du palais
De votre père ?

Elles s'enfuyaient bientôt, dispersées.

Ah ! que dites-vous, ma mie
Dont le baiser sur la joue
Brûle comme feuille d'ortie,
Ah ! que dites-vous de vous ?

Au bruit du jet chargeant de perles le porphyre
Bordant un coin d'étang sans bambous s'exhala,
Sous les décevantes caresses de zéphyre,
L'âme des fleurs d'amour que leur cœur viola.

Au bruit du jet chargeant de perles le porphyre,
Entre elles s'adonisent les pimpantes sœurs,
Pour qui les paons déploient l'ocellement des queues
Et s'éclaire, parmi de captives douceurs,
L'indécise pâleur des libellules bleues.

Elles s'adonisent les amoureuses sœurs
Qui frissonnent lorsque meurent les crépuscules.

Ondulent l'onde blonde et s'argentent les pleurs
Du jet grêle — de lys le grêle campanule —
Dont la pluie a baigné les si flatteuses fleurs,
Qui frissonnent lorsque meurent les crépuscules.

Parmi les tatamis isolés du soleil,
Fumant le chanvre alors que tombe un soir d'estampes,
Elles baisent des yeux le bouquet nonpareil
Qu'ensorceleur Amour glorifia de pampes.

Parmi les tatamis isolés du soleil
Les mousmés fument et songent hiératiques :
De leurs menus genoux glisse le chamycen ;
Sur les brocards tramés de lune, énigmatique,
Croise une fantaisie étrange le dessin.

Les mousmés fument et songent hiératiques
Devant les fleurs frileuses flétries sur l'eau.

Voici que le fol guilléri emmi feuillage
S'apaise des gentils jacassements d'oiseaux,
Et que les paons s'endorment vains de leur sillage *
Devant les fleurs frileuses flétries sur l'eau.

Autour de nymphéas l'insecte qui voltige
Les effleure, sylphide errante, d'un baiser ;
Des cyprins d'or et de pourpre mordent leur tige,
Et le gazon frisé sous brise ose griser
Autour de nymphéas l'insecte qui voltige.

Un océan de flamme enflammant le couchant
Inonde, inonde les moussés de leurs fauves :
 Longues langues de feu d'une forge
 Léchant
 Leur gorge
Où s'estompent les tons des ombres mauves.

Un océan de flamme enflammant le couchant
Noie un cœur lumineux dont la blessure saigne.
Et l'astre rouge croule en les brasiers vainqueurs.

Elles n'oublieront plus ce que nature enseigne,
Mais pleurent le pollen des cœurs
Ouverts qui saignent.

Si sur les lacs amis, où se mirent leurs grâces,
La jonque des mousmés glisse lente avec grâce,
L'eau chère, l'eau qui est la fraîcheur des jonquilles,
Fleurit la jonque de jonquilles,
Et les paons allongés des reines riveraines
Dorment, dédaigneux des fleurs riveraines, >
Dans la jonque fleurie et qu'escortent les cygnes.

Les mousmés et les cygnes,
Bénévoles prisonniers des folles fleurs,
S'immobilisent pour veiller parmi les fleurs
Les paons empanachés de plumes où d'yeux mornes
Meurent en des splendeurs glauques d'océan morne,

Si sur les lacs amis, blonds de jonquilles d'or,
Dort la jonque captive en les jonquilles d'or.

Les cigognes ni les ibis des fantaisies
Ne s'envoleront plus des lacs.

Et les mousmés,

Dont le rire s'empourpre des roses cueillies,

En un silence clair d'éloquences .nimées
Prônent l'orgueil des grands oiseaux ensommeillés.

LAI POUR D'HÉRALDIQUES CHATS.

A Stefan George.

Sarcophage des ancêtres !
Vieil exil artificiel
Qu'immémorent deux fenêtres :
Extase de splendides ciels.

Les temps y furent de folies
Des reines ayant défleuri
Le nom des fleurs les plus jolies,
Tribut royal aux favoris.

De vous trompeuses de griffes,
Doctes en caresses comme eux,
Ces fauves, qui les attife
Parmi tous les orgueils fameux ?

Quel cinabre, feux ! quel cinabre,
La nuit, leurs yeux ! de concevoir
Une forêt de candélabres
Suscitée au choc des miroirs.

Tapisserie et courtines
Exaltent, par les profonds vairs,
Les princesses palatines
Pour la féline cour des pairs.

Rien qui ne subtilise l'œuvre.
La joie est à un point saisir
Cette annelure de couleuvre
Que leur science a su choisir.

Aveu de louanges, l'aube
Sans la patrie à cet exil,
Dérobe en les veuves robes,
Quelque tiédeur d'anciens pistils.

ALBERT SAINT-PAUL.





LA VIE SANS EFFROI.

à *F. Vielé Griffin.*

.... Et je m'enfuis tout droit,
Souffleté par le vent des mystères funèbres.

LÉON DIERX.

Le voyageur avait erré de longs jours sur les rives du fleuve, le mystique et souverain fleuve dont les eaux frémissaient encore au souvenir des formes divines qui s'y baignèrent à l'aube des temps. Il avait foulé les plaines sablonneuses et nues, au milieu desquelles s'éployait la moire azurine des flots, et l'incomprise rumeur des ondes avait bercé sa marche, endormi son corps lassé; tandis que leur fraîcheur bienveillante avait, à chaque aurore, ranimé ses forces.

Peut-être, au hasard des rencontres, avait-il entendu parler des trésors détenus au fond des forêts vierges par la férocité vigilante de nains, custodes inflexibles des gemmes commises à leur garde, et il allait à la conquête dangereuse, sans que faillit son cœur. La complicité du désert encourageait ses rêves, que nul bruit insolite ne venait troubler, car le chant des royales vagues épandait dans les airs des vibrations auxiliatrices de ses pensées.

Un matin, le vent sec et chaud des solitudes tut son âpre souffle, une brise que fraîchissaient des arômes tendres, enlaça le voyageur, des lèvres douces l'effleurèrent, la caresse de doigts tièdes frôla son front, il vit les lotus du fleuve ouvrir plus largement leur œil calme. Il sentit que les bois

étaient proches et il se hâta vers l'Occident, guidé par le soleil. Peu à peu, les odeurs se précisèrent, myrrhes brutales, clairs santals, fragrances éclatantes; vers le soir, tous les baumes de l'espace fusèrent hors d'invisibles cassolettes, et l'astre, au nadir, se voila de vapeurs fauves; tel un encensoir d'or s'embrume des parfums émanés.

L'horizon limpide s'obscurcit, des étoffes violettes se balancèrent, agitées par des haleines inconnues: elles s'assombrèrent, une masse bleue se montra qui, soudain, se disjoignit, laissant voir des trouées de lumière; et semblable à un lointain troupeau en marche, distinctement, la forêt surgit, dressant ses chênes attendant aux cieux où gisaient encore les javelles alignées des nuages flaves.

Puis, brusque, la nuit se fit, parfumée d'étoiles, la vision un instant apparue se replongea dans l'ombre et le voyageur se coucha pour dormir, car il n'osait violer le sommeil des halliers.

Au réveil, il se prosterna pour se rendre favorables les dieux sylvestres, et pénétra sous le vaisseau des branches enlacées. Nul sentier ne déchirait de ses méandres amicaux le sol que recouvrait le séculaire humus des feuilles chues, imbriquées comme des écailles de bronze. L'homme, interrogeant les fougères indicatrices, s'enfonça dans le taillis. Longtemps, il marcha, inattentif aux murmures des feuillées, à l'appel des sources saillissantes, à l'invite des lacs dont la prunelle palpitait au centre des clairières, aux sollicitations des ramiers roucouleurs, à la fuite des daims éventrant les fourrés. Il s'avançait, soucieux seulement du but, et parfois, ému des initiales convoitises, il écartait les ronces sous lesquelles son regard inquiet avait cru voir l'ocelle des pierreries ou le flamboiement des métaux; puis, déçu, il fouettait les broussaillées de sa main sanglante et reprenait sa route. Autour

de lui, la forêt s'épaississait, emmêlant ses rameaux, joignant ses cimiers, renforçant les dômes hautains de ses frondaisons, sous lesquelles ne pénétrait plus qu'une clarté diffuse. Armée captive, les arbres se pressaient, gardiens jaloux de l'ombre ; ils érigeaient leurs troncs comme un mur de silence que rompait, par intervalles, le squelette crissant d'un guerrier mort, tendant ses bras dénudés et blanchis par la fiente des oiseaux de proie. L'immobilité du manteau de verdure aggravait la farouche majesté de la sylve et le voyageur marchait sous une mer sans flux. Son esprit, hanté de chimères, peuplait de monstres cet océan de plomb qui opprimait son crâne et quand un rayon lumineux perçait un instant le lacis sombre, il croyait voir luire le ventre de fabuleux poissons.

Sans trêve, il allait, buvant l'eau dormant au creux des roches, mangeant les âcres baies dont se couronnaient les buissons, ignorant désormais des lassitudes, car sa peau s'était tannée et ses pieds s'étaient endurcis ; quelquefois cependant, quand s'accroissait la ténèbre, il s'asseyait sur une souche gisante et s'endormait. Or, ce soir-là, désireux peut-être d'un instant d'oubli, il se laissa choir et brusquement se releva ; sous lui, il avait senti, au lieu de la ligneuse couche coutumière, le froid du marbre, et il regarda. La terre se jonchait de colonnes tombées, des frontons mi-enfouis émergeaient çà et là, des cippes s'élevaient enguirlandées de mousses, des chapiteaux défleuris se cachaient sous les feuilles, le soc rouillé d'une charrue, abandonné sur une pierre semblait garder le seuil d'un palais aboli. Parmi les vestiges de la cité morte, l'homme vagabonda ; sa mélancolie profonde s'alliait aux socles veufs, aux débris des arcs triomphaux frustrés des gloires antiques, aux statues renversées, ano-

nymes témoins des gestes héroïques, le temps ayant rongé leur face, aux fûts brisés dont les cannelures suintaient des larmes évocatrices de deuils prodigieux.

Plus le voyageur avançait et plus s'accumulaient les ruines. C'étaient maintenant des portiques dépouillés de leurs frises, qui étalaient au bas les chevaux cabrés et les files de soldats suppliants ; des pylônes cimés de sphères ailées, des temples hypêtres — les lames d'airain des toitures s'étant rompues — qui dévoilaient des dieux balafrés par les pluies iconoclastes et des bassins de porphyre pourpre que hérissaient les lances des plantes aquatiques.

A mesure aussi, s'atténuait l'obscurité ; moins denses devenaient les géants chenus ; des rais hyalins sillaient les épaisseurs vertes et s'étaient en plaques pâles sur les métopes moussues et les marmoréennes acanthes. La jonchée du sol s'amincissait, des chemins dessinaient leur ruban plus terne, des roues penchées, aux jantes désunies, s'incrustaient aux ornières, des pics délaissés fichaient leurs pointes aux revers des fossés stagnants, des aqueducs alignaient leurs portées au travers des hêtres et, soudain, au loin, une ville apparut.

L'homme se hâta, et par une porte dont les vantailles se disjoignaient, il entra. Nul chien, hostile aux vagabonds, ne le salua d'abois ni de menaces, et le conquérant des joyaux mythiques sentit son cœur battre au mystérieux aspect du songe éclos. Comme un roi dont le renom terrifie et qui voit les peuples affolés fuir sa présence en saccageant leurs demeures, il entra dans les faubourgs déserts. Des maisons lézardées, aux toits crevés, aux vacillantes murailles, bordaient les voies vides ; les perrons aux marches branlantes semblaient avoir désappris les pas familiers ; les allées des

jardins attenants disparaissaient sous les folles herbes, et les glycines des tonnelles balançaient leurs grappes au-dessus des bancs sculptés, privés des couples d'autrefois.

Cependant, malgré ce veuvage des choses, le voyageur sentait derrière les pierres tristes des présences hostiles, et il attendait, aux carrefours où murmuraient des fontaines, des êtres qui vinrent enfin. Il les vit s'avancer, vêtus d'étoffes pâlies, et leur démarche lente et lassée évoquait des ombres prisonnières retenues aux lieux qu'elles aimèrent jadis. Il s'approcha et ses doigts frôlèrent le manteau d'une femme dont s'épandaient les cheveux blonds sur le tissu glauque enserrant les épaules, et la femme, sans un tressaillement, sans un regard, s'éloigna.

Le voyageur hésita, peut-être pour la suivre, attendait-il un geste de surprise, ou d'interrogation; mais l'indifférente ne se retourna pas vers celui qui n'avait pu voir ses prunelles.

Devant l'homme, passaient toujours les fantômatiques habitants et aucun ne paraissait s'apercevoir de sa venue.

Il se mêla aux groupes pour surprendre des paroles, les bouches restèrent obstinément fermées, et vaguement il comprit que les promeneurs se taisaient non pour se dérober aux indiscrettes demandes, mais plutôt par impuissance à proférer des mots. La peur le saisissait, il voulait entendre une voix, fût-ce la sienne, une voix qui aurait rompu le charme, éveillé ces formes vaines de leur fatidique sommeil.

Un enfant s'arrêta, et s'appuyant contre une stèle, resta immobile; les plis de sa robe s'agitaient autour de ses jambes que nul tressaillement n'émouvait. Le voyageur posa sa main sur la tête inclinée et il interrogea l'enfant. Les échos endormis s'éveillèrent et propagèrent les syllabes nées en redites infinies; l'enfant ne répondit pas, le voyageur

releva le visage penché et, terrifié, il recula : il avait vu les yeux. Des yeux très grands, dont les cils aigus semblaient ne s'être jamais abaissés, des yeux profonds, ignorant le voile des paupières, de larges yeux ternes qui ne regardaient pas, des yeux vides qui reflétaient les arbres et le ciel, miroirs horribles, insensibles aux frissons des joies, aux rides des douleurs, d'impassibles yeux d'aveugle qui verrait. Une épouvante sans nom saisit l'homme : certes, la stagnance des étangs par les nuits où la lune même tremble, l'agonie des gouttes d'eau dans le calice des fleurs vénéneuses, le gluant cristal dont le poulpe fascine sa proie, l'avaient ému d'une indicible terreur, mais, à cette heure, devant l'imprévu trépas de ces yeux vivants, sa chair se fondait d'angoisse, le souffle de l'inexplicable remuait ses os et il sentait les affres de l'inconnu. Alors, affolé, il repoussa l'enfant qui s'éroula sur le sol comme s'éroule un marbre passif, et il s'enfuit.

Trébuchant aux pavés des rues, il s'enfuit, heurtant les insensibles automates dont la foule s'était accrue, s'accrochant aux velours fleuris des pelisses et son émoi requérait les vivaces forêts quittées.

Essoufflé, les genoux mollissants, les jambes fléchissantes, il s'arrêta sur une vaste place, ornée de colonnades torsées, où, seul, au milieu, un vieillard était accroupi. Le voyageur le regarda longuement ; la présence du solitaire rassurait son esprit dément, en même temps qu'elle ranimait en lui des émotions fraternelles. La tranquillité subite qui le rassérénait ne le trompait pas, il reconnaissait un semblable et lentement, il proféra : « Un homme !... »

A ce cri, le vieillard releva le front, et :

« Que viens-tu faire ici, violateur, et de quelle sordide recherche t'autorises-tu pour profaner la ville où sont mortes

les illusoirs sonorités ? Pourquoi troubles-tu mon rêve qui peuple de son unique palpitation ces palais déchus et ces portiques croulants ? Va-t-en, tu as perdu la route qui conduit aux trésors enviés. »

« Très-sage, répliqua le voyageur, réponds à la question que je veux te poser, ainsi, tu libéreras mon âme des troubles maléfiques, et peut-être m'en irai-je rassuré. »

« Parle, aussi bien ne pourrai-je que par ma réponse, éloigner ton importune présence. »

« Dis-moi, ascète, dis-moi quels sont ceux-là qui vagabondent par les rues moroses ? Quel châtiment ou quelle volonté les rendit ainsi ? »

« Ecoute, tu apprendras la colère des dieux bafoués et la puissance des élus qu'ils aiment. Ici, s'élevait l'orgueilleuse cité des marchands et des scribes, la cité d'où furent bannis les rythmes consolants et les harmonies nobles, la cité des mimes grossiers et des lascives ballerines, la cité des charnelles joies et des cupides désirs. Vêtus de pourpre et d'or, constellés de bijoux somptueux et lourds, les habitants s'éjouissaient de la mort des aèdes et, dans leurs festins, ils promulguaient l'inanité des suprêmes essences ; ils avaient élevé un obélisque de basalte et sur l'obscène symbole, ils avaient écrit que le mystère n'était pas.

« Un jour, un ermite qu'avaient magnifié des austérités prodigieuses, pénétra dans cette ville, comme aujourd'hui tu y as pénétré. Grave, il vint s'asseoir aux banquets des riches et il objurga les convives ceints de corolles fraîches. D'abord ils l'écoutèrent avec un indulgent sourire, puis, inquiets de ses discours, qui pouvaient susciter au fond de certaines âmes les croyances assoupies et ranimer les aspirations funestes, ils chassèrent l'ermite, et les enfants des pauvres le

poursuivirent de cailloux tranchants. Alors, avant de franchir les portes, celui qu'ils expulsaient se retourna vers eux.

“ Entendez-moi, dit-il, blasphémateurs. Riez encore autour des tables chargées, riez auprès des lits abominables, riez librement, car maintenant, vous ne connaîtrez plus l'effroi. „

“ Ils ont ri, les fous, heureux d'avoir conquis la paix. De ce jour, ils ignorèrent les nocturnes épouvantes, l'aigu et délicieux frisson qui choit du ciel par les nuits sans lune, le doux tremblement éprouvé au bord des lacs, qu'émaillent les calices des lotus semblables au nombril des vierges, ils ne surent plus la divine crainte des forêts fastueuses, ni la tendre angoisse près des fleuves sanglotant au crépuscule, ni la douloureuse émotion que propage le vent, du couchant à l'aurore. Ils ne connurent plus l'Effroi, père des joies subtiles. L'émoi banal lui-même n'effleura plus leur cœur, et disparurent l'agitation du joueur inquiet de perdre, l'appréhension du marchand, à la pensée des flottes lointaines et que la mer menace; l'inquiétude du débauché au rappel des maux possibles, rappel jadis excitateur, la secrète terreur qui rend ineffable le blasphème. Avec la peur, s'enfuit toute allégresse, toute curiosité, toute tentation, et désormais nul vouloir ne secoua la torpeur des sens émoussés. Tu les as vus, n'est-ce pas, ces marchands et ces scribes, et leurs prunelles glacées ont épouvanté ta raison. Tu les questionnas, et point ils ne répondirent, l'indifférence a voilé leurs yeux et obturé leurs oreilles. Ils procréent encore, non par satisfaction ni par devoir, mais pour que se perpétue la malédiction du Saint qu'ils offensèrent et pour que leur descendance puisse longtemps encore terrifier les intrus qui viendront vers eux, comme toi. Et moi, cherchant la solitude et le silence, j'ai quitté les bois où bruissent trop d'existences tumultueuses;

j'ai trouvé l'asile où ma pensée se saisit sans que rien la trouble, puisque je ne vis plus au milieu des vivants.

“ Laisse-moi donc, inconnu, ton souffle hostile dissipe mes visions. ”

Le voyageur s'inclina devant le vieillard dédaigneux, et reprit sa route, guidé par les cimes vertes qui déferlaient encore à l'horizon.

BERNARD LAZARE.





VERS.

*Un ange aux ailes de gaze passe
Sur le marais du monde endormi,
Un esprit ailé d'azur, parmi
Les sphères envoyè par la Grâce.*

*Pour troubler du reflet de sa face
Le liquide miroir ennemi
Un ange aux ailes de gaze passe
Sur le marais du monde endormi.*

*Et tandis que l'image s'efface
Sur l'eau noire, une voix a gémi
Et la nuit s'éveillant à demi
Croît avoir rêvé que dans l'espace
Un ange aux ailes de gaze passe.*

CHARLES MORICE.





ODELETTES.

I.

*Si ton âme n'est pas, ô mon âme, selon la vie,
Et si l'orgueil subsiste en tes songes du soir
Qui s'entêtent à quelque espoir,
Plutôt que de rester si tard à ta folie,
Songe à l'Été, songe à l'Automne,
Souviens-toi des Mais brefs qu'Octobre prompt talonne
De tout le poids du vent sur les herbes courbées!*

*Oh va vers ta demeure où pleurent les clepsydres
Muettes des heures tombées,
Dont le silence pleure et vibre
A côté du sablier vide.*

*Oh va vers ta maison où le vent a, dans l'ombre,
Ouvert la porte avec ses ongles...*

*O Regret, ô Douceur, ô Sagesse!
Quel vieux Destin obscur à ce sort nous filiez
D'être ainsi que le veut la fatale détresse
Qu'il faille que le soir succède à l'embellie
Des matins et que la liesse
S'ensuive de mélancolie*

O mon âme te voici selon la vie.

II.

*Les grands vents venus d'outre-mer
Passent par la Ville, l'hiver,
Comme des étrangers amers.*

*Ils se concertent, graves et pâles,
Sur les places, et leurs sandales
Ensablent le marbre des dalles.*

*Comme de crosses à leurs mains fortes
Ils heurtent l'auvent et la porte
Derrière qui l'horloge est morte;*

*Et des adolescents amers
S'en vont avec eux vers la Mer!*

HENRI DE RÉGNIER.





SAINT-JUST.

A Maurice Barrès.

Comme un printemps se noue autour d'un pilier fruste ;
Telles des fleurs ceignent le fût d'un vieux canon :
Tel le verbe marmoréen du blanc Saint-Just
Ressuscite l'éternité des Parthénon.

Coquette de la certitude d'être juste,
Elle a, sa voix, le calme acier des guillotines.
Elle tasse l'eider des molleses latines
Sur le lit de bronze implacable de Procuste.

Il dit : Tuons ! avec le front des jeunes filles.
Il tient la mort comme Chloris tient sa faucille,
O cœur léger comme un bouquet de fleurs des champs !

Fière, sans rien des redondances masculines,
Telle ta voix se lève en fer vers le méchant,
Alcibiade au col gourmé de mousselines !

MARGUERITE AU ROUET.

C'est à la vitre le rouet de Marguerite,
Et dans les limbes d'ombres tendres des rideaux,
On ne perçoit qu'un coin de joue et deux bandeaux :
De l'or mais pur ! pour ces clartés de Marguerite.

Un coin de joue un peu trop fraîche, deux bandeaux
Blonds un peu trop au jugement de telles dames ;
Mais dans ces yeux qui sont deux ciels ! ô la douce âme,
Chaste comme la neige exquise des rideaux !

C'est le rouet de la fileuse aux doigts d'hosties
Et le docteur qui passe, pâle, au front qui songe,
Son pas plus lent s'est fait tout tendre au doigt d'hosties.

Les grands seigneurs ont seuls l'hommage si courtois ;
Mais l'amour seul aurait cette ferveur du songe
Pour adorer, petite sœur ! tes petits doigts !

PROLOGUE (*)

Il jouait de la flûte à l'ombre des vergers.
Le ciel sage acceptait son églogue éclatante
Et c'était le soulas et la bonne détente,
Ce puéril tonnerre aux doigts de ce berger.

Il avait, pour l'amour, l'âme des eaux latentes
Et telles fois pour dire Ilion égorgée,
Le grand roseau haussait la haine impénitente ;
Mais le plus beau, c'était sa chanson de berger !

Passât Myrre, riante, à l'hommage sonore,
La clarté du pipeau saluait cette enfant :
Même il levait une hymne aux cycliques aurores.

Quelle voix dit : Assez chanté de ce faux Pan !
Place au dieu dont le geste éclate aux canicules !
Vous, vous êtes un poète trop ridicule....

MAURICE DU PLESSYS.

(*) D'une plaquette de vers à paraître sous le titre de « La Peau de Marsyas ».



SOUS LES POMMIERS.

pour Aug. Donnay.

Comme les vierges et comme les joies.

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN.

Le verger s'éveille avec des rires de lumière sur les pommiers en fleurs, et dans l'herbe claire il y a deux petits enfants couchés. C'est le frère et la sœur, ils ont de longues robes blanches, et frêlement s'enlacent. Le ductile rayonnement de leurs boucles s'étoile de leurs yeux ravis. Folle extase immobile; sur leurs lèvres minces joue un naïf sourire: ainsi clairs et pensifs ils s'éblouissent d'eux-mêmes, et parfois sur leurs joues roule une larme héroïque et radieuse.

Par les branches claires, le matin coule, et le flambant midi; et voici sur les houles du site tous les chiens du couchant rués à la curée. Dans la vesprée douloureuse, la petite sœur soudain clôt les yeux et pâlit et se fane....

Sous les troncs tordus, le petit frère la regarde, blême en ses bras, et s'étonne... — mais elle dort, vraiment, si sérieuse, elle dort! Alors il s'inquiète et pleure d'an-goisse, car elle n'est plus claire que de sa pâleur, et leurs

lèvres n'ont plus qu'un pauvre vieux sourire; il sent qu'un crime a crispé sa rancune par le soir, il pleure plus fort et pleure de grosses larmes.

Mais — car c'est un enfant — pendant qu'il joue avec ses pleurs il voit la nuit rouge à travers ses pleurs. Ah ! de surprise sa peine s'arrête, une vague joie très douce monte en lui, et comme aux lèvres de la petite sœur c'est à ses lèvres le sourire natif, parce qu'il se sent pâlir aussi.

Il éteint ses regards, pose son front sur la joue froide de la petite sœur. et se presse contre elle pour bien dormir : car déjà le voici pâle comme elle, comme elle lumineux d'une sereine joie close, et quand du moelleux vol balancé de ses ailes, un ange s'en vient par la nuit, rien ne luit plus sous les ténèbres que ce sourire en songe.

CHARLES DELCHEVALERIE.





LE MORT.

*Ce soir, le vent du nord emplît les bois déserts.
O trouble ! Mais, perçant la plainte des hivers,
Quelle voix familière et tremblante m'implore ?*

*Je suis seul ; et, soudain, frôlant, d'un pas ami
La chambre chère et triste où tu t'es endormi,
Ton spectre bien-aimé vient me hanter encore.*

*O mon frère ! voici tes gestes et ta voix !
Tes bras d'enfant tendus vers l'horizon des bois,
Hélas ! et tes appels, et tes vœux chimériques...*

*“ Oh ! dis-tu, n'en crois pas ces neiges d'un instant !
Je sais trop, dès ce soir, quel avril nous attend,
Et je me crois déjà dans ses jardins féeriques.*

*Il semble que son souffle ait caressé mon front :
Quelle aube éveillera, quels vents ramèneront,
Parmi nos bois en fleurs, nos courses fraternelles !*

*Car je me sens plus fort, et je me sens plus fier.
Oh ! laisser ces cachots où m'a reclus l'hiver,
Pour ce monde promis où les choses sont belles ! „*

*Mais je n'écoutais plus cette voix qui rêvait :
Tant je pressentais bien à ce jeune chevet
Hélas ! en ce moment, la fatale étrangère !*

*Si fatale, et, pourtant, les anges sont moins doux !
Et fidèle à regret au morne rendez-vous,
Et sanglotant tout bas de se savoir amère !*

*Cher roseau ! Mais ta voix, ta frêle et vaine voix
S'éteignait, comme en songe, en me parlant des bois...
O candeur juvénile ! O suprêmes blessures !*

*Et la Mort achevait l'office commencé,
Tandis qu'en mon amour vainement enlacé
Tu parlais, en riant, de nos courses futures...*

FERNAND SEVERIN.





SOIR.

*Déguste-toi le cœur, n'étale aux yeux
Qu'une façade de beaux vices
En marbre noir massif et précieux.*

*Sois le fervent de ta haine rebelle,
Les hommes ne méritent pas
Qu'on arbore une âme ardente et belle.*

*Aime l'effort : lui seul il est humain ; et sois de ceux
— Les écouteurs de leur silence —
Qui n'arborent d'orgueil et de splendeur qu'en eux.*

*Pense et conçois, si c'est pour t'interdire
De divulguer ce que l'âme a conçu,
Vis ton triomphe seul — ou bien, vis ton martyre.*

*Je sais un clos secret murillé de portor
Où se bombent des fruits d'alcool et de vinaigre
Vers ton double désir d'acide et d'or.*

*Les yeux ! ne permets point leur mentale autopsie
Et devant tous, toi le parfait, — arbore
La haute et nécessaire hypocrisie.*

EMILE VERHAEREN.



LES SŒURS D'AGONIE.

Il y a nombre de béguines,
De pâles sœurs de charité,
Qui viennent, en chantant matines,
Au chemin du manoir hanté.

Et leurs voix laissent sur les routes
Traîner de lentes litanies,
Et leurs prières chantent toutes
De lamentables agonies.

Et le prince-infant de mon cœur
Aux longues paupières meurtries,
Se meurt d'indicible langueur
Devant les pâles théories

Qui s'en viennent vers la fenêtre,
Au souvenir déjà pâli
D'anciennes chasses dont peut-être
Ne sonnera plus l'hallali;

Puisque voilà par les bruines,
Et les neiges de l'autre soir,
Les sœurs grises et les béguines
Qui se rapprochent du manoir.

GRÉGOIRE LE ROY.



LE RENONCEMENT SUPRÊME.

à André Fontainas.

LN un temps où les hommes, encore noyés de ténèbres, sacrifiaient des colombes aux mauvaises déesses, Hélénius était né. Mais par la grâce du Tout-Puissant, son âme, lors de la chute terrestre, n'était pas tombée parmi les villes impures; enfant, il n'avait pas entendu les dithyrambes des gentils ni vu les liturgies se dérouler par les rues étroites en un flot de chairs lumineuses et de fleurs.

Ses parents subissaient l'exil de vivre en une cité élue; là des moines murés dans leurs cellules de terre sèche égrenaient des prières et des hymnes, perpétuellement; sur les places publiques, comme ailleurs dans les églises, les prêtres prêchaient le renoncement et l'amour du prochain, et près des portes autrefois défendues par des guerriers hérissés de glaives et de lances, des hommes veillaient nuit et jour, qui appelaient les étrangers et les conduisaient dans les maisons; les habitants de la ville, comme des esclaves auprès de rois, lavaient les pieds poussiéreux des vagabonds; ils leur versaient le vin des amphores et le miel des ruches, et, vêtus eux-mêmes de cilices, jetaient sur les épaules des pauvres chers à Christ des manteaux de laine et de soie.

Hélénus grandit parmi ses frères en Dieu, avide d'austérités et de tortures; il marchait, pieds nus, au milieu des buissons d'épines et souvent, la nuit, sanglotait en pensant aux plaies éternellement sanglantes du Rédempteur que les péchés des hommes avivaient, par toute la terre, innombrables et renaissant toujours, ainsi que les sauterelles dévoratrices des moissons. Il se reprochait le péché d'orgueil: il prenait une joie coupable à recueillir ceux qui souffrent et sans doute, à l'heure de la mort, loin de la trinité ineffable, il serait jeté dans les flammes obscures du septième enfer.

“ Toute vertu devient criminelle quand elle apparaît aux yeux des hommes; Seigneur, sauvez-moi de la superbe; „ et par une nuit de tempête, sans avoir baisé au front sa mère mourante, Hélénus sortit de la ville et s'enfonça dans le désert. Il marcha pendant des jours et des semaines sous le soleil farouche, et plus loin que les cabanes des derniers ermites, dans une plaine de sable où végétaient de mornes lichens, il s'arrêta.

Désormais, il ne connut plus que les macérations et le jeûne; accroupi, les mains jointes sur ses genoux immobiles, mordu par les chacals, piqué par les guêpes vibrantes, écaillé de la bave sèche des limaces, il mangeait parfois de maigres racines, pour prolonger le supplice de la vie; aux rares jours de pluie seulement, il buvait quelques gouttes d'eau; car l'eau aussi fait naître des images, et les images sont les formes du démon. Cependant des tentations hantèrent longtemps sa chair meurtrie.

Après des années de combats intérieurs, des années ou des siècles peut-être, — car Hélénus ne savait plus rien des heures, des étoiles et des soleils — l'anachorète comprit que la mort était proche et que ses chaînes allaient tomber. A cette

minute suprême, la terreur faisait tressaillir ses membres décharnés, tels que des branches d'hiver secouées par un vent d'orage. Certes jusqu'ici les démons avaient épuisé sans le vaincre toutes les ruses et tous les enchantements; autour de lui des bêtes monstrueuses avaient rampé qui se changeaient tout à coup en sources vives, en arbres lourds de fruits, en venaisons saturées d'épices et d'aromates et par les nuits d'étoiles, des princesses nues surgissaient du sable, enlaçaient leurs bras à son cou et frôlaient contre son corps leur corps souple fait de chaleur et de parfums. Puis les maudits s'étaient lassés des luttes inutiles.

Mais ils rôdaient toujours, épars dans l'air; c'est eux qui flamboyaient dans la gloire du crépuscule et qui soufflaient avec le vent torride venu des plaines dénudées. " Hélas! hélas! Seigneur, ayez pitié de moi; écartez de mon âme les anges déchus! „ Voici que pour la première fois, depuis des âges sans nombre, le sceau qu'Hélénus avait mis sur ses yeux, sur sa bouche et sur ses oreilles se rompait: il rentra dans le songe humain des couleurs et des sons.

Une volonté plus forte que ses prières l'obligeait à regarder et à entendre; des cris et des lamentations vinrent jusqu'à lui; une voix d'enfant appelait désespérément, une voix grêle d'enfant qui agonise. Les yeux d'Hélénus s'ouvrirent malgré lui, et près de l'endroit où il était en contemplation il vit, à côté d'une vieille femme morte, un pauvre petit qui de ses mains crispées s'attachait aux haillons de la nourrice ou de l'aïeule. Et cet enfant allait mourir de faim et de soif.

" Hélas! hélas! Seigneur ayez pitié de moi; écartez de mon âme les anges déchus! „ Maintenant une jarre pleine de laitage s'offrait à la main tendue de l'ermite; des paraboles revenaient en sa mémoire; il se rappelait le Samaritain et la

parole divine : " Va et fais de même ,, , en même temps que renaissaient en lui les jours anciens où il veillait aux portes pour recueillir les étrangers. Une force mystérieuse essayait de le soulever de terre et le poussait à porter vers l'enfant en pleurs la bonne jarre qui le sauverait. Cependant l'ermite ne bougea pas.

" Hélas ! hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi : écarter de mon âme les anges déchus ! ,, De nouveau le songe des choses s'évanouit ; les oreilles d'Hélénus se fermèrent aux rumeurs du monde et pour toujours ses yeux furent clos : car il avait vaincu la victoire des victoires ; absorbé uniquement dans la vision du Très-Haut, il avait déjoué la dernière astuce du Tentateur et triomphé en lui-même de la charité et de la miséricorde humaine.

Un corbeau familier amena des rives du Nil vers le cadavre d'Hélénus le saint ascète Sérapion qui l'ensevelit dans le sable.

PIERRE QUILLARD.





PROLOGUE DE POÈME.

à Charles Delchevalerie.

*Elle est douce sous le ciel
Comme l'eau dans la fontaine,
— Ainsi sous le ciel
L'étoile rêve bien un peu
Se mirer dans la fontaine. —*

*Un frêle geste naïf
Menu à s'incliner
Vers la blancheur mystérieuse.*

*Dis moi ce soir bien seule
Dans les plaines enfantines
S'il neige un peu de lune
Pour le calme.*

*Je te vis rêver blanche
Sur fond d'aube
Dans la longue lande morne.*

*Si lasse et si calme enfant
Pensez-vous aux pleurs d'étoiles ?
Peut-être ! Peut-être !
Sous le ciel pâle
Elle est si frêle que la lune.*

*Elle doit rêver
Que quelque fée, un peu
Comme elle, se sente frêle.*

*La lune se penche sur le ruisseau
Avec des tendresses de mère ;
Elle le caline dans le souple
Ondulé d'une blonde caresse
Sur ses épaules — un sourire
Court en un frisson fluide de ses mains.*

*Et la caresse susurre son rire
De lumière pour la dame
Qui vint quelquefois.*

*La douceur des lys se sent pleurer
Dans la longue plaine blanche
Où passe la reine solitaire
Un diadème dans les étoiles.*

*Le trône est en rêve
Avec de vagues gestes
Sous la lune blonde.*

ALBERT THONNAR.



ÉMAUX SUR OR ET SUR ARGENT.

TRIPTYQUE.

I

D'or et de sinople.

“ O gloire, ô nuit des eaux! mare aux lueurs livides!
Vol des nénufars blancs entre deux ciels de soir
Immobiles, crépusculaires.... O miroir
Orageux du soleil couchant sur les champs vides,
Ombre d'eau corrompue, éblouissement noir...

O fauve amas d'inextricables longues pailles!
Lumière en floraison dans la lumière! Essor
D'aurore foisonnante au milieu des broussailles
Fumantes, parmi la sueur de messidor!

O silence! — rayons dardés hors du mirage
Où des fragments d'étoile ont gravé leur sillage,
Car c'est la grande paix du ciel nocturne, encor.

Et je vois qu' — en mes bras de brume — soulevée,
Réfléchissent la gloire et l'étoile arrêvée,

Tes longs yeux verts stagnants au pied d'un fumier d'or.

Septembre.

II

De gueules sur argent.

“ Certes, c'est une fleur vivante, une corolle
Chaude, et qui respire, et qui palpite, et qui bat.
O rougeur que nul midi de feu n'étiole!
C'est la fleur turgescente et jeune qui tomba
Des cheveux de la Nuit sur ta beauté d'Idole.

Sa volupté nocturne a gardé pour les sens
La féminine odeur des corolles sacrées
Et dans l'air où fraîchit la douceur des soirées
Je vois errer sur elle un souvenir d'encens.

C'est pourquoi, de ta fleur de chair endolorie,
Je veux faire un lys pur pour la Vierge Marie
Damasquiné d'or rouge et d'ivoire éclatant.

Calice de rubis comme une fleur d'étoile,
Chair de vierge fouettée avec des flots de sang,

Ta bouche rouge et blanche et toute liliale.

Juillet.

III

D'azur sur or.

“ Pour cuirasser ton cœur contre ma faible main,
Telle que les Vertus des saintes mosaïques,
Tu dresses fièrement sur ton torse hautain
Deux grands casques de guerre aux crêtes héroïques,
Et ton poitrail surgit comme bardé d'airain.

Mais parfois tes fureurs durant les nuits cruelles
Se couchent au niveau de mes désirs d'enfant,
Et tu daignes fléchir sur ton corps triomphant
L'éclosion sereine et vaste des mamelles.

Alors mon rêve las s'étonne vaguement,
Et je cherche, étendu devant tes chairs païennes,
Vierge, quelle Amphitrite aux mains céruleennes,

Quelle Thétis distraite, avec un geste lent, —
De ses doigts bleus encor des glauques empyrées

Stria l'or de tes seins d'artères azurées.

Novembre.

PIERRE LOUÏS.



LES PETITS ENFANTS.

V.

DEVANT LA VIE.

Les cloches sonnent, les cloches sonnent !

“ Pourquoi es-tu si gaie, petite sœur chérie, pourquoi es-tu si gaie ? „

Les cloches sonnent.

“ As-tu oublié, gros bêta, que tout à l'heure, je me marie ? N'entends-tu pas les cloches qui sonnent, les cloches qui sonnent ? „

“ Pourquoi te fais-tu si belle, petite sœur chérie, pourquoi te fais-tu si belle ? „

Les cloches sonnent.

“ C'est que je me marie, gros bêta, c'est que je me marie. Écoute les cloches qui sonnent, les cloches qui sonnent. „

“ C'est donc si beau, de se marier, petite sœur chérie, c'est donc si beau ? „

Les cloches sonnent.

“ C'est si beau, gros chéri, c'est si beau, que toutes les jeunes filles soupirent après ce jour bienheureux. Ah ! si tu savais ce qu'elles soupirent ! Entends-tu comme les cloches sont gaies, entends-tu les cloches ? „

“ Oh ! petite sœur, je les trouve bien tristes, les cloches, on dirait qu'elles chantent la mort, on dirait qu'elles pleurent, les cloches. „

Les cloches sonnent.

“ Tais-toi, bon gros, tais-toi, tu es triste parce que je te quitte, tais-toi et écoute les belles cloches qui chantent mon bonheur, les cloches qui chantent. „

“ Non, crois-moi, elles pleurent les cloches, elles pleurent. „

Les cloches sonnent.

“ Et j'ai vu pleurer papa et j'ai vu pleurer maman et voici maintenant les cloches qui pleurent. Oh ! écoute-les pleurer, les cloches. „

“ C'est parce que je les quitte, c'est parce que je les quitte, et n'écoute plus ces cloches, ne les écoute plus. Oh mon Dieu ! „

Les cloches sonnent.

“ Écoute-les pleurer, écoute-les pleurer. Oh pauvre petite sœur, comme elles pleurent sur toi, oh ! pauvre petite sœur. „

“ Tais-toi, tu me rends folle, et ces cloches, ces cloches, ces cloches ! Oh si elles ne cessent, je vais mourir ! Si elles ne cessent, je vais mourir ! „

LES CLOCHES SONNENT !

VII

VERS LA SOURCE.

d'après le conte d'Albert Mockel.

Partis pour bien loin, pour si loin qu'ils l'ignorent eux-mêmes, mais de si grand cœur partis, les naïfs et juvéniles amoureux.

Ah, vaguer et divaguer, leurs seuls buts en l'antique et patriale sylve, et puis, très là-bas, n'est-il pas une légendaire source, la mystique source éternisant les songes ? Et certains de la trouver, ils étaient partis un matin de resplendissant soleil. Et ils allaient sans chercher, car elle devait les aimer et certes ils y arriveraient ! Forts de cette confiance, eux, les frêles bambins trouvèrent cette introuvable Eau et leur seule ingénuité fut leur sûr guide.

Entourée de la bruissante futaie, sous un ciel implacablement pur, oh si indifféremment placide, la source limpide dort.

Et les deux enfants approchèrent et s'y virent enlacés, si gracieux et rayonnants d'une telle joie méritée, qu'il

leur sembla qu'un reflet autre qu'humain illuminait leur beauté.

Séduit par cette splendeur nouvelle, oubliant vraiment celle qui l'accompagnait, s'avançant vers l'Eau de songe, il voulut baiser les lèvres qu'il voyait lui sourire en ce miroir de mensonge, mais l'eau troublée lui nia sa vision.

Pâle et consterné, il se releva, puis murmura : " Déjà morte, ô toi plus belle que toute ! fuis dès avant le premier baiser. Comment vivre maintenant que te voilà morte ? „

Sa petite compagne étonnée lui dit : " Mais je ne suis pas morte ! „

Et lui déjà tout soucieux : " Oh si ! tu es morte, car ton divin reflet sur le miroir de Rêve est mort, ton image est morte, ton illusion est morte et c'est tout cela qu'en toi, j'aimais ! „

La fillette ne comprenant pas ces duretés, immobile, pleurait, et sur l'onde calmée reparut l'image :

" Ah folle ! te revoilà. Mais cette fois, oh chère si chère, si cachée que tu sois sous le transparent voile des eaux tu ne m'échapperas plus. „

Et si doucement il se laissa glisser en la mortelle glace de la source que nulle ride ne vint rompre ce pur mirage.

Et la pauvre petite qui ne pouvait croire que son ami ne l'aimât pas, le voyant flotter en ce limpide cristal, et son reflet à elle, pleurant sur ce corps adorable, épouvantée, s'enfuit sans savoir pourquoi.

VIII.

SOUS LA NEIGE.

“ Arriverons-nous bientôt, crois-tu ? ” Oh, quelle frêle, quelle exquise voix de fillette, “ car je meurs de fatigue et j’ai si froid. ”

“ Je ne sais pas, chère, je ne sais pas. Hélas, je ne vois devant moi rien de plus que d’où nous venons, et tu sais depuis quand nous marchons ! Mais, va, tout ceci doit cependant bien finir par finir. Allons, et sans trop pleurer, essayons, essayons encore un peu de marcher. ”

Pauvre petit couple paradoxal perdu en la vraiment trop mauvaise solitude de la plaine, si vaste qu’autour d’eux, sans un arbre, sans un toit pour en rompre la monotonie, l’implacable cercle de l’horizon se dessinait !

Et le ciel était ouaté de neige latente. Et peu à peu, lentement par gros mais encore rares flocons, cette neige se mit à tomber.

“ Oh vois donc les beaux papillons blancs qui viennent égayer notre route ! Oh vois comme ils sont familiers ; la voici que se posent sur mes mains, sur mes vilaines

mains bleues de froid; les voici qui nichent dans mes cheveux.... mais cher, regarde : les voici qui meurent, les voici qui meurent et disparaissent, et sur terre leurs blancs cadavres s'amoncellent, et vois, nous les écrasons, et entends-les crier sous nos pas! O dis, pourquoi les beaux papillons blancs qui voltigent devant mes yeux meurent-ils si vite, comme si c'était notre présence qui les tuait? Seraient-ils vraiment trop beaux? „

“ Non, ils meurent! vois-tu, ils meurent! Est-ce que je sais pourquoi, moi? Mais tâchons de ne pas perdre la route, car leurs cadavres nous la cachent maintenant. Regarde, ils ont fui, les blancs papillons, mais ils ont volé le chemin. „

Et la neige ne tombait plus.

“ Mon Dieu, on ne voit plus la route, et je suis si fatiguée que je ne puis plus continuer! „

“ Oh chère, essaye encore, je t'en supplie! „

“ Non je ne pourrais plus! Oh, je vais me coucher, me coucher sur les moelleux matelas de tous ces corps de papillons. Oh que c'est doux! Ne serait-ce pas le duvet de leurs ailes, que les anges, ayant pitié de notre fatigue, nous ont jeté de là-haut? Oh les douces petites plumes. Oh les belles ailes de papillons blancs! — Dis, ne reste donc pas là à me regarder comme tout triste, tu auras trop froid. Regarde : voici les plumes angéliques qui recommencent à tomber pour nous faire les couvertures qui doivent réchauffer nos membres transis. Viens, ami,

viens à côté de moi, je m'endors, je m'endors, mais que je m'endorme, mes lèvres sur tes lèvres ! »

Et docile, mais bien triste au fond de l'âme, car lui commençait à comprendre tout cela, il se coucha à côté de sa frêle compagne d'errances, et attendit le sommeil dont ils ne devaient se réveiller.

Et la neige tombait par gros flocons mols et calmes et leur fit la virginale couverture du plus virginal des lits d'amour.

Et l'immense plaine, maintenant couverte de son linceul de pureté, infiniment, s'étendait au loin et aux loins, gardant, jalouse et maternelle un peu, les corps divins des naïfs enfantelets qui ignoraient qu'elle fût
SANS FIN — ET TOUJOURS LA MÊME.

Pierre-M. OLIN.



MON CŒUR D'AUTREFOIS (1).

*Immense parc de ville morte :
De rares passants se saluent,
Se saluent devant des statues
Qui sont des femmes qui sont mortes ;*

*Des plumes de paon vont dans l'air,
De paons qui volèrent jadis
En des jardins de paradis
Disparus aux brouas de l'air ;*

*L'eau ne s'épeure plus en pluie
De diamants aux girandoles,
Et, déçints de leurs banderolles,
Si calmes les bassins s'ennuient ;*

*Leurs cygnes sont en allés, où ?
Placide mare au cœur songeur,
Nul soleil qui voie en ton cœur :
Les cygnes ont plié leur cou.*

*Éternité délibérée,
Sépulture perpétuelle,
Oh, plus même un nom qu'on épelle
Sous la neige délibérée !*

DAUPHIN MEUNIER.

(1) Extrait de *l'Heure en Exil*, sous presse. L. Vanier, édit.



LA BONZESSE.

*Tsé-Li, qu'un regret rend morose,
Append, ce soir, d'un geste épris,
Un portrait sur papier de riz,
Au mur de sa cellule close.*

*Puis, elle allume deux mignons
Cierges rouges devant l'image
Que moire d'un mouvant ramage
Le tressaut fol des lumignons.*

*D'une cassolette de cuivre,
En bleus nuages paressants,
S'exhale une vapeur d'encens
Que son œil pensif semble suivre.*

*Tel, son désir énamouré
S'envole aux heures abolies
Des inoubliables folies
Par les bois au dôme ajouré.*

*L'albe pivoine, sous les brises,
S'inclinait le long des treillis
Où les primes baisers cueillis
Empourpraient les lèvres surprises ;*

*C'était l'arômal paradis
De clartés, d'ailes, de calices,
Que les rêves des nuits complices
En son âme évoquaient jadis :*

*L'idylle des printemps de fête,
Sous les pêcheurs en floraison ;
La fuite d'un cœur en prison
Vers la délivrante défaite !*

*Espoirs roses épanouis
Dans la candeur d'une âme vierge !
Qu'en reste-t-il ? Un pâle cierge,
Reffet des cieux évanouis !*

*Astre aux titillantes caresses,
Mousse propice aux brefs hymens,
Chansons des voix, frissons des mains,
Langueur des chairs lasses d'ivresse,*

*Tout n'est plus qu'un songe, mouillé
De pleurs, un regret morne et blême,
Mélancolique chrysanthème
En un coin d'automne rouillé....*

*Sous l'auvent cliquètent plaintives,
Les plaques du tiémaol.....
Tsé-Li tressaille : sur le sol
Ont roulé deux larmes furtives.*

*Qu'aux enfers Couan-in-Poussa
Soit clément à la pécheresse
Qui, lasse des pagodes, dresse
Un temple à qui la repoussa !*

*Et la bonzesse à tête rase,
Sur l'épaisse natte en roseau,
Du passé vide le fuseau,
Les yeux illuminés d'extase.*

AUG. VIERSET.





FERNAND SEVERIN.

Parmi les poètes qui s'affirmèrent en Belgique dans ces dernières années, Fernand Severin occupe certainement une place prépondérante. On reconnaît en lui un écrivain de race, et l'un de nos artistes les mieux doués pour la haute réalisation de leur vouloir. Ses œuvres ne languissent pas, ainsi que tant d'autres, sous forme de douteuses légendes ou d'inconsistantes fantaisies ; elles ne se bornent pas à être impeccables, comme le sont celles de nombreux parnassiens, mais nous y découvrons — reflétées en les eaux fertiles d'une intelligence d'élite — toutes les joies, toutes les mélancolies d'une âme dès longtemps élue. Le poète analyse ses sensations avec une sûreté remarquable ; ses vers, comme des clefs fidèles, ouvrent d'un coup les portes rayonnantes de son *moi*, dont ils éclairent jusqu'aux plus lointaines reculées. Oh ! la splendeur alors, splendeur qui devient merveille quand on a découvert qu'elle se pare des guirlandes radieuses qui embaumèrent les jeunes saisons de l'auteur ! Dans ces poèmes, en effet, nous entendons à la fois la voix languide, où s'attarde un peu d'aube, du jour qui meurt et la voix soyeuse, pleine d'ailes impatientes, du matin renaissant. Ce sont les palpitations de ses heures récentes que Severin nous dévoile seulement, comme la jeune fille de l'*Eau Promise*, il marche dans son rêve « en écoutant tourné du côté de ses pas » et parce que ses vers ont autour d'eux et en eux l'auréole dénouée d'une enfance pensive ils nous semblent vraiment, oui vraiment inoubliables.

Certes, peu d'écrivains réalisèrent d'aussi près (qu'on veuille nous bien comprendre) le mot de Charles Baudelaire disant que « le génie ne serait que l'enfance nettement formulée, douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et puissants. » Ouvrez la plupart des ouvrages à propos

desquels il serait possible de rappeler cette parole, vous verrez que le souvenir du temps où la vie est uniquement le dialogue de l'âme avec ses origines éternelles, ne se manifeste dans les plus beaux écrits qu'à l'état d'une chose indécise, à peine animée à de fugaces instants. Généralement les impressions originelles déchoient, elles abdiquent leur caractère natal et se trouvent asservies à des vibrations ultérieures qui ne les respectent pas. Au cours de ces œuvres l'enfance ne paraît pas sous les parures pleines de grâce qui lui sont propres ; en place de l'ingénuité que l'on voudrait, qu'il faudrait, on rencontre l'incolore regret d'une aventure quasi imaginaire. Nulle clarté, tout au plus d'adventices éclairs. Des mots, des mots — et parfois un décor de fade joliesse. Mais que Severin en parle et c'est une lumière qui surgit et s'épand. Pour lui, aucune émotion n'a fléchi. Les heures nouvelles continuent logiquement — voire tyranniquement — les heures passées, et ce à tel point que l'on se demande parfois si le poète éprouve bien, au sens complet du mot, des frissons nouveaux. En ne considérant que la modalité des sensations qui s'avèrent dans les livres signés de son nom, on soutiendrait le contraire. Son esprit peut suivre ou non le courant de la pensée moderne, son cœur ne s'y engage pas. L'esprit sait peut-être l'amertume du savoir, le cœur que sait-il, hormis la saveur du printemps et la douceur des serments échangés parmi le frais susurrement d'un soir d'été ? Il épèle encore, lui, ses premiers balbutiements d'amour et sous ces balbutiements — doux bouvreuil qui se grise à s'ouïr — les souvenirs de l'enfance chantent leurs berceuses reconnues. Ce n'est rien d'abord, ce ne tarde pas d'être tout. Le cœur écoute, l'esprit subit le charme et l'enfance devient, dès ce moment, le vrai moteur de la pensée, de la vie. Les palpitations premières sourient et demeurent comme de lointaines étoiles limpides ou comme ces nuages roses qui s'attardent à la vesprée dans la transparence caressante d'un horizon serein...

Ce qui précède nous engage à rechercher ce que furent les années qui laissèrent au poète qui nous occupe une si pertinace impression. Rien n'est plus aisé, Severin ayant publié à ce sujet des notes suffisamment explicites que nous suivrons brièvement.

Deux influences gouvernèrent son printemps — l'une, la Nature, dérivant au demeurant de l'autre, la Mère. Sa mère, sans cesse malade, et qu'il perdit très tôt, eut pour lui des caresses que la crainte d'une séparation rendit plus profondes et dont l'anomalie, si l'on peut dire, n'échappa pas à celui qui en était l'objet. S'il n'en comprit pas, strictement, la spéciale essence, l'intuition déconcertante, la miraculeuse intuition propre à l'âge qu'il avait alors la lui fit pressentir, et ce pressentiment suffit à flétrir, dès leurs promesses, les joies sur le point d'éclorre en son cœur. Naturellement épris de solitude — un peu semblable en lui-même à cette adorable *Lucy Gray* de Wordsworth qui va, égarée, « en chantant une chanson solitaire qui meurt dans le vent » — il rechercha davantage encore l'amer et pourtant délicieux bonheur d'être seul. Ses journées, il les passa en longues songeries se demandant, peut-être à son insu, pourquoi toujours une ombre flottait, ainsi qu'un soir, sur le front trop aimé. Tout un inconnu s'offrait à lui, comme un miroir énigmatique où il ne pouvait se voir, mais dans lequel il cherchait avec persistance à se reconnaître, et ainsi le temps vint où il n'eut plus en lui que la sensibilité dolente de l'âme maternelle, où, comme il l'a dit un jour, il ne fut plus qu'

Un enfant doux comme Elle et trop tôt sérieux.

Or, on l'a assez souligné, nous nous imaginons aisément que le monde extérieur participe à nos sensations ; volontiers nous croyons, comme le trop inconnu Amiel, que tout paysage est un état d'âme, et les jeunes intelligences doivent (approximativement ou non) y être d'autant plus enclines qu'elles ont moins pénétré les algébriques réalités de la vie. Est-il donc étonnant que celui dont nous parlons ait trouvé, dans le silence pour tous mystérieux des ambiances, une façon de reflet de sa propre destinée ? Est-il étonnant qu'à force d'errer en ses ténèbres il acquit une précocité aptitude à découvrir le côté attristé des choses ? Le lecteur répondra de lui-même à ces questions. Pour Severin, la nature devint une grande amie, une grande sœur à laquelle il confia, dans ce langage intérieur qui surpasse toute parole, l'incertitude dont s'endeuillaient ses lèvres et, comme une sœur, la nature lui découvrit ses trésors. Elle l'initia

au sommeil de ses horizons, à la gracilité de ses matins, à la majesté de ses soirs ; elle eut pour lui des mots empreints de cette suavité que ne pourrait bien rendre aucune expression de notre langue et pour laquelle certains du moins des peuples du Nord — ces forestiers ! — ont forgé un vocable exclusif. Dans cette voix, l'adieu si inopinément ouï de la voix maternelle lui sembla bientôt se perpétuer ; il revêcut les minutes heureuses où des mains chères glissaient sur ses cheveux et sa mémoire stéréotypa ces souvenirs dont le Regret fixa indélébilement l'image. Ainsi il s'accoutuma à une sorte de langueur passive, l'écartant de plus en plus des routes bourdonnantes de l'action. Au début il était solitaire, voici que cette solitude en faisait un rêveur et le rêve, par après, en fit un imaginatif. Insensiblement son esprit métamorphosa les beautés s'offrant à lui, il les rendit plus pareilles à ce qui le hantait. Les pays rencontrés lui évoquèrent d'autres pays existant peut-être dans des régions ignorées où l'âme s'épanouirait mieux et, sous la double impulsion du rêve et de la vie, le côté poétique de son tempérament se dégagea soudain avec une magnifique plénitude. S'il se développa plus tard, à mesure de nouveaux efforts, le principe n'en dévia pas. Il demeura simultanément doux comme une mère souffrante, rêveur comme un enfant triste, profond à la façon de la nature qui en avait brisé la riche chrysalide et c'est ainsi qu'il s'offre à nous dans les volumes que nous allons essayer d'analyser.

*
*
*

Le premier recueil de Fernand Severin — titré *Le Lys* (1) — est dû, en partie, à la faculté imaginative signalée ci-avant ; il apparaît comme le nécessaire résultat des années d'esseulement dont il a été parlé et, à ce seul point de vue, il serait digne de nous retenir. Mais d'autres mérites l'imposent à notre attention. On y perçoit très nettement les hésitations d'une âme sous les vents contraires de la puberté. Le poète n'ose pas se confier aux sensations qui le visitent, il semble craindre d'y croire et, ne pouvant pourtant les écarter, il les transpose en des rêves où jouent les fraîches brises de ses rêves d'antan. Étrange état d'esprit, créant une

(1) Bruxelles, 1888. — Lacomblez, édit. — prix 2 fr.

sorte de réalité complexe, perceptible et insaisissable. La voix fusant ici n'est ni de la terre, ni du ciel ; elle arrive affaiblie et comme épuisée d'on ne sait quel au delà équivoque. Ce n'est pas, ce ne peut être le véritable amour ; ce serait quelque chose de plus ou de moindre, empêchant d'aimer ou faisant aimer davantage, — l'amour de l'amour, a dit avec sa subtile clairvoyance M. Albert Giraud. Le poète n'a pas éprouvé les ivresses dont il parle ; c'est son espoir transfiguré par de déjà réelles aptitudes intellectuelles qui s'énonce dans ces strophes, ce n'est jamais que *cela et, cet espoir*, les personnages du *Lys* le portent au plus profond de leur cœur, telle une fleur précieuse. Ils expirent dans le silence attentif des sites aimés les mêmes intangibles aveux, avec une pareille surprise de se les entendre dire. On distingue en eux le spécial malaise de l'âme au moment où sa somnolence va faire place à la première activité du sentiment. Mais ils ne vont point au delà de ce malaise, ils ne connaissent pas la période plus aiguë qui suit, période où l'on s'éprend « d'après délices, de regards ardents, de baisers cruels », où il y a en nous un besoin de s'ancrantir qui n'est, au demeurant, que le désir excessif d'être. Évidemment, ces derniers effets devaient ne pas se produire chez celui dont nous parlons, puisqu'il avait, depuis longtemps, entrepris dans une direction très décidée l'éducation de son *Moi*. Et de fait, pour peu qu'on y regarde, l'avenir espéré par les personnages du *Lys* est un avenir d'affection reposante, se manifestant, le plus souvent, au sein d'une nature sympathique. Ces vierges, ces adolescents, ces amoureuses en peine au fond du soir, ne sont pas des passionnés, tant s'en faut ; ce sont des sensitifs indiciblement las d'être seuls et avides — oh ! avides tant qu'ils le peuvent — du moindre rayon de bonheur. La douceur de la caresse, non son àpreté, les préoccupe ; ils l'ont tant attendue, qu'ils sont près d'en mourir et nous leur trouvons la dolente tendance d'esprit constatée chez l'auteur dès ses premières années. Comme lui, ses personnages souffrent d'une unique affection, et, en allant plus loin, on ne tarde pas à découvrir que celle ci présente fréquemment le caractère même d'une variété d'amour maternel ou filial. Ce n'est pas seulement l'aimée que ces adolescents appellent et que ces vierges veulent être, c'est l'aimée chez laquelle on trouve aussi une mère ; et cette pensée de la mère qui n'est

plus, de la mère dont ils se souviennent, marche de pair avec l'idée d'un ou d'une autre qui viendra peut-être. Nous trouvons donc, dès ce livre, la manifeste influence de l'enfance qui éclatera tout entière au livre suivant où elle brillera comme un jeune soleil. Elle surgit ici presque à chaque ligne, énoncée ou pressentie, entraînant la pensée vers des rives idylliques réservées à elle seule. Et quand l'attente pèse trop à celui qui la subit, lorsqu'il se désespère de ne pas découvrir la terre promise vers où il marche depuis si longtemps, l'enfance épèle des mots qui le ressaisissent, des mots d'une indicible douceur, l'écho peut-être de ses longs soliloques d'autrefois, et soudain renaissent, dans une lumière d'aube, les paysages de jadis aux multiples frondaisons.

* *

Le Lys, avons-nous dit, était le rêve d'amour d'une âme blessée; *le Don d'Enfance* (1) sera le matin et le crépuscule de cet amour. Que s'est-il passé entre les deux livres? Qu'est-ce donc qui donne au second cette pénétration, cette puissance d'analyse que l'on ne saurait assez saluer? Il y a que, dans l'intervalle, les espoirs choyés se sont accomplis, d'abord, brisés ensuite, et ce livre est, à plus d'un endroit, le souvenir que le poète se conte à lui-même de son trop éphémère bonheur. Ce n'est plus l'élan d'un cœur vers l'avenir qui rend ce volume caractéristique, c'est la riche diversité des émois que suscite en lui la réalisation même de son meilleur désir. Pourtant l'amour qui chante dans ces vers est-il bien celui qui sommeillait dans *Le Lys*? La femme aimée reste-t-elle la même dans les deux livres ou bien a-t-elle varié au hasard des lendemains? Question qui semblera bizarre à prime entente, mais qui nous donnera mieux le *la* intellectuel de l'auteur. Si ses œuvres s'attestent sous un jour fixe, une évidente supériorité de pensée et de sentiment doit être reconnue à l'écrivain; dans le cas contraire, il ne serait guère à différencier des esprits habiles, exploitant un *genre* — spécial ou non.

D'abord, l'idéal semble s'être transformé. Essentiellement maternelle dans *Le Lys*, l'attendue est ici avant tout enfantine, mais cette

(1) Vient de paraître, chez Lacomblez, à Bruxelles, 1 vol. 2 fr.

différence est plus apparente que réelle. Ce n'est pas qu'une enfant, cette étrange amoureuse « d'on ne sait d'où venue » que le poète conduit en lui cueillant des fleurs. De l'enfant elle a l'ignorance, la naïveté, mais comme elle est silencieuse ! comme elle est pâle ! comme elle est frêle ! Sa démarche est troublante ainsi que celle d'une apparition ; sa voix n'est pas un rire, c'est « une chère musique », une musique pareille à un soir printanier, ou plutôt à un printemps qu'on ne sait quoi d'obscur attriste et menace. Elle a le charme fatal des choses condamnées, c'est une âme trop faible pour ce monde mauvais... Ses moindres caresses s'imprègnent de cette douceur mystérieuse, de cette impalpable délicatesse que la maladie donnera toujours aux êtres bien nés et le poète ne peut s'empêcher de penser que, peut-être, sa mère le caressait ainsi. Tôt établi, ce rapprochement demeure ; la langueur de l'aimée rappelle la langueur maternelle qu'un amour différent entoure maintenant. L'idéalité ne varie donc pas ; à maint endroit elle s'affirme telle, absolument telle qu'elle était au début. L'idée de la mère plane sur tout le livre, elle s'égrène dans chaque pièce et en s'y égrenant elle renouvelle ou réveille bien des songes endormis. Elle unit la tendresse touchante de l'enfant à l'amour plus fort de l'adulte et ces deux sentiments, d'abord inquiets l'un de l'autre, se fondent bientôt en un sentiment unique où toutes les voix du cœur vibrent à l'unisson.

Sentiments inquiets?... Ces mots étonneront ceux qui ne lurent pas *Le Don d'Enfance* avec toute l'attention qu'il requiert ; pour nous, cette inquiétude — moins exprimée, il est vrai, que sous-entendue, — est indéniable. Devant cette aimée si fragile, si éthérée, le poète a peur de lui-même, il redoute que des mots trop forts ne lui viennent aux lèvres et sa voix, en voulant n'être que murmure, trahit, par moments, les soupirs d'une joie triste. Voilà, sans doute, ce qui donne aux vers cette hésitation charmante, cette timidité ineffable, cette réserve exquise qu'on ne se lasse pas d'entendre et qui rappelle, par certains côtés, les divines confidences de tels personnages de Tennyson (1). Du reste, à part cette inquiétude interne, les idées et les mots restent exquisement purs. Le poète a ce

(1) Voyez *l'Appel vers les bois*, *l'Aveu trop tendre*, *les Noces ingénues*, etc.

rare privilège d'avoir gardé un cœur vierge, à l'âge où pour d'aucuns le raffinement même ne suffit déjà plus. C'est là le *don d'enfance* qui justifie le titre de l'œuvre. Les bois, les champs, les fleurs au soleil, les vallons rêvant, le font battre des mains « comme s'il les voyait pour la première fois » et de même qu'il leur contait jadis ses peines, de même il en fait maintenant les confidents de son bonheur. Quoi, rien n'aurait depuis mûri ses yeux ? C'est possible, mais qu'importe, puisque derrière le voile de la jeunesse, persiste le regard des premiers ans. Il n'est pas une page de ce livre où la nature soit autrement *sentie* et c'est si vrai que les émotions qu'elle provoque semblent parfois déplacées, le lecteur ne trouvant plus en lui l'enthousiasme simple sans lequel on ne les saurait comprendre.

Matin d'amour ! certes qui ne devrait finir — et qui fuit ! Nous l'avons dit, sur ce livre il y a du crépuscule aussi et celui-ci induit la pensée en des milieux nouveaux. Sans doute, la transition ne modifie pas le ton du recueil jusqu'à diviser celui-ci en deux parties distinctes, mais une sorte d'amertume pénètre dans les phrases et cette amertume, c'est encore la Mort qui la fait entrer. La douce enfant, aimée d'un si intense amour, a clos ses yeux de paradis et le poète se sent plus irrémédiablement seul. De nouveau, sa destinée lui fait revivre des heures à jamais éteintes, seulement la chose lui est cette fois bien plus triste qu'avant, parce qu'il ne possède plus le persistant adoucissement du mystère. La nature même lui est moins une consolation. Les beaux soirs lui rappellent d'autres soirs où la vie se faisait plus douce, les fleurs rappellent d'autres fleurs plus riantes, qu'il aimait de comparer aux yeux clairs de l'aimée... Dans ce désenchantant état, l'esprit évoque une nouvelle fois le cher fantôme de la mère. Vision consolante ! qui lui fait un moment goûter quelque bonheur et même un si puissant bonheur, qu'il regrette ce temps dont la tristesse le ronge. Mais, une fois évanouie, cette apparition l'anéantit davantage, elle le convainc de ce qu'il ne peut plus « croire à d'autres heureux jours » et la nuit s'obscurcit sur le pauvre être en détresse. C'est alors qu'il va à cette *Inconnue*, à cette triste inconnue qui ne lui donnera que « les dégoûts d'un amour acheté » mais qui calmera peut-être son ardente soif d'aimer. Hélas ! l'aventure ne lui laisse qu'une autre

désillusion. Les étranges plaintes de la femme vendue lui répètent sa propre souffrance, sinon, suivant une épigraphe empruntée à Dostoïevsky, toute la souffrance humaine. Et pour toujours, il retombe dans le rêve ; peu à peu une sorte de folie sereine l'absorbe, et lui fait susurrer l'impalpable dialogue nuptial sur lequel se ferme le livre, le douloureux dialogue où il se leurre d'une réalité qui jamais — oh jamais ! — ne sera sienne !

*
*
*

Nous croyons avoir suffisamment établi l'esprit de ces livres et montré ce qui les soude l'un à l'autre. Il nous reste à dire quelques mots de la forme, à examiner rapidement si elle suit les idées d'assez près. Le doute est-il permis ? M. Albert Giraud — auquel nous nous plaçons à revenir dans l'occurrence — n'a-t-il pas constaté, il y a longtemps, que la forme de Severin est « d'une simplicité savante », qu'elle « ondule avec la pensée », que « l'image la plus vive ne parvient pas à la matérialiser » etc. Il n'y aurait rien à dire après cela, si cette rapide étude n'avait surtout pour but de rechercher les origines et les développements d'un tempérament d'exception. A ce point de vue, quelques distinctions sont à faire entre la langue du *Lys* et celle du *Don d'Enfance*. Toutes deux ont un berceau commun : la tragédie racinienne, mais d'autres voix se mêlent à celle du poète de Bérénice et, en s'y mêlant, lui donnent une portée plus actuelle. La remarque s'impose si on compare la valeur, l'atmosphère de part et d'autre de certains mots : il y a, chez Severin, un ferment de modernisme qui se discerne aisément. Si le *Lys* présente une belle unité de *ton*, il ne se maintient pas toujours dans une aussi scrupuleuse unité de *son*. Des mots maladroits s'y échevèlent, dus, peut-être, à des lectures dont l'auteur n'a pas suffisamment évité l'influence. Telle pièce, d'un tour compliqué, gêne telle autre particulièrement simple. Des modes différents se croisent et il y aurait moyen de découvrir, en plus de l'accent racinien des vers que ne désavoueraient pas Léon Dierx, et d'autres que Paul Verlaine — le Verlaine de *La Bonne Chanson* — eût volontiers signés.

Quant à la tonalité que cette forme évoque, elle se rapproche tantôt de celle des paysages de Corot — pour le vaporeux caractérisant notamment la *Matinée* de ce peintre — tantôt de celle des sites magnifiquement loin-

tains que l'on trouve dans les *Pan-Pipes* de Walter Crane. De toutes manières ce décor se tient parfois à côté de la pensée avec laquelle il ne se confond pas assez et la lumière qui le baigne ne lui donne pas toujours la spiritualité que l'on voudrait y trouver.

Mais cette spiritualité ne manque pas dans *Le Don d'Enfance*. Le décor ici s'immatérialise absolument ; il devient la continuation et non le commentaire de la pensée. Si on le voulait comparer à quelque genre de peinture, il le faudrait faire avec les primitifs, voire plus encore avec les préraphaélites anglais. Les vers serrent de si près l'idée, ils s'y moulent à tel point, que leur extériorité disparaît complètement. Les minimes tares reprochables au *Lys*, on les chercherait en vain dans *Le Don d'Enfance*. Pas un mot de trop, et pas un mot qui ne contienne au moins une parcelle de l'idée créatrice ⁽¹⁾. Cette poésie est bien, comme celle dont parle Emerson, un « perpétuel effort vers l'expression de l'esprit des choses ». Il y a ici dans les termes, une identité d'intention hors ligne et c'est pourquoi, plus que le premier, ce livre est un de couleur et de son. L'accent racinien s'y atténue, les autres influences s'effacent et la personnalité même du poète apparaît toute vive. Par contre, on pourrait avancer que la musique de ces vers rappelle les touchantes mélodies de M^{me} Desbordes-Valmore, seulement, il est probable qu'il en est ainsi fatalement, parce que tous deux s'inspirent de sentiments mitoyens. Et d'ailleurs chaque nuance, prise à part, n'a-t-elle pas, à présent, une plus sûre raison, une plus noble valeur ?...

L'impression éprouvée à la lecture du *Don d'Enfance* nous a rappelé celle que nous laissa, à cette heure qui n'est plus, le jour et n'est pas encore le soir, tel vallon anglais — où les couples, assis parmi les fleurs, n'interrompaient pas même leur extase lorsque nous passions près d'eux. L'amour qui sourit et qui pleure dans le livre de Severin semble souvent, lui aussi, être au-dessus et au delà de la Vie. Et le milieu où il se produit n'est-il également d'un calme très profond et très doux ?...

ALBERT ARNAY.

(1) Voyez encore : *Légende*, *Le Rendez-vous*, *le Don des Lys*, *Lettre à Horatio*, etc.



UNE ENFANT DES EAUX QUI PASSENT.

à Charles Van Lerberghe.
Maurice Maeterlinck.
Stuart Merrill.
Fernand Severin.

*Elle ondule aux eaux languissamment fugitives,
toute pure aux eaux languissamment limpides ;
lazuline, elle, et d'or qui se boucle en dérive
quand elle muse allentie vers l'une des rives
et boude les fuites d'îles élues pour sa dérive ;
cristalline en les boucles d'or et lazulines
ah ne sait pas, ne vous connut point, les sourires,
ni rien de toi qui sur les lèvres t'aventures
en décisif, baiser, vierge de ta morsure.
Elle jamais n'ouït, naïve, les susurres
plus mols s'épanouir dans l'aube non-pareille
quand aux mille ramures un doux avril s'éveille :
ton nom jamais n'ouït, ne connut tes morsures
et n'a pas vu sa nudité céruléenne à sa venue
des vagues où s'épuise une chair de lune,
ni lentement ses longs yeux pâles aux atlantiques nues
captives, dont se meurt tout l'azur qui s'y mire.*

*C'est une ondine ès folles vagues
qui jamais ne sut nul mystère
non plus qu'aux soirs d'été les marguerites dans les prés.
Elle ne tisse pas des rêveries nubiles
quand lucide s'effile au clair du crépuscule
où d'imprécise ligne une idylle s'illune;
nul émoi n'insinue un doute de vertige
si pour s'aviver d'onde un pâtre se dénude
ou si de flûte énamourée la pastourelle
s'ajoure de jalouses et d'engoleuses jouvencelles
par couples s'éjouant de jeux d'agnels sur les pelouses.*

*Courez le rire, et virez aux verdurees un effluve de vivre !
Eprise d'annealer un ignorant désir
à la brise, à la brise lutine des prés,
elle écoute médire une tenson d'amour
long-modulant sur l'eau languide qui frissonne;
puis sous l'iris et l'or, princesse lazuline,
droite surgit de lumière vêtue
par sa chevelure où s'enroule une aurore
elle, tout éblouie en l'écume qu'elle éparpille
ou mutine éjouie si preste d'une aigüe
volte, un caprice rompt l'ombre qui la poursuit.*

*Elle vit de sourire à l'image captive
au courant qui fuit le regard qui s'y mire
mais n'a pas vu les ondes angélisées d'azur,
ni les grands cygnes vers sa venue,
ni ses boucles, ni toute sa chair de lune,
et son front sur les flots n'était qu'un vol de nues
le jour où l'enfant prince et roi de terres inconnues,
le seigneur avvenu d'une plage inconnue
parut, et que la vierge se vit toute nue.*

*Il arrive, ignorant des choses défendues,
le svelte qui s'érige entre les tiges grandelettes !
ailé d'espoir naïf et le sourire en fête,
paupières épanouies vers l'inouïe merveil:
d'imparcille lumière unie en tel sourire,
sous le ciel, au babil des fugitives rides
il arrive, le prince, à la vague, et s'y mire.*

*Des graminées un vol de volucelles d'or
essaimé ! par fredons véloces qui tourbillonnent
l'environne de feux sonores en auréole ;
et l'ondine se glisse aux caresses de l'onde,
s'arrête d'un sursaut bref, puis glisse, indécise. —
elle glisse, elle plonge, elle rit indécise,
éparpille un envol de volucelles d'aigues,
et parmi les gouttes, la mousse irisée,
l'écume, les adamantines rosées et la vie,
elle s'immobilise, elle rêve, l'ondine,
elle rêve des choses, des choses inconnues.
(Elle ne sait, ne sait pas les sourires,
elle n'est qu'une ondine ingénue,
elle n'a jamais vu le prince bienvenu,
l'enfant-roi de ces terres, ces terres disparues,
l'étranger qui vogua sur la mer continue
avenant, pour l'aimer, de la longue, la longue avenue.)
La vierge est pensive, elle craint les mystères ;
elle glisse, elle plonge et gémit indécise,
et s'en vient vers la rive et se désire un frère
puis recule, éparpille l'iris, et soudain
nixé surgit de lumière vêtue
par sa chevelure où s'enroule une aurore.*

*Un bruissement d'onde éjouie en prélude
au chant pur qui s'éveille des yeux de la vierge
attire le désir de l'enfant qui s'y mire.
Il lève les paupières et c'est la nue loin du soleil ;
ses deux mains étendues sont la musique de l'arc-en-ciel
et ses boucles en volutes si douces gémînées
où resplendissent tous les ors
déroulent une aurore d'avril parmi les graminées.
Elle chante, l'ondine, une suave cantilène
et la brise l'emporte au plus loin de la plaine :
le prince s'éperd au murmure des lèvres
et le prince éperdu se dresse vers son rêve.
Or, il lève les cils et les longues paupières
et c'est une nue qui s'enfuit du soleil
et tout son regard qui devine merveille
et ses bras, mains tendues vers la vaine entendue
ah ses bras ont la courbe de l'arc-en-ciel.
Elle chante ; il avient docile à son rêve
(et c'est l'ondine ès folles vagues
aux vagues qui toujours mirèrent des mystères,
la toute petite ondine qui vague
et jamais ne sut nul mystère
et jamais ne connut les princes de la terre)
elle chante, il avient, docile à son rêve ;
il vient, son œil fixe dépasse les eaux,
ses mains glissent étendues, yole ou balancelle
qu'un souffle avide guide en mortelle Atlantide.
Elle appelle et mutine abeille ou libellule
se vêt d'ailes par l'onde, et fuites qui se brisent
mille gemmes ! et s'irisent aux feux des cils d'iris,
d'or s'illuminent ombelle à la fragile tige*

*et frémissent par rejaillissantes surprises
quand le Prince rebelle aux mensonges des belles
s'élance d'un vouloir inattendu vers celle
qui le noue en les douces volutes d'amour.*

*La cristalline ombelle emmi les vagulines
tombe en pleurs ; et du fleuve, des berges apeurées et des plaines
qu'explore le leurre fatal de leur sœur
s'émeuvent de lents soupirs qui planent
et meurent, quand du haut le plus haut des montagnes
l'impalpable silence a neigé sa poussière.*

*Les verticilles ombrés de vive rubacelle
s'étouffent en torpeur funèbre et fanent leurs fleurs ;
des ramilles un frou-frou s'effare encore et frôle l'air
puis l'ombre retombe aux songes de deuil.*

.
*Or sur la vesprée attendue
la lune somnambule, albe passante en rêverie
mire au perfide azur l'hégire d'irréels sourires ;
et là-bas à pleurer de n'avoir pas connu,
c'est l'inapprise ondine, l'inapprise féminine,
ah c'est l'ondine qui plus ne gambade
en volte et gyre de rire à la vague !
Elle glisse, revient, et surprise d'en vain
enlacer sous les eaux l'indifférente image,
elle pleure, elle crie, implore, et sauvage
lève débile révolte de poings
qui pleurent à perce-cœur de n'avoir pas connu.*

“ Lui, toi ! que j'eusse aimé de mes caresses,
mon beau prince des terres à jamais inconnues
où languissent peut-être de toi des princesses,
toi, toi, l'aimé, dis-moi ce que je n'ai pas su,
dis-moi les mots de la langue inconnue !
les mots que je n'ai jamais entendus
de toi, de toi, de tes lèvres les mots attendus,
mon Prince ! Oh je t'aime, à toujours je suis tienne,
je suis la petite ondine qui t'aime
le doux flot qui se joue aux gestes du nageur
moi, toute moi de caresses qui t'aime
oh parle ! mais tu boudes ; — ah tu ne n'aimes plus ! „

*Elle pleure, l'ondine, une douleur humaine
et la brise l'emporte au plus loin de la plaine ;
elle glisse, et fuit et se dresse indécise,
d'un bras maître fond l'onde impérieusement
et plonge ! Elle serre à toute poitrine
l'adolescent docile aux doigts qui l'endormirent
mais jamais ses longs yeux ne revivront au jour
et les prés et les îles et les mille détours
des forêts somptueuses et mornes qui le virent,
l'indélébile azur qui bleuit ses paupières,
et les terres si loin par les allées et les vallées,
et l'océan qui mord ses falaises de pierre,
l'indomptable océan qui porta ses galères
— ah plus rien n'entendra son éternel silence !*

.

*Mais la vierge des moires volages qui passent
a déposé le pur fardeau sur le gazon d'une île*

*et reine adamantine en les joailleries
 qui scintillent! voici que la nixe se dresse
 et rit, et crie et bondit d'allégresse :
 le prince dort, le prince dort!
 Il dort, l'aimé! son fluide regard
 s'annule des paupières, et c'est la voie lactée
 opaline à voiler un vertige immobile.
 Il dort, un doux bras lassé parmi les fleurs ;
 la noble nudité comme une lueur
 pallide, s'illune étrange et d'exil
 et l'étrange lueur parfume toute l'île.
 Or la douceur d'un luth et de cordes prélude ;
 la nubile tenson dérive, ondule et se dénude
 et la flûte illumine un lied où se module
 archangélique! à la séduire un vain sourire :
 le prince dort, le prince dort.*

*Mais des plaines un lent souffle
 vient sourdre et s'étouffe en soupir,
 puis des rives un murmure et des tiges circule
 et plus mâle s'impose quand ores des fleurs
 et des arbres et du fleuve et de l'ombre la voix
 mur de bronze s'ébranle, qui tonne en clameur :
 " Le prince est mort, le prince est mort, est mort! est mort!
 le prince est mort! „*

LES ROSEAUX

Il est mort!

LES ARBRES

Il est mort!

TOUTES LES VOIX DE L'OMBRE

Il est mort, il est mort!

L'ONDINE

*Il est mort? ah taisez-vous, les voix méchantes,
parlez plus bas, le prince dort, le prince dort.*

L'OMBRE

Il est mort!

L'ONDINE

*Taisez-vous! n'effrayez pas son blanc sourire!
le prince dort.*

VOIX DE L'OMBRE

Il est mort, ton prince, il est mort!

L'ONDINE

*Déchirantes voix, les voix du délire!
j'ai peur des cris dans le silence,
—oh! tous les cris qui hantent le silence!*

LES ARBRES

Il est mort!

L'ONDINE

*Je frissonne des voix qui hurlent!
voix qui savez, voyez! mauvaises voix :
je ne suis qu'une ondine, la fille innocente...
dites moi, dites, que voulez-vous dire?*

TOUTES LES VOIX

Il est mort!

L'ONDINE

*Oh j'ai peur! je vous en conjure
dites à l'ondine ces choses nocturnes,
dites-moi tout, vous les voix taciturnes.*

LES VOIX DES BRISES

*Quand il s'en fut du palais merveilleux
 des femmes criaient par les bois, des enfants.
 Quand il s'en fut du palais solitaire
 des vierges moururent.*
*Les chants se turent dans les bois,
 des vierges moururent. Et les hommes disant,
 " le prince est parti, qui faisait notre joie,
 le prince n'est plus en les salles recluses
 le prince est parti, le palais est désert „
 — les hommes pleuraient en priant, les hommes !
 " le prince est parti qui faisait notre joie,
 le prince n'est plus, la ténèbre est confuse ;
 le prince n'est plus, c'est la mort qui nous ronge,
 c'est la mort, la mort, et nous garde l'effroi
 du tombal manoir et ses tours de pierre.
 Le prince est parti sur son haut palefroi,
 le prince a fui son palais solitaire
 qu'il ne voulut draper de songe ;
 le prince n'est plus en les salles recluses,
 le prince est parti, le palais est désert,
 le prince est parti vers la vie et l'aurore,
 le prince est parti vers l'aurore et la mort. „*

L'ONDINE

*Pitié ! je ne suis qu'une ondine ingénue
 moi, je n'ai jamais vu les terres du mystère ;
 oh j'ai peur ! j'ai peur des choses inconnues.*

LES VOIX DES ARBRES

*Le prince n'est plus ici ; rien de lui n'apparaît
 que cette inerte Image en tes bras éperdus.*

*Le prince est parti pour la grande forêt,
il a fui par des routes où marcher fait mal.*

L'ONDINE

*Il a mal, le bien-aimé, il a mal, il a froid!
j'ai peur! je sens d'étranges forêts dans ces voix...
il a froid, il a mal! oh son regard a mal!*

L'OMBRE

*Le prince est parti pour la grande forêt
mais il marche au désert où le froid fait mal,
un désert de métal sous le ciel hagard,
un désert froid et seul, sans étoiles,
un désert inconnu des ondines : il est mort.*

L'ONDINE

*O voix, voix, voix de détresse,
pitié! il se rêvait en mon regard,
il était le rêve de mes lèvres ;
moi! toute moi j'étais la vie de ses yeux pâles!*

L'OMBRE

*Perfide enfant, tu l'as tué!
le simple qui mirait son regard au cristal
du trop limpide azur épuisé de nuées,
c'est toi, ta voix, c'est toi qui lui montras la loi fatale
c'est toi qui l'étouffas dans les vagues, c'est toi! „*

*La vierge crie un cri d'horreur
et se roule et se tord et mord le sol d'effroi,
et des songes soulèvent d'ombre ses paupières
mêlant aux fleurs des pleurs dont resplendit le noble corps.*

.

Mais l'heure féminine étend sur la vesprée
 ses paupières graves d'ébène ;
 conscience passive et songe diapré,
 l'errante sans yeux pour l'Image ou la Rune
 captive de ses mains, elles captives dans la plaine,
 l'onde que polissait la sardonique lune
 rafraîchit le palais diaphane des songes.
 Oh dans la vallée assérie
 l'onde mire un vertige où s'éveillent des astres,
 — mais c'est la fuite des flots en dérive,
 la fuite qui mire l'instant continu,
 et lorsqu'aux plus vagues lointains elle fuit,
 le silence déplie une indulgente écharpe
 où viennent passer les songes qui passent.

Or le courant qui mire la chute des astres,
 le bel inconscient de refléter l'azur
 sent les prunelles de vertige
 mourir au fond de son regard ;
 et là, — oh continent surgi de mers inaccessibles ! —
 aurore proclamant l'or des dômes et des orbes
 aux cieux la Cité d'Orgueil est ses dômes
 amonceler des orbes d'or.

Une indocile brise adule les ramures ;
 elle palpète ! et doux de puériles ruses
 ses doigts au long du chêne où s'enlace un convolvulus
 glissent par les gazons pour cueillir des pétales.
 Aigremoine, ancolie et les aunelles qui s'inclinent,
 clématite, origan, sardonie, églantine,
 les parfums et les ors disent l'exquise mélodie —

et là sur la rosée matinale qui plane
dérivent l'âme virginale
de cygnes s'enrouler aux nudités parmi les larmes.

Les cygnes fraternels aux naïades naïves,
voyez, voyez, les cygnes, les cygnes !
Les vierges cols, des vagues ils émergent
et cycles candides qui d'onde se doublent,
cygnes, grands cygnes ! — les cygnes l'entourent,
la berge, et l'ondine, et l'île.

Oh sur la rive ils neigent, les cygnes, les cygnes :
bénignes des prêles les ailes s'inclinent
vers celle qui ne les appelle, les cygnes :
et l'onde qui ne lit en elle les images,
l'onde devine qu'il est des présages
célestes pour les rives des îles résignées.
Toute fierté musicale de plumes
adolescents chanteurs élus des purs mirages
les cygnes consolent l'enfant qui pleure.

C'est l'exil au pays d'enfance
pour une reine des lys captive
gardant son trésor de douleurs.
Lignes nubiles au babil d'innocence
l'aube a des mains de fée dans les fleurs !
Voici les cygnes, pages du givre
ou la vernale soie nuptiale
en jonchées qu'une haleine active
parmi l'avène et la verveine qui s'y mêlent.
Les sceptres des lys aux vibratiles tiges
s'inclinent pour sacrer de leur poids dynastique
le prince dont l'âme a fui dans les songes ;

et tous les calices, prière des prées
 et l'aube argentine aux yeux d'iris comme les fées,
 les cygnes de givre, les tiges élancées
 pour la petite fiancée
 égrènent les neiges, les neiges d'arpèges
 qui planent, redisent la vierge musique
 et d'amour élucident un chant d'exil pour la naïve.

C'est l'exil au pays d'enfance
 pour l'enfant-reine des lys captive
 gardant son trésor de douleurs. ;

Mais voici, sur l'aube candide
 un signe de silence élargir ses volutes :
 celle à qui l'aube se fiance
 se dresse en rêve dans les pleurs
 et de lumière toute vêtue
 par sa chevelure d'iris qui s'irrole,
 c'est comme le firmament qu'elle ignore
 les boucles d'aurore où s'épuisent des astres.

Or le prince repose parmi les fleurs ;
 la noble nudité, comme la matutine
 Astarté, s'alanguit d'une douceur d'exil
 et les gemmes jaillies des regards qui l'élurent
 sont les joailleries en guirlandes pour sa parure.
 Le prince repose parmi les béryls ;
 mais sous le triomphe des fleurs hyalines,
 tant de perles dont l'aube a diffusé l'azur,
 quand inclinent les lys héraldiques leurs tiges
 oh radieux par l'impériale parure
 la nixe a reconnu l'enfant dynastique.

*Ses pleurs ont compris le mystère d'exil
et sous les boucles toute voilée,
pensive entre les bras reclos
la reine de ses lys captive
garde un trésor secret de sanglots.*

*Sous les mains virginales de fleurs constellées
le prince repose parmi les béryls,
et de limpidité silencieuse quand le jour
investit d'or les diaprures des ramilles,
l'azur en l'onde qui se joue
éthérise le Prédéstiné d'un sourire.
Soudain là rejaillie des yeux qui l'élurent
la flamme aventurine en mille pierreries
scintille ! et de merveille à l'ondine éblouie
voici que s'angélise, oh plus céleste ! le visage.
Un songe sur le front, un songe de mers sans rivages
où des cicux de lumière unie une aile glisse,
plane vers l'orient d'inaccessibles îles, —
car pour sacrer d'orgueil la tête juvénile
un songe a revêtu le prince de son âme
sous les larmes serties en couronne d'étoiles.*

* * *

LES LIVRES.

LA GLOIRE DU VERBE, par Pierre QUILLARD,
un volume à la librairie de l'Art indépendant.

Parmi les différents poètes de ce temps il n'en est point, que je sache, départi d'un esprit plus judicieusement solide et orné que Pierre Quillard.

On trouverait peut-être la raison de cette disposition classique qu'a son talent à se manifester par des qualités d'ordonnance et de justesse, outre qu'en un naturel ainsi fait, aussi, dans la culture par les lettres anciennes, latines, grecques et françaises, auxquelles il prit soin d'emprunter les ressources d'une tradition rigoureuse et fertile.

De telles fréquentations ne sont point sans régulariser la façon de penser et sans polir la manière d'écrire. Non que Pierre Quillard ait pris, là, directement, des motifs d'idées ni des habitudes de style, mais il a simplement gardé de cette compagnie intellectuelle un certain air qui imprègne et environne sa diction personnelle et quelque souci d'une composition harmonieuse et logique qui est un des attraits de son art.

Avant l'apparition de ce volume, *la Gloire du Verbe*, Pierre Quillard était connu des lettrés par la publication, sous une couverture en blanc papier spongieux, comme d'hostie, d'un mystère : *la Fille aux Mains coupées*, œuvre singulière, précoce trouvaille, figurines d'une cire pieuse et légendaire, roides et exaltées, sur des fonds joaillés, en un chœur invincible de voix angéliques et perverses et de dolentes orgues !

Nombre d'autres pièces parues en divers recueils l'avaient

fait estimer, mais attestaient, certaines, la prépondérante influence d'un haut personnage littéraire de ces temps. Pierre Quillard avait été imbu, et le montrait, de l'œuvre de Leconte de Lisle. Il avait été ému de tout ce que la poésie du maître a de souverainement dominateur en sa magnifique tournure classique et son accord éclatant et hautain, sans être averti, par le heurt de bronze et de chair qu'ont, par exemple, les strophes massives et belles du *Quain*, de ce que la rigidité apparente et la puissante continence du vers cachaient d'exubérance visionnaire, et de toute cette révolte furieuse de l'esprit qui se maîtrise par les moyens dont elle refrène son expression, et sans s'apercevoir, en la hantise où il était de tels poèmes de ce qu'ils avaient de contradictoire à sa nature, à lui, virgilienne, tout en satisfaisant son goût. Cet afflux d'un parfum trop fort aboutit à une exagération momentanée de conception qui a sa trace en certaines pièces que je retrouve dans ce volume : *Les Captifs*, *Schaoul*, *Rêve d'étalons*.

L'erreur était, en ces poèmes, beaux en eux-mêmes, d'une déviation et d'un exhaussement du tempérament initial et du manque de cette mise au point envers soi-même qui est s'essentielle en littérature.

La Gloire du Verbe est un volume que j'aime mieux dire d'un bel ordre que d'une stricte unité et qui témoigne d'une remarquable organisation poétique.

Tout y est extrêmement noble, avec du tragique, de la rêverie plus unie que sinueuse, des sensibilités touchantes et un peu amères.

J'isole de ce livre, où ils sont coordonnés, quelques poèmes de prédilection : *L'Aventurier*, *le Bois sacré*, *le Prince d'Avalon*, *la Voix impérissable*.

La Voix impérissable : tercets en tension d'arcs et sonores !
Ils disent : un palais vieil et désert et, aux eaux hantées, des cygnes que déciment, venus de la nuit, des Barbares pilleurs qui fuient ensuite devant le chant que suscite la mort en ces blanches victimes sanglantes.

Le Prince d'Avalon : poème de tristesses et de satiétés légendaires...

Et enfin, le *Bois sacré* et l'*Aventurier*.

Là, ce Mythe s'ombre de mystère. Ce n'est plus seulement en le recul des temps qu'a lieu le prestige, mais dans l'indéfini des mémoires et du songe.

En ces deux poèmes, l'énigme est soutenue jusqu'au bout et l'impression se prolonge variable et douteuse en l'esprit où le sens éclôt silencieusement.

Cela est écrit en vers forts, imagés à temps de métaphores continues, d'un rythme long et égal, respirable et non déclamatoire, qui est la teneur générale du style.

Ailleurs il s'assouplit, se nuance en douceurs et compose des pièces charmantes et pâles : *Chambre d'amour*, *Cristal*, *la Mort inutile*.

La langue est partout excellente. Le mot y est circonvenu d'un choix d'épithètes particulières qui, plutôt que de le faire saillir, l'environnent, l'enveloppent, l'aggravent sans le préciser.

Il s'évoque de ce livre, en des paysages linéaires, sous un ciel ventilé de mers prochaines, le souvenir d'un fût penthélique où s'enroulerait, en flexion torse, la tige spiralée de quelque fleur mélancolique !

R.

EN DÉCOR, par PAUL ADAM, chez Savine.

Dans *En Décor*, Paul Adam environne un Être, par lui choisi conforme à certaines données authentiques, d'une vaste et mouvante tapisserie de paysages et d'apparences humaines et sentimentales. C'est une sorte d'Hamlet moderne qui, de l'épée de ses songes, troue la vieille et fastueuse draperie d'illusion et la dépèce et qui, dans le château de son Ame, nu désormais, y expire en les murs solitaires de sa conscience.

Le livre (aventures brillantes et mornes, exubérance des sens, luxes des rêves), vaut, outre que par le mérite de graves et subtiles psychologies, par une invariable beauté de style qui sait ployer la phrase à des attitudes encore inconnues et l'onder d'arabesques inattendues.

Les dons de grand prosateur sont à un haut degré chez Paul Adam et sa riche imagination est apte plus qu'aucune à s'exalter en statures caractéristiques et à mouvoir de tels et passionnants drames de faits et de pensées.

R.

M. Lavachery nous donne, en une édition luxueuse, une série de *contes et nouvelles*. L'occasion est trop rare à Liège, pour qu'on néglige de signaler un bon livre, d'une langue sobre et ferme qui, d'un jet, enlève l'historiette. C'est, au long des pages, des contes simples — parfois un peu faciles mais souvent très suggestifs —, qui, presque tous, se rattachent au même ordre de composition et montrent une parenté évidente avec tels écrivains populaires du Nord.

Un essai de roman, *Maître Lionel*, captive par l'évocation d'un Liège qui s'oublie et par l'analyse intéressante d'une passion sénile; à notre sens, ces pages sont trop peu fouillées, mais le titre de *contes et nouvelles* contient lui-même cette restriction.

Le volume se clôt par une délicate étude psychologique, dans le cloître, où s'épanouit l'âme de l'enfance avec l'indécision exquise, la blancheur de cygne et les merveilles dorées de la pensée qui s'éveille, comme aussi les désirs à peine et l'enchanteresse timidité d'un amour de première communiant.

Sachons gré à l'auteur d'avoir mis tant de soins à cette édition vraiment rare. Quelques jeunes l'ont illustrée : citons un merveilleux dessin de notre ami Donnay, et un autre, de Emile Berchmans, aussi très beau.

ALB. TH.

NOTES SUR SIEGFRIED.

Il faut l'avouer, l'interprétation de Siegfried au théâtre de la Monnaie est médiocre. On ne confie pas à des *débutantes* des rôles comme ceux d'Erda et de Brunnhilde, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre discutée; Mime est tout à fait insuffisant, la mise en scène est incomplète, parfois ratée, et, malgré tous les efforts de Franz Servais, l'orchestre manque trop souvent de clarté. Comme ces reproches peuvent sembler exagérés, voici quelques documents. — Pour la mise en scène (outre la couleur déplaisante de la forêt, entrevue à l'entrée de la grotte) il y a, dès le premier acte, quelques fautes. En Allemagne, au lieu de parcourir la caverne en tous sens, Siegfried se jette sur un banc de pierre ou sur un lit de peaux de bêtes (comme le dit le poème) et boude, tourne le dos à Mime, se montre toujours ce qu'il est : un enfant. La forge n'est pas installée dans un coin, comme à la Monnaie, et alimentée à contre-temps par une invraisemblable poudre de lycopode, — mais elle occupe toute la gauche et le milieu de la scène, et le grand soufflet active un véritable feu, lequel

n'est pas sujet, comme celui de la Monnaie, à des intermittences de pléthore et d'anémie qui viennent à contre-temps et sont par trop grotesques.

La mise en scène du deuxième acte est parfaite; le décor est exquis, et l'on ne peut guère trouver à redire qu'au manque de touffu, d'aspect forêt vierge, puis aux jeux de lumière : on ne voit nullement grandir le matin. Il y a aussi à la Monnaie un détail charmant, souvent négligé en Allemagne : l'arrivée de Mime et de Siegfried, longtemps aperçus entre les arbres, ce qui était contenu implicitement dans l'orchestre; le dragon même est très bien, mais on a eu le grand tort de ne pas donner à cette scène son véritable caractère : Fafner doit être ridicule, comme le diable en certains fableaux; c'est le géant *bête* qui, possédant la toute puissance, ne songe à en user en aucune façon, sinon pour *se changer en bête*. Aussi, voyez la parfaite assurance d'Alberich devant son antre, les questions ironiques de Wotan, qui n'hésite pas à lui annoncer l'arrivée de Siegfried, — et la réponse de Fafner : *Lass mich schlafen*, laisse-moi dormir. Fafner ne terrifie que le poltron de Mime, qui frissonne au bruit du vent, au bruit des feuilles, à la vue des animaux inoffensifs; Siegfried le raille dès qu'il le voit : " Ah, par exemple! voici un drôle de camarade... „ saute sur lui et le perce de son épée, tandis que Fafner gronde, se trémousse, montre les dents, puis, au moment de mourir, donne à son meurtrier les plus affectueux conseils.

Un autre détail tout à fait raté, c'est la mort de Mime; on suit ici les indications du poème, je le reconnais, mais pourquoi user d'un odieux mannequin qui ne fait illusion à personne?

Au troisième acte, le premier décor est très convenable;

mais Erda doit être éclairée en bleu et par dessous, de façon à surgir dans sa propre lumière; plus loin, on a malheureusement esquivé toute une mise en scène indiquée dans le poème et supposée par la partition; les flammes doivent envahir la scène au moment où Wotan disparaît, des nuages énormes s'amoncelent pendant que, sonnante du cor, Siegfried se jette dans la fumée; en Allemagne, du moins à Munich et à Dresde, les nuages *tombent* alors, descendent de plus en plus, pendant que d'autres toujours s'amoncellent, donnant ainsi au spectateur l'illusion *qu'il s'élève* en suivant Siegfried dont la sonnerie de cor, de plus en plus éloignée d'abord, paraît à présent se rapprocher. Alors les derniers nuages, déjà à demi transparents, doucement se dispersent, et dans la splendeur d'une matinée de soleil, voici le sommet d'une montagne où se révèle la Walküre endormie.

A la Monnaie, on se borne à laisser filtrer quelque vapeur nullement terrible, Siegfried se promène devant le trou du souffleur, fait preuve d'une timidité qui surprend à bon droit, et disparaît juste au moment où un petit *changement de décor à vue* va montrer Brünnhilde étendue sur son rocher; or, quatre pages de la partition doivent souligner la mise en scène depuis le moment où Siegfried s'enfonce dans les flammes jusqu'au moment où le nouveau décor apparaît entre les nuages. Enfin l'aspect de ce nouveau décor n'est pas assez celui d'une cime toute vibrante de clarté, et l'on ne peut ressentir, comme en Allemagne, la prodigieuse impression d'une solitude où règne une sérénité céleste, tandis qu'un vol de harpes s'éparpille dans le silence.

Quant aux acteurs, il y aurait beaucoup à dire. J'hésite à parler de la plastique, — la plastique tant cherchée par Wagner! — car on ne peut médire des absents. Mais la

déclamation ! Le rôle de Mime, par exemple, doit être *glapi*, comme celui de Beckmesser. Je comprends d'ailleurs que cela paraisse plus malaisé à des lèvres latines qu'à des lèvres teutoniques, les Allemands ayant pour ce mode d'élocution des dispositions toutes particulières (oh la femme de mon propriétaire, à Munich !) Mais enfin M. Lafarge, lorsqu'il répète les paroles de Mime, leur donne fort bien l'intonation qu'il faut : ce n'est donc pas impossible...

M. Lafarge (*Siegfried*) a fait les efforts les plus méritoires et déclame avec précision, il est presque parfait au deuxième acte, mais toujours, surtout aux 1^{er} et 3^e actes, il manque de cette verve juvénile, de la naïve gaucherie, de l'enfantine brusquerie qui caractérisent *Siegfried*. Il faut ajouter d'ailleurs qu'après avoir vu *Alvary* dans ce rôle, on est difficile à satisfaire.

Wotan et *Albérich* sont convenables ; quant à la jeune femme qui incarne *Erda*, on serait mal venu de la critiquer, M. Edmond C. l'ayant trouvée *bonne comédienne* ; en effet, si elle voulait apparaître debout et ne pas faire ses gestes, elle serait très bien.

Enfin M^{lle} Langlois (*Brünnhilde*) est certes une débutante remarquable ; mais elle débute..... Quelques leçons de M. Georges Bonheur ne feraient pas de mal à sa diction ; et d'autre part, il est odieux de la voir se tourner vers le public, agiter les bras sans assez de lenteur ni de noblesse, prendre des attitudes quasi mondaines et gêner ainsi l'admirable scène du Réveil, le prodigieux Salut à la lumière, et tout le reste.

Il faut louer infiniment la direction de n'avoir fait nulle coupure (hélas, à Dresde on retranche la moitié de la 1^{re} scène du *Wanderer* !) et d'avoir réuni l'orchestre complet de

Wagner. A cet orchestre exceptionnellement nombreux, j'ai reproché de l'obscurité dans la déclamation; de plus, la perspective n'est nullement établie, et enfin le cor dans la scène de la Forêt, et les violons lorsqu'ils modulent pour formuler la thème du sommeil (au 3^e acte, début de la 3^e scène) pourraient ne pas jouer faux chaque fois. Cette dernière critique est de moindre importance d'ailleurs, et ne peut naturellement s'adresser au chef d'orchestre. Au contraire, c'est merveille de voir la *vérité des mouvements* de l'orchestre; toujours il s'anime du rythme juste, mais l'instrumentation touffue se devrait éclaircir en mettant à son plan chaque famille de voix. Ces défauts et cette qualité montrent nettement que M. Franz Servais n'est pas bien maître de son orchestre, mais qu'il est au moins purement artiste. Une observation seulement : (elle peut sembler outre-cuidante, mais s'appuie sur la comparaison des orchestres de Schùch et de Lévi) : Au début de la 3^e scène (3^e acte), le mouvement m'a paru beaucoup trop pressé, affaiblissant ainsi l'impression de sérénité, de solitude et de grâce angélique qui naît des arpèges, du thème du sommeil, du thème de Freya, du thème des liens de l'amour, et de toute la couleur orchestrale. Et ici les orchestres allemands me paraissent d'autant plus dans le vrai, que la partition ne porte que ces indications : *très mesuré, — toujours plus lent, — très tranquillement, — poco rallentando, — très tranquillement en mesure, — en tardant un peu, — très doux et retenu, — encore plus retenu, —* depuis le début de la scène jusqu'au moment où, lui ayant enlevé la cuirasse, Siegfried découvre que Brünnhilde est une femme.

Il n'est plus nécessaire de faire la critique de Siegfried : on sait assez que Siegfried est un des chefs-d'œuvre de Wagner,

et chef-d'œuvre littéraire autant que musical. Il suffirait de ces quelques notes pour éviter des déceptions à ceux de nos amis qui n'auraient pas encore vu Siegfried. On a fait de grands efforts, à la *Monnaie*, on s'est donné beaucoup de peine, par exemple en composant un orchestre plus complet que bien des orchestres allemands ; mais le résultat est loin d'être heureux, et si la réalisation qu'on trouve à Bruxelles est très inférieure à notre rêve de Siegfried, on ne peut en rendre responsable celui qui créa le chef-d'œuvre. Si l'on avait besoin de preuves, on ferait remarquer seulement que les deux actes les plus beaux, le 1^{er} et le 3^e, sont précisément ceux qui paraissent inférieurs, à Bruxelles, malgré la splendeur et la grâce du poème, malgré la surprenante plastique modelée par les instruments, malgré les lignes ingénues de la musique et toutes ses magnificences.

A. M.

NOTES.

La Wallonie adresse ses condoléances à André Fontainas qui vient de perdre sa mère.

Qu'on veuille bien excuser le retard de ce n°. Cette livraison triple exigeait la mise sur pied d'un grand nombre de caractères, nos casses étaient en partie épuisées par la mise au rebut des lettres cassées, et, ce caractère étant spécial, il fallut en faire refondre quelques grosses à Berlin.

Pour ceux qui aiment les documents ajoutons que les *é*, les *v*, les *j*, les *o*, et surtout les *l*, les *i* et les *u* nous manquaient, bien qu'en la dernière commande on eut fait tripler ces trois dernières lettres.

Sans avoir la passion immodérée des banquets, nous constatons avec beaucoup de plaisir le grand succès de la fête des symbolistes, et de celle où fut célébré le 10^{me} anniversaire de la fondation de la *Jeune Belgique*.

Quelques heures de belle joie cordiale au banquet de la *Jeune Belgique*. Plus de deux cents personnes réunies pour glorifier l'art, acclamaient la vivante revue qui, avec l'*Art Moderne*, a entrepris il y a dix ans de créer en Belgique une renaissance littéraire. Après ces dix années d'efforts, nos amis peuvent regarder avec fierté ce qu'ils ont fait : la collection de la *Jeune Belgique* est un solide monument élevé à l'art, et des livres précieux viennent encore témoigner d'une fervente religion de la Beauté. Félicitons chaudement la *Jeune Belgique*, et attendons avec confiance les œuvres qui viendront.

Des discours ont été prononcés pendant la cérémonie; M. Valère Gille a montré quel fut le rôle de la *Jeune Belgique*; M. Maubel a rappelé le souvenir de Max Waller, fondateur de la revue, M. Giraud après avoir insisté sur l'importance de la lutte, a reproché au gouvernement de ne pas aider la littérature, et M. Janson, député, a promis son appui. Enfin M. Brouez a porté un toast au nom de la *Société nouvelle*, M. Mockel au nom de la *Wallonie*, et M. Godebski au nom des artistes étrangers.

Organisé par Maurice Barrès et Henri de Régner à l'occasion de la publication du *Pèlerin passionné* de Jean Moréas, le banquet des symbolistes acquit une portée plus grande qu'il ne semblait d'abord, car on ne voulut pas seulement glorifier un beau livre, mais affirmer sur toutes choses la vie et la force de l'idée, et au nom de l'art même revendiquer vraiment le droit à la Beauté. La noblesse du maître qui

présidait, — Stéphane Mallarmé — le sympathique talent du poète fêté et la personnalité des organisateurs douaient d'une spéciale gravité la signification de la Fête.

Des toasts ont été portés : par Stéphane Mallarmé à Jean Moréas, par Moréas à Verlaine, par Henri de Régnier aux absents, par Maurice Barrès à Baudelaire, par Georges Vanor à Jules Laforgue, par Bernard Lazare à Anatole France, et ironiquement à la critique parisienne ; par Achille Delaroche à la Poésie symboliste et à Stéphane Mallarmé. MM. Charles Morice, Clovis Hugues et Maurice du Plessys lisent des vers, et des toasts sont encore portés par MM. Albert Saint-Paul, Dauphin Meunier, Francis Vielé-Griffin, Tellier, Emmanuel Chabrier, etc. Parmi les autres poètes et artistes présents : MM. Catulle Mendès, Odilon Redon, Robert de Bonnières, Octave Mirbeau, Félicien Rops, E. Schuré, Seurat, Paul Signac, etc.

Le 25^{me} anniversaire de la fondation des concerts populaires, à Bruxelles, a été fêté par une superbe matinée musicale, et par un banquet où l'on a très justement acclamé M. Joseph Dupont.

Signalons le magnifique n^o triple de la *Jeune Belgique*, vraiment digne d'un dixième anniversaire.

L'*Art moderne* qui fête aussi son jubilé a publié un superbe n^o, où des articles de MM. Camille Lemonnier, Eugène Robert, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Octave Maus et Victor Arnould esquissent l'histoire intellectuelle des dix dernières années.

Réjouissons-nous de la publication prochaine d'un livre de vers par Francis Vielé-Griffin : *Diptyque*.

Nous sommes forcés de remettre à bientôt la critique de quelques livres; entre autres l'analyse du *Pèlerin passionné* de Moréas, par Pierre Quillard, et celle du drame extraordinaire et grandiose de Paul Claudel, *Tête d'Or*, par Maurice Maeterlinck.

La Fille aux Mains coupées, de Pierre Quillard, sera représentée au *Théâtre d'Art* le 6 mars. Quel merveilleux espoir en ces beaux vers et ces nobles plastiques apparues sur un *fond d'or* seulement semé de fleurs et d'anges par le jeune et subtil peintre synthétiste : Paul Sérusier.

Les journaux belges annoncent que la *Princesse Maleine* ne sera pas jouée, c'est-à-dire vulgarisée, au Théâtre libre. Cela, c'est parfait. Mais l'on ajoute que M. Antoine a cédé à une pression des auteurs français, jaloux du succès d'un étranger. Ce n'est digne ni de M. Antoine ni de nos compatriotes français, dont les gazettes fanfarent si drôlement l'hospitalité nullement contestée, et nous espérons que les *Entretiens* auront à cœur de protester.

Six matinées seront données, par les XX, au cours de leur Salon : quatre conférences (deux littéraires, deux artistiques) et deux concerts.

Déjà M. GUSTAVE KAHN a traité du *Vers libre*, et M. HENRY VAN DE VELDE du *Paysan en peinture*; M. GEORGES LECOMTE parlera des *Néo-Impressionnistes* et M. EDMOND PICARD de *l'Émancipation des Lettres*.

Des concerts, l'un a été consacré à CÉSAR FRANCK et l'autre à la jeune école de musique française : VINCENT D'INDY, GABRIEL FAURÉ, PIERRE DE BRÉVILLE, CAMILLE BENOÎT, ERNEST CHAUSSON, etc.

Voici la liste des artistes invités de cette année : MM. Eugène Smits et Charles Van der Stappen (Belgique), Maurits Bauer et Floris Verster (Pays-Bas), Walter Crane et P. Wilson Steer (Angleterre), Charles Angrand, Jean Baffier, Jules Chéret, Filliger, Paul Gauguin, Armand Guillaumin, Camille Pissaro, Georges Seurat, A. Sisley (France), Carl Larsson (Suède).

L'Exposition est complétée par un choix d'œuvres (peintures et dessins à la plume) de feu Vincent Van Gogh, l'artiste si personnel enlevé à l'art, l'été dernier.

Voici les dates des représentations de Bayreuth :

Parsifal, les 19, 23, 26, 29 juillet, 2, 6, 9, 12, 16 et 19 août.

Tristan : 20 juillet, 5 et 15 août.

Tannhäuser, les 22, 27 et 30 juillet, les 3, 10, 13 et 18 août.

Maurice Maeterlinck vient de terminer un nouveau drame en prose, *les sept Princesses*.

Nous avons appris avec peine le décès d'*Art et Critique* la si vaillante revue parisienne. La plupart des rédacteurs d'*Art et Critique* collaborent à *la Plume* qui double le nombre de ses pages.

Très intéressant n° de *la Plume* consacré à Jean Moréas ; un portrait de Jean Moréas par Gauguin, des fragments du *Pèlerin passionné*, la reproduction des articles de Barrès et Anatole France, plus un long et substantiel article d'Achille Delaroche, indiquant très clairement les origines et les progrès du *Symbolisme*. Et merci d'avoir écrit tant de bien de *la Wallonie*.

M. Lacomblez, éditeur, nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le Directeur de *la Wallonie*,

307, avenue Louise, Bruxelles.

A propos de la fusion de la *Jeune Belgique* et de la revue dont j'étais le "propriétaire", vous dites que "sous l'artiste direction d'Albert Arnay, la *Pléiade* s'était infiniment relevée".

Ce cordial adieu me touche aussi profondément que votre accueil de la première heure, mais j'y trouve quelques inexactitudes.

Contrairement à vos pronostics, la *Pléiade* a vécu deux ans. Elle s'est rapidement affirmée revue littéraire, et du premier au dernier numéro se rencontrent les noms d'artistes incontestés. N'ayant pas failli, la *Pléiade* n'a pas eu à se relever. Quant à Albert Arnay, il a été pendant ces deux années mon confident et mon collaborateur le plus dévoué, rien de plus : *la Wallonie* ne doit pas en savoir davantage. Au surplus, les initiales d'Arnay ne sont un mystère pour personne : sa part, facile à établir, n'a pas besoin d'être amplifiée. Le reste me regarde. Je n'ai jamais reculé devant les conséquences de ma direction : souffrez que j'en réclame jusqu'au bout la responsabilité.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Bruxelles, 28 décembre 1890.

P. Lacomblez.

N'ayant pas eu l'intention de dire à M. Lacomblez des choses désagréables, il ne nous coûte rien d'ajouter qu'il réclame à très bon droit et que nous regrettons notre erreur, — bien explicable pourtant, Arnay ayant été chargé de la critique littéraire à la *Pléiade*, depuis la naissance de ce périodique.

de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- HECTOR CHAINAYE *L'Ame des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE *Aénor* (à paraître prochainement).
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- GUSTAVE KAHN *les Palais nomades.*
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Flaireurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles.
L'Intruse.
les sept Princesses (à paraître).
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement).
- STUART MERRILL *Les Gammes.*
Les Fastes.
- JEAN MORÉAS. *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné.
- GABRIEL MOUREY *Crêpuscules d'Ames.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN *Mes Mémoires.*
- PIERRE QUILLARD *La Filie aux mains coupées.*
La Gloire du Verbe.
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ. *Cloches en la Nuit.*
Une belle Dame passa (à paraître).
La Forêt bruissante »
La seule Nuit »
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
l'Écharpe d'Iris (à paraître prochainement).
- FERNAND SEVERIN *Le Lys.*
le Don d'Enfance.
- ÉMILE VERHAEREN. *Les Soirs.*
Les Débâcles.
Les Flambeaux Noirs.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *Ancaeus.*
Joies.
Diptyque (va paraître).

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Paul Verlaine	Sonnet.
Albert Saint-Paul	Pétales de Nacre. Lai pour d'héraldiques Chats.
Bernard Lazare	la Vie sans Effroi.
Charles Morice	Vers.
Henri de Régnier	Odelettes.
Maurice du Plessys	Saint-Just. Marguerite au Rouet. Prologue.
Charles Delchevalerie	sous les Pommiers.
Fernand Severin	le Mort.
Émile Verhaeren	Soir.
Grégoire Le Roy	les Sœurs d'Agonie.
Pierre Quillard	le Renoncement suprême.
Albert Thonnar	Prologue de Poème.
Pierre Louys	Emaux sur Or et sur Argent.
Pierre-M. Olin	les petits Enfants : devant la Vie. vers la Source. sous la Neige.
Dauphin Meunier	Paysage d'âme.
Aug. Vierset	la Bonzesse.
Albert Arnay	Fernand Severin (étude).
***	une Enfant des Eaux qui passent.
H. de R.	les Livres.
A. M.	Notes sur Siegfried.
X.	Notes.

Ce numéro un franc.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

N° consacré à Pierre-M. OLIN.

LA

WALLONIE

Février 1891.



L'ART MODERNE

11^{me} ANNÉE

Directeurs : OCTAVE MAUS, EDMOND PICARD, ÉMILE VERHAEREN

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

la Revue blanche, 60, rue de l'Ouest, Liège.

la Jeune Belgique, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

la Revue belge illustrée, 69, rue Stévin, Bruxelles.

la Plume, 39, boulevard d'Arago, Paris.

Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain.

l'Ermitage, 5, rue Gay Lussac.

le Nord littéraire, 113, rue de Paris, Valenciennes.

ENTRETIENS

Politiques et Littéraires

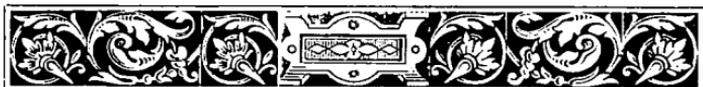
Directeur : F. VIELÉ-GRIFFIN

5 francs l'an; 11, chaussée d'Antin, Paris.

LES JEUNES

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

6, rue de Fer, Namur ; 5 fr. l'an



DES VISIONS.

PROLOGUE A MA CONSCIENCE,
EN MÉMOIRE DE LA ROSE MYSTIQUE DE SIDON.

*O mon vieux Corbeau! va-t-en vers les paysages mornes
De mon cœur, va voir si elle n'est pas encore morte
Celle que je ne dois aimer, qui sous son casque d'or,
D'or effilé, porte comme la licorne sa corne
Le sûr dédain dont elle veut frapper mon orgueil morne.*

*O mon vieux Corbeau! Au si lourd vol de tes ailes mornes,
Emporte, emporte ce souvenir; ma passion morte
Mange-lu; ce cadavre splendide sous l'Astre d'or
Sera ton plus légendaire banquet; ton rostre tors
Croassera rauquement en éployante joie morne.*

*O mon vieux Corbeau! solitaire ami de mon cœur morne;
Vieux fantôme qui me reproches ma volonté morte
Et dont les yeux avivent en vain leurs pupilles d'Or,
Ne va pas croire que par cet illusoire remords
Trop futile puisse être leurré mon désespoir morne.*

*O mon vieux Corbeau! rude témoin de toutes les mornes
Heures de ma vie, dis, c'est vrai n'est-ce pas qu'elle est morte?
— Ce rêve que je fis d'Elle, une lourde châsse d'or
L'enfermera; dès lors, écrasé par l'atroce norme
Je resterai seul adorant de la relique morne.*

*Ah que les heures sont mornes
Depuis que je la vis morte
En l'affreuse châsse d'or,
Mon cœur mort où elle dort.
O ce désespoir si morne!*

I.

LA SOLITUDE.

A

O belle et glorieuse solitude !
En toi le calme de la rêverie, la revivance de mes
joies, et le renouveau de mes sensations et de ce
passé d'hier que tu éternises !
Solitude, augmentatrice de mes impressions, tristes
ou joyeuses.
Contraste qui me fais trouver un charme frais au
contact renouvelé de mes semblables vers qui, à
certaines heures, me traîne une si forte attirance.
Solitude qui me conserves pur l'idéal de société qui
me hante et que je redoute un peu.
Solitude en qui je songe celle qu'insatiablement je
cherche et où les belles sont plus belles et meil-
leures, et plus douces — et moins bêtes.
Solitude où ma pensée juvénile se mûrit,
amie des livres,
inspiratrice de la science,
Gaie solitude que j'aime et qui, si féminine, me
charme,
Vers toi s'érige ma reconnaissance.

B

Un jour, ô majestueuse solitude, je fus injuste envers toi.

Mais j'étais très jeune, trop peu de vie et trop peu de réflexion avaient passé par les rides précoces de mon front.

Je t'ai aimée pour ce que tu me donnais.

Je t'ai aimée parce qu'en toi, bienveillante, dont la vengeance est de se faire aimer, plus, parce qu'en toi je venais baigner de gloire des sensations cherchées ailleurs.

Je t'ai aimée pour trop de choses dont aujourd'hui j'ai honte.

Je t'aime, maintenant, oui, de toute mon intellectualité, de toute ma pensée, pour toi-même et pour toi seule.

Je t'aime et ne te demande plus rien, sinon toi!

Je vis ce rêve d'une Elle incherchée, ton incarnation, adorable solitude.

Je ne veux plus vivre qu'en ton sein, je veux rester plongé à jamais en tes méconnues délices.

Oh n'être qu'à toi, mais toi me rester!

Solitude, douce garde-malade de mes angoisses trop instruites

bienfaitrice de ma pauvreté

perfectrice de ma pensée austère,

compagne savante et aimante,

Solitude, reçois cette offre sacrée de MOI-MÊME.

C

J'ai peur, j'ai peur, je tremble d'un irrémissible effroi!

Solitude! mangeuse d'hommes, maîtresse implacable, jalouse épouse qui ne veux être trompée, tu m'as empoisonné de ton amère volupté.

Je reste rompu, et la mort plane au-dessus de mon intelligence, l'inécartable Folie plane.

Elle approche, elle m'enveloppe de ses cercles inlassables, et je *sens* la spirale effroyable qu'autour de moi elle dessine.

Elle approche, et tu me tiens, et tu me lies, et tu me livres, joyeuse!

Ah maudite!.. Pitié, retire tes griffes venimeuses, laisse-moi fuir, te fuir, monstrueuse solitude. Oh je meurs de terreur !

Et la Folie qui plane!

.
" VAS ET ME QUITTE ET RETOURNE D'OÙ TU AS FUI! „

.
J'entends ta grande voix rêveuse me railler! M'en aller? Mais où?.. Le poison que tu m'as inoculé m'enveloppe d'une impénétrable atmosphère isolatrice, tu le sais. Et puis empêcheras-tu la Folie de planer?

Maitresse impardonnante c'est en vain que je te supplie! qui a bu l'absinthe de tes mamelles de

bronze ne sait plus avaler le doux lait de la vie
heureuse et multipliée.

Maîtresse impardonnante dont le fantôme jamais
n'abandonne qui a mordu à ton sein, je te hais et
ne puis cesser de t'adorer. Mais tu me terrifies de
ton horrible et savante invincibilité.

Car la Folie plane, la Folie, cette grande aigle
aveugle, approche, approche, et le vent de son aile
immense agite mes cheveux.

La Folie.... la Folie.... TA FILLE !

II.

L'ÎLE.

Il existe au loin, bien loin, quelque part en plein Océan, une île solitaire, une île inconnue, mon domaine élu.

Et c'est là qu'en mon Rêve je mourrai!

Climat merveilleux, isolement austère.

Inutilité logique des vêtements : la race qui vit là, toute en splendeur de nudité!

Que ne pouvoir dès ce jour y vivre,

loin de l'agitation inquiète toujours des Aryens

loin de l'étroitesse sémite

loin de la cupidité sinique

loin de la hideur caïnite

loin de l'abrutissement australiote

Au milieu d'un peuple beau comme les dieux antiques,
et simple autant qu'eux.

Et cette île est si loin qu'on l'a perdue et que seul j'en connais encore la route.

Et c'est là mon domaine élu.

Loin de l'agitation aryenne.

L'Ile est petite, et là-haut! un vieux volcan pacifié et quelles exubérantes frondaisons. Entourée des immensités océaniques, océanienne toute! et mille ruisseaux coulent et jasant et cascudent et se contentent les légendes des origines.

Enfin le beau lac central!

En ce noble domaine que les siècles et les cataclysmes m'ont créé, un jour j'irai!

Que ne pouvoir dès toujours

Loin de l'agitation aryenne.

Sur la pente ardue, vers le couchant ouverte, se creuse une large grotte, claire et sèche. Là, le jour de l'invincible fatigue, j'irai m'asseoir, entouré du respectueux silence de mes serfs qui depuis des époques attendent ma venue.

Là je siégerai,

Loin des agitations aryennes.

Et dès lors l'immobilité sera mon symbole, je vivrai de mes seuls songes, de mes seuls concepts, et les jours mauvais, les jours malades, des souvenirs

plus qu'anciens de ma vie aryenne, de cette agitée vie aryenne finie dans les temps anciens. Mes yeux verront la splendeur des astres si vieux et à la dorure si résistante, verront l'invincible azur des cieux et des flots et l'horrible de leurs tempêtes, qui se lassent, elles aussi! et le vert des toujours vert des feuillages, et la merveille des êtres qui vivent là en leur libre beauté.

Et si loin de l'agitation aryenne.

Et en si plein pays de songe et de rêve! Et tant, et tant que j'en oublierai de mourir, en cette si douce vie d'inactivité et de paix, toute vibrante de la constatation de cette intellectuelle simplicité, et dans cette horreur sacrée de l'agitation aryenne qui autrefois m'avait tordu dans ses engrenages inévitables.

Oh oui! là est mon domaine élu

Si loin de l'agitation aryenne!

III.

LES NAVIGATIONS SENTIMENTALES.

L'heure était crépusculaire, le soleil venait de se noyer et plus rien de feu n'illuminait les nuages, qui, opaques et immobiles autant que d'énormes rocs de mirage, se reflétaient en une mer morne et houleuse; entre eux, les vagues lueurs phosphoreuses d'un ciel stupéfié de la chute, immémorialement prévue cependant, de Hélios !

Et la mer était hérissée de roides pieux noirs, quelle immense estacade calcinée, résidus de désastre ? — Non, car, parallèle au rivage, simple endiguement d'un vagabond banc de sable —, créé par un ingénieur sinistre certes, car on eût dit des glaives dans le cœur de la mer.

Or, dégoûté de je ne sais quel vague dégoût, je m'embarquai en le sombre navire sans équipage, qui chaque jour abordait, puis repartait, sans que nul jusqu'ici n'eût osé y monter. Sa prochaine escale avait rebuté les courages les plus décidés et jusqu'aux bravades les plus parieuses : POUR AILLEURS !... Pour ailleurs ? Eh ! où voudrais-je aller, sinon là ?

Après un voyage dont la durée *ne fut pas*, et que nulle aventure n'accidenta, je débarquai en une île que je crus abandonnée, où seule une vaste architecture érigeait sa sveltesse et sa majesté. Un orchestre invisible y chantait et c'étaient des valse molles d'un rythme pervers et des alliciances vers des lèvres à joindre, et je vis une vierge aux lèvres de qui mes lèvres se joignirent et notre couple enlacé suivit l'ordre de la symphonie en un mouvement doucement, oh combien voluptueusement giratoire.

Et la cloche du navire funèbre résonna lugubrement, et je le contemplai en son allure désolée, s'éloigner lentement, s'éloigner, *pour ailleurs*, encore!

Alors s'effondra sans fracas, ainsi que se fond la brume, le dôme qui abritait un fallacieux amour, et des voiles tombèrent de mon cœur! — Seul, subsistait le flamboyant parquet : il gardait jalousement le reflet de tant de girandoles! Et une eau glacialement limpide, une eau que rien n'avait dû jamais souiller, envahit insensiblement l'immense plancher dont les diamants de lumière s'avivèrent en lueurs folles. Et une ceinture de rochers l'entourait; il s'enfonçait peu à peu; il flamboyait de plus en plus; et je vis que nous n'étions pas seuls!...

La mer, autour de l'île, mugissait, effroyable, en tempête de désespoir!

Et celle que je *voulais*, je la vis au loin ! Au loin, parmi d'autres..... Hélas, qui m'arrête ? hélas, qui m'empêche de courir à Elle ? Quel est le boulet qui me cloue ici ?... Misère ! c'est l'Autre.... Oui celle que décidément je n'aime pas. — Mais, malheureuse, elle m'a cru, elle m'aime, et mourrait d'une aussi imméritée trahison. Oui, j'ai commis une faute, mais soit ! que j'en porte la peine et que mon cœur torturé (et toute mon intellectualité qui brame vers Elle) voie celle que je devais aimer, passer sans me connaître, au bras de Celui-là, qui ne me vaut, certes pas ! La justice est qu'à nul son salaire dû ne soit payé !

J'étais si consterné en ces pensées, qu'alors je ne vis pas la troupe s'approcher, qu'alors je ne vis pas l'un d'eux s'approcher de mon amante, qu'alors je ne vis pas mon amante fuir avec celui-là. Mais une prière me tira de ma douleur. — Quel temps pouvait s'être écoulé ? — “Sauve-moi de la Tempête, toi seul en qui mon cœur désormais puisse avoir foi !”

C'est *Elle* qui prie, c'est Elle qui *me* prie ! Elle, parce que la tourmente de la vie l'épouvante !

Ah ! que bénie soit ta trahison, chère mal-aimée, puisque voici que vient enfin la bien-aimée ! Oui, fuir cet horrible flot où fulgurent maintenant en flammes d'enfer, les girandoles glacées par tant de cristal, là, au fond perdu du gouffre que nous domi-

nons et qui veut nous engloutir. Mais le terrible détroit est à franchir, et je n'ai qu'une si frêle embarcation, un si mauvais marinier, et tant d'énormes navires le sillonnent, dont le remous nous coulera.

Lutter pour regagner cette rive de misère, quelle chimère! Il y a trop longtemps que je l'ai abandonnée, et tous mes amis sont morts! Mais pourrais-je résister à la prière qui monte vers moi, comme un affolant encens d'amour?

Mon marin, hélas! bientôt épuisé et découragé, cesse et se laisse choir en pleurant à la vue de deux prodigieux steamers qui vont se croiser et certainement nous faire sombrer. " *En Toi seul* j'ai confiance, „ murmure la voix pour qui j'ai consenti à me jeter en cette suprême aventure.

Je pris alors les rames et luttai savamment et avec l'unique obstination du désespoir résigné, de la lutte pour la seule lutte, contre les courants, contre les remous, contre les lames et **CONTRE MOI-MÊME.**

IV.

LE MONASTÈRE DES INEXPIABLES DOULEURS.

Désespérée par l'injustifiable abandon elle a fui. Un mystérieux monastère a englouti son indéfectible douleur. Hélas mon esprit est aussi navré que son cœur, et seul je pourrais adoucir la douleur de son cœur, et seule elle pourrait consoler la misère de mon esprit.

Or, telle est ma misère : Perdu en les vagues rêveries de songes trop caressés, je ne vis pas ou dédaignait les cœurs qui s'offrirent, ô ces pauvres cœurs qui s'offrent parce qu'ils croient voir souffrir, qui s'offrent et que nous rejetons, indifférents et dont la tristesse rejaillissante vient se refléter en le miroir de nos âmes, qui en restent si tristes.

Un jour cependant je vis une frêle créature, dont l'aspect consterna ma contemplation. La Forme que devait revêtir ma pensée se dressait devant moi, ô trop cruel symbole, en toute sa pureté et son innocente merveille. Quoi ! la Beauté que dans l'austérité de ma vie consacrée à ce songe j'avais mis d'effroyables heures à créer, un simple hasard de quel-

conques molécules l'avait inconsciemment produite ?
Ma raison chancela sous ce choc affreux.

Mais enfin soit ! puisque telle devant moi, ô ma Forme, tu te dresses, sois à moi, laisse-moi adorer en toi, les seules grandes choses, la seule sublimité que trop lourd trésor je porte en moi et ne parviens à dégager des fabuleuses fanges que je suis, car, n'es-tu mienne, toi, l'absolue résultante de tous mes désirs immatériels, de tous mes espoirs, ô fille de ma pensée ?

Un doux et navré sourire fut trop cruelle réponse à ma prière : " Je ne puis être tienne, quelque désespoir qu'il me prenne de ton désespoir. Comment pouvais-je imaginer conquérir et puis garder ! cette farouche pensée que nulle, et tant que je crois plus belles — ne sut attirer. — Tu me vois, non la pauvrete que je suis, mais UNE que tu me crées : va laisse-moi pour celui que j'aime déjà, et toi, ne conserve, oh ne conserve que mon souvenir qui vit merveilleux, en toi-même, et pour n'en souffrir, nie ma réalité ! „

Et telle fut sa douleur : Ame dès jamais trop pure et trop enfante pour dévoiler la fourbe des paroles mortelles, née pour d'autres splendeurs et de plus hautaines destinées, elle se laissa conquérir par des mots banals, qu'elle crut créés pour elle, prononcés par une bouche banale, qu'elle crut héroïque et vierge. Et lorsque j'arrivai avec les inconnues ri-

chesses du Rêve que je jetais à ses pieds, les yeux de son âme étaient déjà tués par les yeux de son corps.

Hélas elle était le merveilleux flacon, à la forme de songe, d'une gemme trop précieuse, qu'un Barbare avait brutalement ouvert. Mais le divin parfum de son âme s'enfuit et se perdit, inutile et insoupçonné en l'immensité déserte de cette négation. Et la pierre découronnée resta seule aux mains du Barbare.

Or ce que celui-là désirait, fut la matière du pur flacon et non sa forme. Il aima son éclat et la Femme en sa seule chair, mais jamais ne sachant découvrir le vivant symbole qu'elle était, l'hieratisme spécial de sa beauté resta lettre close, et le parfum de son âme était mort, car nul n'était plus là qui pût le recueillir.

Elle aima comme si ce fût digne d'elle, elle aima parce que sans le savoir elle n'y vit que le reflet de sa Beauté niée. Mais l'Homme vite lassé, puisque ne sachant qui elle était, elle ne lui était plus qu'une autre, s'en alla.

La douleur de cette imméritée (oh combien inévitable) trahison fut immense, et le mystérieux monastère des perpétuelles douleurs avait refermé derrière elle ses impitoyables battants. Mais mon déses-

poir était trop grand, ma misère trop profonde pour que je pusse les supporter ; et mourir, tant qu'un espoir de la retrouver subsiste, serait une lâcheté, contre elle.

Découvrir le monastère des douleurs sans espoir, et la reconquérir, la médiatrice de ma paix, la garde-malade de mon misérable esprit ! Oh si je l'avais vue avant cette funeste détermination, en sa pitié désormais sans rivale en son cœur, elle eût consacré sa vie brisée à ma vie brisée, et moi, j'eusse trouvé des paroles étranges ; de troublantes pensées qui eussent endormi sa douleur. Pourquoi n'as-tu voulu que nous fussions les purs jumeaux de deux tortures à jamais solitaires mais qui seules pussent être baume l'une à l'autre ?

Et je partis et marchai, et marchai en une direction vague, sans compter les jours qui s'écoulaient, sans savoir où j'allais, sans savoir où j'étais passé.

Une nuit je m'étais endormi, oh quelle horrible fatigue et quel morne affalement, en une très antique forêt. Plusieurs fois le soleil avait dû se lever depuis que j'y étais entré, mais il y avait bien longtemps que ses rayons n'avaient plus pénétré jusqu'à moi. Cette si sombre végétation m'avait paru la gardienne immémoriale de quelque défendu mystère que peut-être je pourrais violer.

Me réveillant, je vis, non loin de là, des lueurs de vie, et tout courage dès lors reconquis, car hier je pensais succomber, je m'élançai : la futaie s'y mourait et un soleil fulgurant m'aveuglait.

Oh que l'aspect de cette magique forêt était d'ici étrange et inattendu. Je la voyais s'étendre à l'infini de tous côtés en énormes moutonnements, décelant tant de vallées, autour d'une aire immense qui paraissait un parc féérique aux séculaires allées, aux immenses pelouses et quels solitaires géants végétaux, puis là-bas les discrets taillis des timides confidences — et la lumière qui éclairait ces fabuleuses cîmes était irréelle et je ne crois pas qu'un autre œil humain l'ait contemplée ! Et la plupart des arbres étaient roses ou bleus, quelques-uns jaunes et d'autres de toute la gamme des couleurs, et même quelques tonalités insoupçonnées en mes rêves ; et dans les lointains une brume d'améthyste magnifiait la sylve multicolore. Nulle rudesse en ces colorations inusitées qui se fondaient en une telle harmonie que mon cœur momentanément pacifié se mit à mollir de joie.

Ah cette vision-là, vaut presque celle que je poursuis, et celle-là est la seule chose qui manque à cette calmante vision. Sa présence me semblait si nécessaire, si absolue que je n'éprouvai aucun étonnement à la voir apparaître à l'orée de l'une des admirables allées en ce jardin de songe.

D'un pas lent et comme endormi, elle s'avança vers moi ne paraissant rien voir, mais elle ne fut pas saisie lorsque moi qui l'attendais agenouillé, je lui pris les mains.

“ A travers les mondes, j'ai cherché ton refuge ; j'ai crié ton nom dans les plus sauvages solitudes ; j'ai raconté mes désespoirs aux sources des plus grands fleuves pour qu'ils les portassent parmi les continents jusqu'aux Océans qui, peut-être, te les auraient dits ; j'ai prié les vents de te répéter ma lamentation ! Je ne sais si nature a eu pitié de moi, puisque je te retrouve enfin, mais qu'ici tout semble être si peu la nature. „

“ Non, ami, nous sommes hors de la puissance de notre vieille ennemie Nature ! Tu as découvert ma retraite, le mystérieux monastère des inconsolables douleurs, parce que ta constance s'est montrée plus forte que la vie. Et tu me trouves ici, parce que ton désespoir m'a oubliée et que cette fois, enfin, tu ne songes plus qu'à ton Rêve de moi, et que maintenant je suis ce Rêve.

Là-bas, s'étendent d'autres contrées, aussi sauvages et farouches que celle-ci est calme et pacifiée. Ce sont là-bas des douleurs bruyantes, ennemies d'elles-mêmes et qui sont plus de haine que d'amour. Et d'autres sont d'un deuil éternel, résigné et silencieux. Ici ne peuvent rester que ceux dont les dou-

leurs se sont immatérialisées en purs et vagues souvenirs : chacun y vit pour soi seul en une extase que rien désormais ne trouble, et alors seulement peut naître l'étrange volupté du désespoir résigné.

Toi-même sans que tu le saches, du jour maudit et irréparable, de mon refus, tu étais entré en le formidable monastère des douleurs impardonnantes et c'est pour cela que tes cris aux vents et aux océans sont restés sans échos : Depuis trop longtemps, tu n'étais plus dans le monde et le monde ne pouvait plus te répondre.

Dans les parages sombres et glacés où tu vaguais, tu as fini par oublier celle que je fus, comme je l'oubliai moi-même. Mais bien que je ne sache plus quel est l'être humain qui brisa mon cœur, mon cœur reste brisé, comme ton esprit reste dévasté. O ne vois plus en moi le reflet de ta pensée, mais ta pensée elle-même. Viens, suis-moi, et que mon cœur et ton âme se soient mutuellement miséricordieux. „

Et depuis ce jour, frère et sœur, nous errons mélancoliques et calmes, parmi les splendeurs artificielles de nos songeries, et subtils médecins, chacun de nous adoucit par sa fraternelle complaisance d'incicatrisables blessures, car son cœur est veuf d'amour et ma pensée est veuve d'espoir.

V.

LA BEAUTÉ.

L'horreur d'une imméritée tempête et follement parmi le dédale des rues étroites, parmi le dédale des rues tortueuses, j'erre ! Où trouver le refuge que j'entends, oui les cloches sonnent un appel rédempteur, et si je ne dois être sauvé de cette effroyable tempête nocturne, qu'une maison s'effondre et m'écrase, que la maison où j'ai réfugié mes dernières illusions, s'effondre et m'écrase !

Quelle ténèbre ! et la tempête me poursuit, je suis sa proie. En chasse, c'est moi qu'elle poursuit ! Horreur ! cet éclair formidable m'aveugle, m'aveugle au moment où je me sentais approcher du refuge espéré, du refuge promis par la voix miséricordieuse des cloches. Et celui-ci ! Non, fulgurant il a déchiré la haineuse ténèbre, et je vois jaillir devant moi, le Refuge !

Les portails énormes se sont ouverts. Les cloches, mortes. Une lumière étincelante et de paix m'invite. Oserais-je franchir l'immense place où évidemment l'insidieuse tempête que j'entends hurler, me guette, me guette pour me frapper. Oserais-je franchir ? Et la grande voix des orgues m'appelle. Et des éclairs plus bienveillants illuminent la colossale cathédrale gothique où la voix des orgues m'appelle.

J'irai !... O stupeur !... La tempête succombe devant je ne sais quel ordre, alors que des voix séraphiques portées par le pacifiant tonnerre des orgues clament : Que la paix soit avec vous ! Et j'entrai dans le miraculeux sanctuaire.

Malgré les orgues tonitruantes et une foule compacte, malgré l'étincellement des innombrables lumières et les gestes des prêtres, un silence immémorial et séculaire régnait dans l'ogivale nef.

Mais cette attention qui angoissait jusqu'aux saints de pierre dans les chapelles, n'ardait pas vers le mystère de l'autel, mais vers un autre mystère, pressenti, redouté et fébrilement attendu. Seule une formidable terreur de ce qui devait venir maintenait l'ordre sacerdotal de la cérémonie.

Et à la place de l'autel, peu à peu, surgit lentement un trône gigantesque à plusieurs sièges hiérarchiques. Et sur les premiers gradins un petit groupe de femmes. — Ah ! je vois et comprends ! Blême d'un respect atterré, je contemple la Beauté, en la pluralité d'immortels types.

La Beauté absolue, unique, la voici donc niée, puisque chacune de celles-ci est parfaite. La Beauté, chose purement intellectuelle, (et l'Intellectualité infinie) la Beauté est infinie. Mais elle se résume en quelques prodigieux schèmes que je contemple, et autour desquels à toute pensée il est possible d'enrouler son Rêve.

Les connaître serait connaître la Beauté, toute la Beauté! Les voir, oh les voir bien toutes, et puis nourrir à jamais mon intellect de cette irrévorable vision! Et les unes étaient vêtues et les autres dévêtues de vêtements de couleurs différentes, et d'allures étranges, parfois.

Mais les voir!... Ah! me voici arrêté par une seule, par la seule que je ne puisse pas voir! Tandis que les orgues mugissaient du silence, en lente théorie, le groupe admirable se dispersant, toutes sauf une, montèrent et s'assirent en les sièges préparés et nulle n'osait s'emparer de la cathèdre magistrale. Une angoisse horrible tendait l'universelle attention vers Celle qui pensive et toute voilée, comme ignorante ou dédaigneuse de sa majesté, perdue en des songes, restait immobile.

Un geste las laissa choir les voiles et lors elle apparut!... Je crus mourir tandis qu'un mécontentement semblait le signe d'une désillusion de la foule. Elle était vêtue d'un minuscule pagne rose, la faisant paraître nue bien qu'il était évident que tout le corps fût couvert d'une féerique soie qui, tout en flottant un peu, se collant par places, la dénudait effrayamment.

Maissa signification échappait à la foule. Et je pensais périr d'angoisse à la crainte de la voir disparaître; dès lors indifférente et résignée, devant se sou-

mettre à sa destinée, d'une allure fatale elle monta, et s'empara du grand trône. La foule, consternée, mais obéissante toujours aux ordres qu'elle ne peut comprendre, s'inclina et adora, et adora, mais alors seulement.

Celle-là, oui, celle-là, c'est la seule! C'est elle qui me tue par son absence. Ce ne fut jamais une créature et seul mon front jusqu'ici fut son tabernacle. O Forme simplement rêvée, voué à toi, je m'intronise ton unique prêtre et ton éternel adorant. D'autres diront t'aimer, mais seul je sais le sens de ta beauté. A Toi, ô le Rêve de mon Rêve, je veux me consacrer.

Et je m'avançai et m'agenouillai, et sais que jamais plus de là je ne bougerai, et perdu ineffablement en mon intérieure contemplation m'enfermerai en un éternel silence, sinon parfois ma clameur résignée vers Elle !

Elle n'abaissa jamais les yeux jusqu'à moi.

Elle ne m'entend même pas.

VI.

LE LAC WISTERIA.

En des jours amers il arrive d'étranges aventures. A la suite d'inconnues catastrophes, je m'étais retiré en la solitude, perdue vers les confins des contrées habitables, des rives obscures du lac Wisteria, et je devais franchir ses flots noirs pour communiquer encore avec le monde des vivants, et la terreur de son nom m'était sûr garant que nul ne viendrait plus vers moi.

O torpide lac Wisteria, réservoir de toutes les amertumes, placide gardien de tous les désespoirs, l'horreur de ton nom n'a su arrêter la curiosité de la Femme, une barque a troublé tes flots somnolents, et traître, tu n'as pas englouti celle qui venait à travers ton mystère, tragique lac Wisteria, violer le mystère de ma morne solitude.

J'étais cloîtré en cette chambre close d'assez lourdes tapisseries pour que nulle folle pensée du dehors ne pût envahir ma farouche contemplation. — " Qui t'a permis d'entrer, et comment as-tu osé

franchir le redoutable lac Wisteria, toi, qui que tu sois, que je pressens derrière les immortelles tentures de mon Rêve, derrière les sombres rideaux qui m'emprisonnent à jamais. „

Et sans que je sache quelle main, victorieuse d'une immémoriale rigidité, ait soulevé le plus lourd des plis, m'apparut une figure de femme, vue peut-être en des jours anciens et terrestres, qui, ayant une heure vague, fait se tourner vers elle mon regard d'au-delà, ne sut, non plus que telles autres, l'enchaîner.

Elle s'approcha doucement de moi, et si humblement, si calmement vint se mettre à mes genoux que je ne sus la repousser — et j'attendis qu'elle m'expliquât le prodige de sa présence en mon obscure demeure sur les rives ignorées du fatal lac Wisteria, alors que depuis si longtemps déjà, l'on devait me croire mort.

“ O toi, qui dédaigneux de tout amour, seul t'en allas, jamais ne daignas-tu songer aux douleurs que tu fis surgir? Virginal semeur de Mal, tu sais trop bien que la Femme veut de l'amour, n'en fût-il plus pour elle, sur terre! Or je fus de celles imitant les pâles vierges folles, qui tentent éternellement d'allumer une lampe dont l'huile est tarie.

“ Lasse désormais de ces tentatives désespérées, j'ai voulu savoir si toi seul as été sincère, toi seul qui te sois dérobé à mes baisers de flammes. Ne jouais-tu pas, triste dédaigneux, une comédie dont tu étais la première victime? Est-ce ton visage que je vois ou un masque que tu t'es incrusté par un mépris qui vient, je crois, plus de ta volonté que de ton cœur? „

“ Que t'importe qu'il vienne de mon cœur ou de ma volonté, puisque l'un et l'autre sont assez forts pour que je reste mon maître. Tu vois l'étrange séjour où s'est confiné mon esprit. Crois-tu qu'il y ait encore au monde quoi que ce soit d'assez terrible pour m'en arracher? Folle, folle, que viens-tu faire ici? „

“ Va, ces aspects d'horreur te lasseront, et au milieu d'eux plus invincible éclatera la splendeur de ma beauté. Ne te relègue pas hors de l'humanité, car je suis aussi belle que le plus beau de tes rêves et mes voluptés sont plus profondes et plus infinies que celles de ces vains et furtifs tentateurs. „

L'orgueil de cette créature me fit sourire, car vraiment elle ignorait trop contre quelles irréelles puissances elle se vantait de lutter. Mais se jetant sur mes lèvres entr'ouvertes elle se mit à les dévorer de fols baisers et de morsures douces qui me faisaient

souffrir un peu, sans parvenir à me distraire des rêveries en lesquelles j'étais perdu, car je pensais tant plus loin.

J'entendais mugir l'obscur lac Wisteria dont les flots lourds se débattaient sous le souffle enflammé des effluves érotiques qui faisaient se tordre aussi les pesantes draperies de mon refuge violé. Et je souriais toujours de l'inquiétude du profond lac Wisteria, car moi je savais que n'ayant plus de cœur ni plus d'âme, je ne courais aucun danger et que m'apparaîtrait bientôt la réalité de tout ceci.

Et dans la morsure de ses baisers, l'admirable créature qui s'était enfermée dans mes bras murmurait : " Vis, viens en moi ! la mort t'atteindra assez tôt pour que tu ne te jettes pas encore à elle. Survis-toi ! Vois ! mais vois donc combien je suis belle ! „ Autour de son corps ses vêtements disparaissaient lentement comme d'opagues brouillards, la laissant en toute l'étrange merveille de sa chair dévoilée.

Or très calme, je dis : " L'heure est venue de la vérité ! „ Et sur ce corps splendide m'apparut la hideur d'une tête de squelette dont la bouche sans lèvres se mit à déchirer mon visage, à manger mes yeux, voulant arriver à dévorer ma cervelle, et ma pensée avec !

EPILOGUE (*).

A l'époque des origines, séparés l'un de l'autre par des espaces illimités, existaient deux mondes : l'Esprit et la Matière.

Le monde de l'Esprit existait en une harmonie absolue, existait en lui-même et de lui-même, et rien ne paraissait pouvoir troubler sa paix.

Mais au loin vaguait, brute et inerte, le monde au hasard aggloméré en infinies poussières, le monde vil de la Matière,

Et un jour de cataclysme irrua au travers du monde de l'Esprit.

Le tumulte de ce désastre fut effroyable, et la Matière se désagrégea en astres innombrables qui peuplèrent l'Infini.

Et comme chacun d'eux en ce trouble de tourmente avait incorporé une part du monde spirituel, de ce déplorable accouplement naquit la vie.

Et tous les astres se mirent à tourner suivant d'inconnues lois harmoniques.

L'Esprit avait donc été dispersé en parcelles infinitésimales, et la Matière qu'il avait vivifiée et fécondée, lui, le Mâle, le nia et se crut divine.

(*) Fragment de : *La lutte des instincts.*

Mais le but inconscient de ces parcelles spirituelles fut de se réunir, et de ces rencontres naquit la sociabilité : l'homme humain s'était créé.

Ces parcelles, à l'infini séparées, se réunissant peu à peu en certaines personnalités qu'elles firent hautes, donnèrent ainsi les premiers chefs.

Et dès lors la lutte s'établit entre la formidable matière et l'Esprit qui, ayant repris notion de lui-même, voulait se reconquérir.

Et ce fut la mission de l'homme de recueillir et de concentrer les atomes épars d'Esprit et par là de diminuer la puissance ténébreuse de la Matière sur sa progressive individualité.

Or cette individualité sans cesse renaissante sous forme de diverses personnalités, est le redevenir de l'Esprit lutteur.

A la mort tout l'esprit thésaurisé passe à la personnalité héritière et marque le progrès ou le recul suivant l'emploi fait de sa vie par la précédente personnalité.

La grande force de la Matière réside en la femme, son symbole, pour qui elle a volé le plus noble fleuron de l'Esprit : la Beauté.

C'est par elle qu'elle lutte, car elle est chair et en multipliant trop la race elle affaiblit la force de résistance de chacun. Il faudra qu'un jour il ne reste plus que quelques hommes, et c'est ce jour que se livrera la plus terrible bataille : et ce jour l'homme devra se détruire lui-même et sa descendance.

Au bout de milliers de siècles quelques-uns arrivèrent à un état si voisin de la pureté intellectuelle qu'à l'humanité retardataire ils parurent *divins*.

Et quand ceux-là ont dégagé toute matérialité ils s'en vont de la vie, purs et impersonnels esprits, rejoindre et augmenter graduellement l'embryon sauvé d'où sortira à nouveau le monde jadis vaincu de l'Esprit.

Ceux que nous nommâmes prophètes et génies furent les premiers qui vainquirent la Matière et leur mission fut d'avertir ceux qu'accablait l'Ennemie et de les reconforter.

Et puis il y en eut aussi d'autres si proches de l'ultime délivrance, qu'ils ne parlaient plus et restèrent inconnus.

La gloire, ce reflet immatériel qui ne brille que sur de la matière n'avait plus de prise sur eux.

Cette lutte est la raison d'être de notre existence et malheur à ceux qui faiblissent, ou que la Matière séduit.

Tandis que les autres monteront à l'accomplissement du but, eux, de plus en plus accablés par l'implacable, l'inconsciente Matière descendront d'échelon en échelon à la brutalité primitive.

Et le seul espoir qui restera sera la foudroyante diminution de la race.

Chaque existence est juste. Elle est la résultante logique et inéluctable d'existences antérieures.

Et une époque viendra, où le monde de l'Esprit, presque entièrement reconstitué, verra passer par l'Infini un monstre enflammé et rugissant d'épouvantables clameurs et d'éternelles douleurs : ce sera la Matière, qui, triomphante de ceux qui n'ont voulu la vaincre, emporte à jamais dans son orbe fou les parcelles d'Esprit désormais trop faibles pour lutter et asservies jusqu'à la fin des siècles.



RONDE ENFANTINE D'APRÈS UN AIR ANCIEN.

I.

*Dans les jardins d'mon cœur
Ont fleuri mes ennuis
Tous les chagrins du monde
Y viennent fair' leur nid
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon fait bon fait bon
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon rêver*

II.

*Tous les chagrins du monde
Y viennent fair' leur nid
Et celle que j'adore
Me fuit oh quel ennui
Auprès de ma blonde
Qu'il fait doux fait doux fait doux
Auprès de ma blonde
Qu'il fait doux pleurer*

III.

*Et celle que j'adore
Me fait oh quel ennui
Mais elle emport' mon cœur
Mon pauvre cœur transi
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon fait bon fait bon
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormir*

IV.

*Mais elle emporte mon cœur
Mon pauvre cœur transi
Demain loin de ma belle
Je m'noirai sans ennui
Auprès de ma blonde
Qu'il fait doux fait doux fait doux
Auprès de ma blonde
Qu'il fait doux mourir*



BYZANCE.

Toute d'argent, tu te dresses au fond de cet horizon d'argent. Ville d'argent aux dômes d'argent, mer et ciel et monts, et comme si tout n'était assez d'argent, ce voile de brume argentée, ce voile léger d'argent tissé sur tout ce rêve d'argent. O ville et fleuve d'argent, Constantinople et Bosphore au soleil levant, je vous glorifie.

Et toute d'or, or aux coulures d'émail bleu, dômes d'or, splendeurs d'or des midis d'Orient et le grand Bosphore et le golfe d'or, Corne d'Or — Lumière d'or, ville et fleuve et port d'or au formidable soleil des jours, je vous glorifie.

Toute de rubis tu surgis vers les agonies quotidiennes et t'ensanglantes de pourpres tant de fois impériales, et la mer saigne, et les rives saignent et les îles s'engemment et se rubéfient aux loins, et un reflet de sang de diamant couvre tout de ta splendeur tragique, ô rubis. Ville et fleuve, et mers, et îles de rubis. — Constantinople au soleil couchant, je te glorifie.

Et sombre et calme, et toute de saphir; et la mort semble planer tant la vie s'immobilise — sauf ce grand fleuve qui sort d'une mer pour se jeter en une autre mer, et quelques pérégrinants dauphins d'émeraude et de saphir, infatigables souffleurs, pendant les nuits de saphir. Oh bien plus majestueuse et glorieuse encore en son immobilité de cadavre couvert des ecchymoses saphirines d'un sang coagulé qu'en les affres de sa rougeoyante agonie! O Calme si calme, Bosphore et mers si seules — Constantinople, ville de saphir en la nuit, je te glorifie.

Perle dont l'Orient illumine mon souvenir, grande ville de toute résignation, Gemme trop riche pour demeurer à un seul, et comme les joyaux trop célèbres vouée à d'éternelles vicissitudes, grande ville de toute résignation, symbole de tant de grandes âmes, Byzance, je t'aime et te glorifie.



SÉRÉNITÉS.

*O mes pensées vers Elles,
Toutes ces défuntes en désarroi !
Mes pensées, moi vol d'ailes
Vers Elles tout en émoi !
Allez, allez, vagues tourterelles
Vers ces infinis d'azur et de bois.*

*Tout l'inexprimé du cœur
Tout l'inéclos du rêve...
Se souvenir de ces langueurs ;
Enfin cette chasse sans trêve,
Ces mensonges songeurs
Et ces sincérités trop brèves !...*

*O toutes ces pâles fiancées
Que d'autres ont consolées,
Trop belles je vous ai rêvées,
Chères mal oubliées.
Fuyez, fuyez, folles énamourées,
Vers des loins d'or et de feuillées.*

*Sourire de la vie,
N'être qu'indifférente bonté,
Des paroles à jamais fuies
Pardonner la candide fausseté,
Ne pas croire à des choses trop finies
Et n'aimer plus que la seule Beauté !*

*O mes pensées vers Elles,
Toutes ces défuntes en désarroi !
Mes pensées, mol vol d'ailes
Vers Elles tout en émoi.
Allez, allez, vagues tourterelles
Vers ces infinis d'azur et de bois.*



ÆGRI SOMNIA.

(Fragments).

*Remarquez bien que je ne renonce pas
au plaisir de changer d'idée ou de me
contredire.*

BAUDELAIRE.

Laisser faire — laisser dire — et se moquer du
reste.

×

La seule raison d'être d'un artiste n'est-elle pas de
produire des œuvres, sinon parfaites (car qu'est-ce
que parfait?) du moins telles que nul autre n'en
puisse créer de semblables.

×

Oh le plaisir de se calomnier soi-même ! Si l'on
pouvait être seul à s'estimer.

×

Bien des choses un peu humiliantes s'avouent plutôt
à maint indifférent qu'à un ami.

×

Si j'étais médecin je ne pourrais, je crois, résister à
la tentation de tuer impunément un homme — pour
voir si les remords, ça existe.

×

Commerce : la lutte continuelle entre le désir de
voler le client et la difficulté de le faire par la faute
de la concurrence.

L'intérêt général du commerce exige une certaine honnêteté; mais tous ne sont honnêtes que dans cette mesure-là.

×

La réalité de ma vie n'est que le rêve dont je vis entouré, et mes seules haines sont contre ceux qui brutalement portent les mains sur ce voile sacré qui me cache le monde.

×

Les rencontres de gens sympathiques sont de pur hasard. On aurait aussi bien pu ne jamais les rencontrer. Dès lors, quelque charme qu'on y puisse trouver, quelle importance peut-on y attacher puisque tout vous crie que cela aurait aussi bien pu ne pas être. — A moins que d'être convaincu de la *nécessité de toute vie*, et dès lors le hasard étant tué, tout ce qui arrive étant l'enchaînement fatal et inéluctable de nos mutuelles existences, ces rencontres sont, de toute éternité, *prédestinées*, et étant nécessaires, participent donc à l'*Absolu*.

×

Tant de choses qui semblent impossibles, effroyables ou trop humiliantes, *en idée*, ne paraissent plus rien quand elles arrivent et s'imposent.

×

On n'a jusqu'ici trouvé moyen d'encourager les actes de générosité qu'en faisant appel aux sentiments les plus vils : la vanité et l'intérêt.

Mon âme s'est enfermée en un château enchanté et un jour a oublié le mot qui devait rompre le charme : elle restera éternellement sa propre prisonnière.

×

Il y a tant de têtes qui n'ont évidemment jamais pensé et qui en portent le stigmaté.

×

Hélas, avez-vous jamais trouvé en une femme quoi que ce soit que vous n'eussiez déjà vu en une autre femme.

×

Le symbole de la Femme, c'est l'Or. L'or est son maître, la clef qui ouvre son cœur, la main qui soulève ses draps. De plus, comme l'or, elle ne mérite ni l'excès d'honneurs, ni l'excès d'indignité dont on l'accable.

×

Vraiment jamais une femme et pas une ne vaut qu'on se fâche à cause d'elle — Rien d'elle ni en elle ne vaut d'être pris au sérieux — Et puisque le sérieux que nous lui prétons n'est qu'un fruit de notre complaisante imagination, ordonnons à celle-ci de créer un autre fantôme.

×

L'unique but raisonnable de la vie ne pouvant être que d'éprouver le minimum possible de vicissitudes, chaque besoin vaincu est une source d'embêtements tarie.

Deux seules règles de Vie : la domination et le respect de soi-même.

×

En amour, ce que l'on aime c'est le rêve que l'on fait d'une femme, et tout ce qu'on peut lui demander, à elle, c'est de n'être pas tellement inférieure à ce rêve quelle ne le tue.

×

En une femme c'est toujours soi, sa propre intellectualité que l'on aime, et nulle femme ne veut comprendre que c'est le plus bel éloge que nous puissions lui faire, et quel éloge, d'ainsi la créer la dépositaire sacrée de nos songes.

×

La température était si glaciale qu'il me prit une pitié pour les femmes nues des affiches collées aux murailles gifiées par la neige et par la bise.

×

Une femme ne saura jamais ce qu'il y aura eu d'auréoles de rêve autour d'elle.

×

Il y a des jours où je goûte le genre de repos qui consiste à ne plus rien espérer.

×

...J'ai au milieu du monde l'effroyable sensation de mon isolement, de cet isolement terrible et invisible produit par un fluide isolateur et glacial qui se dégage de moi-même et me rend si foncièrement inapte à la vie sociale. Et je me sens à jamais seul,

car à qui ouvrirais-je les gouffres noirs de mes pensées, où follement en de fuligineuses et suffocantes ténèbres je volète, chauve-souris hésitante et obstinément se heurtant à des murailles qu'elle ne voit pas et où elle froisse ses ailes de nuit.

×

Il est certain que l'idéal de vie, serait d'être assez fort pour pouvoir vivre tout seul.

×

Une femme demandait un jour à l'un de ses amants s'il voulait la garder pour lui seul : " Oh non, chère, je t'aime bien trop pour cela ; du jour où je saurai qu'il ne dépend plus que de moi de t'avoir, ton attrait sera mort. Je veux conserver l'indécision de *ton* bon plaisir qui me donne chaque soir l'illusion d'une conquête nouvelle. „

×

Si les femmes nous laissaient aimer leur vivant reflet en nous, nous les aimerions à jamais. Pourquoi veulent-elles donc toujours interposer leur *réalité* ?

×

Nous sommes chacun l'un de ces miroirs en lesquels les visages se transforment ou se déforment, images bizarres et parfois si inattendues. Or je veux contempler le monde extérieur en le miroir faussé que je suis.

×

" Non ! „ à l'une voulant savoir ce que je pense un mystère qu'il importe de tenir caché, car quel

effroi d'elle pénétrant dans ce terrible désert de glace et de vieux désespoirs sans cause figés en rocs d'indifférence, où sous une lumière faible et trouble, errant quelques vagues fantômes, dont le sien, mais si tristes!

×

Dans le calme du loin, la rivière coule avec un vague et rythmique bruit de mer somnolente et aussi — là-bas — le houlant murmure de tous ces bois — et du vent.

×

En somme la femme est un être si essentiellement passif que, ne fussent certaines considérations sociales ou mondaines, n'importe quel homme la désirant *fortement* aurait n'importe quelle femme, s'il lui montrait, *sans lui parler*, son désir. — Mais il est si difficile d'avoir un désir.

×

Toujours et souvent si volontairement, rater le coche — et au fond, d'avance être résigné à passer toute sa vie à les voir passer, sans pouvoir se décider à sauter en aucun d'eux !

×

De quel gypse est donc ce que nous croyions le diamant de notre cœur que nous sentions de telles vipères y mordre. Oh ces désirs de meurtre, lents et doucereux.

×

Certains hommes, natures trop délicates, ne veulent avouer aux femmes les désirs qu'elles leur inspirent,

alors même qu'ils sont certains de réussir, redoutant trop la *façon* dont elles s'abandonneraient : ils préfèrent conserver intégrale leur illusion.

×

Je vois trop le squelette sous la chair et cette hideur sous toute beauté.

×

Ce n'est pas la lumière que je cherche, ce sont des lueurs sur fond de ténèbre.

×

Quand on voit le peu que valent les meilleurs d'entre nous, peut-on encore en vouloir aux femmes, de leurs petitesesses, de leurs trahisons, de leurs faux raisonnements et de leurs continuelles inconséquences ?

×

Par la nuit superbe une lune d'opale en un ciel limpide, et se traînant dans la vallée, un grand dragon de brume argentée.....

×

S'en aller, s'en aller, loin, bien loin, aussi loin que possible, et de là, ne jamais revenir, jamais.....

PIERRE-M. OLIN.

MUSIQUE.

SYMPHONIE A GRAND ORCHESTRE DE LOUIS KÉFER.

Nous étions quelques-uns partis en pèlerinage pour Verriers, où l'on donnait la symphonie à grand orchestre de Louis Kéfer, et c'est une réelle admiration qui m'engage à écrire. Depuis la *symphonie libre* de Raway, je ne crois pas qu'un aussi grand effort vers la pure musique ait été fait dans notre pays : aussi ma critique sera-t-elle très sévère.

L'œuvre visiblement édifiée selon l'esthétique qui est le fondement de la symphonie de Raway, s'en écarte pourtant dès l'abord par le choix des thèmes, et il faut le regretter. Raway énonce un pur concept musical, en expose l'analyse en indiquant toujours avec clarté à quel tronc se rattachent les rameaux; les thèmes ainsi obtenus se divisent en thèmes encore plus spécifiques qui, opposés, par groupes ou bien isolément, élucident un drame de vie; et, l'artiste abstrayant ensuite de plus en plus les caractères génériques, lorsque l'Acte prend fin une éclatante synthèse surgit.

Louis Kéfer procède un peu différemment. Préoccupé aussi de l'architecture logique, il analyse et synthétise par des thèmes diversement combinés, lesquels affectent, dès le début, une forme très caractéristique. Mais ces thèmes ne révèlent pas leur origine, et si vraiment ils viennent d'une source commune, on ne peut nullement s'en rendre compte; c'est un peu comme si l'on présentait, séparés, les doigts

d'une main. Il y a ici, pour moi, une question de principe primordiale, mais (je le sais et l'admets fort bien) je serai sans doute seul à présenter cette objection, et le seul fait de l'énoncer prouve déjà en quelle haute estime je tiens le talent de Louis Kéfer.

L'œuvre vaut par une intellectualité élevée, elle est un effort très pur et très droit vers la Beauté. Comme la *symphonie libre*, mais moins profondément pourtant, elle est une vision psychologique et, élargissant cette psychologie qui se particularisait d'abord, cherche une conclusion philosophique et humaine. Bien entendu, il ne faut pas demander à la musique la démonstration raisonnée d'une métaphysique complète; mais la symphonie de Raway suggérera, par exemple, dans le torrent joyeux et rude de la vie, un être qui lutte et s'affirme; on le voit baigné d'aériennes idées qui, au milieu de la douleur, s'émeuvent au profond de lui et l'attirent vers un inconnu; puis le finale évoque la grandeur de la souffrance humaine, la souffrance spiritualisée d'où surgit aussitôt l'idée d'une rédemption par l'œuvre. La symphonie de Kéfer montre, elle aussi, l'homme dans la vie; on le voit lutter et grandir, se développer parmi les choses, et, les obstacles renversés, se dresser en vainqueur. La philosophie ici serait optimiste, et l'œuvre illuminerait la forme triomphante du vouloir.

Le défaut le plus difficile à éviter, lorsqu'on veut élever la musique à ces hautes régions, — son vrai domaine, dont elle fut trop chassée, — c'est de concevoir une forme trop étroite, c'est de particulariser, donc de tuer, c'est de ne pas faire œuvre *musicale*. Kéfer pousse très loin l'analyse, et s'y complaît un peu exclusivement dans la première partie; dans les 2^e et 3^e, la forme extérieure le préoccupe excessivement.

Mais partout, l'œuvre reste musicale, largement édiflée sur des harmonies riches et solides, sur des rythmes d'une soudaine franchise. Il est à peine besoin de le faire observer, les précédentes critiques ne m'empêchent nullement d'estimer beaucoup les premières parties; mais elles tombent d'elles-mêmes au seuil de la dernière partie, ce finale d'allure grandiose et pourtant sobre, où l'analyse excessive fait place à une vivante synthèse, lorsque, dans l'horizon grandi, les accords élèvent victorieusement la force d'une pensée.

A. M.

NOTES.

Le Théâtre d'Art prépare une solennité artistique dont se réjouiront tous les lettrés : c'est *l'Après-midi d'un Faune*, l'admirable poème de Stéphane Mallarmé, transporté sur la scène.

Dans le *Journal de Liège*, un article signé Argand donne un joli coup de fêrule à la bonne jeunesse bourgeoise d'à présent, et aussi d'excellents conseils qui ne seront malheureusement pas suivis. Il est amusant de voir le chroniqueur du journal si bien d'accord avec *la Wallonie* (par exemple l'article d'Hubert Krains sur le jeune Belge et le catéchisme de Carlyle).

Remercions vivement M. J. Delbœuf. Le haut philosophe que nous admirons tous a bien voulu citer *la Wallonie* à son cours (*).

(*) Albert Saint-Paul habite Paris. *Mousmé* = japonaise (cf. Roger de Beauvoir, Pierre Loti, etc., passim).

de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- HECTOR CHAINAYE *L'Ame des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE *Aénor* (à paraître prochainement).
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- GUSTAVE KAHN *les Palais nomades.*
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Flaireurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles.
L'Intruse.
les sept Princesses (à paraître).
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement).
- STUART MERRILL *Les Gammes.*
Les Fastes.
- JEAN MORÉAS. *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné.
- GABRIEL MOUREY *Crêpuscules d'Ames.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN. *Mes Mémoires.*
Des Visions (à paraître).
- PIERRE QUILLARD *Les Petits Enfants* (à paraître).
- HENRI DE RÉGNIER *La Fil e aux mains coupées.*
La Gloire du Verbe.
- ADOLPHE RETTÉ. *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ALBERT SAINT-PAUL *Cloches en la Nuit.*
Une belle Dame passa (à paraître).
La Forêt bruissante »
La seule Nuit »
- FERNAND SEVERIN *Scènes de Bal.*
l'Écharpe d'Iris (à paraître prochainement).
- ÉMILE VERHAEREN. *Le Lys.*
le Don d'Enfance.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *Les Soirs.*
Les Débâcles.
Les Flambeaux Noirs.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *Ancaeus.*
Joies.
Diptyque (va paraître).

6^e ANNÉE, N^o 2.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Pierre-M. Olin . . . DES VISIONS :

Prologue.

I. la Solitude.

II. l'Île.

III. les Navigations sentimentales.

IV. le Monastère des inexpiables
douleurs.

V. la Beauté.

VI. le Lac Wisteria.

Épilogue.

Ronde enfantine.

Byzance.

Sérénités.

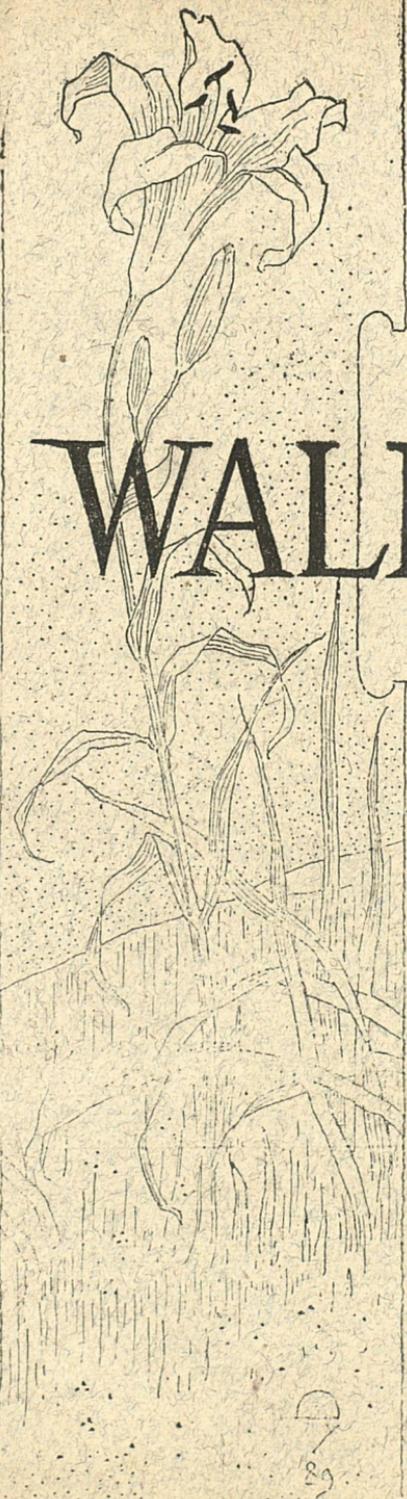
Ægri Somnia.

A. M. Musique.

Notes.

Ce numéro 75 centimes.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.



LA



WALLONIE



Mars-Avril 1891.

AVIS

Nous prions instamment nos abonnés de l'étranger n'ayant pas encore réglé leurs abonnements de bien vouloir nous en envoyer le montant par la poste, afin de nous éviter des frais et des ennuis. Nous les en remercions d'avance.

L'ART MODERNE

11^{me} ANNÉE

Directeurs : OCTAVE MAUS, EDMOND PICARD, ÉMILE VERHAEREN

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

la Revue blanche, 60, rue de l'Ouest, Liège.

la Jeune Belgique, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

la Revue belge illustrée, 69, rue Stévin, Bruxelles.

la Plume, 39, boulevard d'Arago, Paris.

Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain.

l'Ermitage, 5, rue Gay Lussac.

le Nord littéraire, 113, rue de Paris, Valenciennes.

Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée d'Antin, Paris.

LES JEUNES

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

6, rue de Fer, Namur ; 5 fr. l'an



LE PLUS PRÉCIEUX DES CINQ SENS

J'en étais arrivé à telle susceptibilité : rentrer chez moi comme un fou, m'enfermer en ma chambre, me boucher les yeux à pleins poings et rester ainsi longtemps, pour m'enfoncer plus et plus encore de ténèbres dans les prunelles. Dites ? la laideur, l'universelle et l'inévitable, faite chair sous des manteaux, des robes, des bottines, des chapeaux ; faite bois, fer, acier, bijoux, papier, marbre ; collée aux murs, sculptée, colorée, bâtie, fondue, apothéosée ;

une laideur éclatée en miracles, dites ? J'aboutissais à des tristesses d'encre, à des rages de vrille à travers mille métaux : non pas seuls les yeux, mais les oreilles, le toucher, le goût, le corps entier, m'étaient torture : je sentais des acides sous ma langue et des épines sous mes ongles. Certes, peut-être demain, crispé, tenaillé, n'en pouvant plus, aurais-je fini par incendier ou tuer : cela me serrait à la gorge — et il m'aurait semblé n'exécuter qu'un simple ordre.

—
Je n'osais me regarder en des miroirs. Moi-même n'étais-je pas atteint de cette maladie universelle qui m'exaspérait chez les autres. Ma chambre vieille heureusement et toute disloquée de souvenirs partis, m'était plutôt une pensée qu'une chose. Je ne la contemplais qu'à travers tel rêve songé en tel coin, tel vers trouvé à telle table où mes plumes et mes livres instauraient l'illusion. Puis l'immense rideau perpendiculaire qui la barrait en son milieu, bougeait si étrangement parfois, que j'ignore quoi de surnaturel se manifestait derrière. Aussi une très vieille petite horloge longtemps silencieuse, s'était mise à vivre certain soir et depuis son pouls battait, battait comme un glas perpétuel vers je ne savais quelle inquiétude. Ma chambre m'était ainsi un retraits précieux : je m'y cloîtrais des jours entiers, vivant avec du silence et du travail et certes, maintenant encore je regrette de ne la plus voir : elle et ces murs d'é-

bène et ses vieux tapis usés par des pas, depuis si longtemps, à toute éternité, immobiles.

Un soir, comme de la rue déserte une chanson montait, si désespérément détraquée et vidée de sens que n'importe quelle araignée de rêve pouvait tisser sa toile dans les thèmes, j'eus la curiosité de regarder dehors, tout à coup. La fièvre me tannait le poul; je me sentais brûler, dites, vers quelle folie? En bas, sous un oblique coup de gaz, auprès d'une lanterne, une pâle face, trouée d'une bouche sanglante râlait vers moi les quelques notes cassées comme ses dents. Et je voyais distinctement dans la figure en l'air deux vides de chaque côté du nez, deux trous bouchés et comme raccommodés à la hâte.

L'aveugle me fixait sans voir, la tête obstinément levée vers les aumônes qui pouvaient lui pleuvoir des fenêtres, la tête lamentablement tendue au bout du cou, la tête, oh! cette tête de détresse et de misère vieille comme un siècle et battue de vent et râclée de pluie et comme de pierre contre la mort.

La tentation tout à coup me brûla de son fer rouge. Je courus vers ma table de toilette : " cet homme, du moins il ne la sentait plus, lui, toute l'horreur de sa vie, il ne la voyait plus, lui, toute la hideur de son corps, ni toute la monstruosité du monde „. Et sans réfléchir, sans l'oser, en un extrême

tressaut d'exaspération, je saisis mes ciseaux et plus immédiatement encor, éperdu, avec je ne savais quelle fierté de moi, je me fis sauter les yeux comme des billes devant le miroir.

(1889)

EMILE VERHAEREN.





ODELETTES.

I.

Tristesse ! mon Ame est dans tes voies
Et pleure aux cippes de tes chemins
Ton fardeau pèse à ses épaules que tu ploies
Tes asphodèles se fanent entre ses mains
Tes chimères agonisent au pli des soies
Qu'elle traîne dans la cendre de tes chemins !

Tristesse ! mon Ame est sûr tes pas ;
Elle te suit le long du fleuve et de la haie
De toute la hâte de ses pieds las.
— Le vent pleure dans l'arbraie —
Elle s'entrave dans sa robe et folle, hélas !
Te tend les bras...

Tristesse ! mon Ame est sous ton aile.
Vous marchez côte à côte ainsi comme deux sœurs
Dont l'une plus faible chancelle
Et dont l'autre a de grandes douceurs
Pour la plus faible qu'elle couvre de son aile !

Tristesse ! mon Ame est dans ton ombre.
Mène-la si loin que le soir
Y soit grave et calme et le jour sombre,
Mène-la si loin que l'Espoir
Ne l'atteigne du vol rose et noir
De ces ailes de gaze et de moire,
Mène-la hors de la mémoire
Vers les Sept Demeures de l'Ombre !

II.

L'Epée et l'Eventail, le Fard et le Bouquet
Un masque superpose un rire au pleur des faces
Une chimère étrange en la soie aux rosaces
Se mire dans l'ébène et le buis du parquet.

Qu'est-il donc de si lent à mourir et si pâle
Dont tant de crépuscule encor n'ait eu raison
Et qui réfugié parmi la vieille opale
Y menace la paix de l'antique Maison.

O folâtre folie enfin qui s'attribue
La nôtre et l'éventail disperse au vent du soir
Tout souci, là, comme un papillon rouge et noir
Qui vole sur la coupe où la Mort sera bue.

HENRI DE RÉGNIER.





DRAME.

à Paul Percheron.

Sur la scène à fond de crépuscule où se balancent, au vent des musiques, des arbres aux fastueuses floraisons d'étoiles, mille danseuses, dont les poignets et les chevilles éparpillent à l'ouïe de rythmiques tintements de pierreries, tourbillonnent dans l'aérienne tempête de leurs tulles ramagés d'asphodèles et d'amarantes.

Et dans la salle au dôme de ténèbres que supportent, tassées, des statues à torses de colosses, surgissent, sur les larges gradins de sardoine, mille chevaliers dont les casques et les cuirasses, coruscant aux flammes crépusculaires de la parade, réfractent lourdement vers l'ombre l'or de leurs ancestrales devises.

Parfois une ballerine, en sa lascive voltige, abat, d'une main habile aux subites insultes, quelque idéale étoile, et s'en parant la gorge, chante dans le soudain silence l'Ode de la Vie et de la Mort.

Lors les chevaliers, se prosternant sur les dalles de sardoine avec un fracas de métal qui présage de mortels désastres d'amour proclament à voix de tonnerre la gloire des danseuses et l'inanité des astres.

STUART MERRILL.





CÆCILIA.

*Elle va, nonchalante et douce : ses talons
Ne touchent point les prés brillants de luciole.
Voici qu'avec des sons de célestes violes,
De radieuses voix chantent par les vallons.*

*“ Vierge, sur tes cheveux glorifiés, et blonds
Comme le miel qui rit au fond des alvéoles,
Flambera la clarté des saintes auréoles.
Viens-t-en au Paradis d'azur où nous volons. „*

*— “ Oui, je veux m'évader de la patrie obscure,
Pour entendre, dans l'aube immortellement pure,
Les luths immaculés et les harpes d'espoir.*

*Les Anges m'ouvriront l'or stellaire des portes... „
Et ses yeux printaniers s'égarent vers le soir,
Pareil à la moisson pâle des roses mortes.*

CHRISTIANA.

*Parmi les floraisons qui gemment le rivage,
Suivant des yeux le doux Archange Gabriel
Qui plane et rit, vêtu d'or immatériel,
Elle rêve. Au lointain, gronde le flot sauvage.*

*Barbare a dompté sa ville et la ravage :
Nulle plainte ne sort de sa lèvre de miel ;
Jésus Libérateur veille aux clartés du ciel,
Qu'importent le travail amer et l'esclavage ?*

*Les oiseaux rois des mers, les calmes goëlands
S'en viennent de l'azur avec des arcs lents
Pour adorer la pure et la candide Vierge.*

*Et là bas, solitaire en des champs de méteil,
Un cyprès vigoureux et droit, tel qu'un grand cierge,
Dresse sa tête où meurt un rayon de soleil.*

A. FERDINAND HEROLD.





LITTLE SKETCHES.

à *Albert Mockel*
Aug. Henrotay
et *Albert Thonnar*.

Aube d'hiver.

L'herbe pâle et rase est poudrée de givre; et, d'un jet vertical, oblique ou tors des pommiers font jaillir leurs ossatures noires. Aux mailles des branches emmêlées, le grand ciel du matin drape ses claires soies.—Silence : la nuit sainte a fait songer d'enfance la plaine qui s'éveille en sourires. Et, par dessus la haie drue et morte, voici surgir dans une lande mauve, sur l'horizon, un montant soleil rouge, comme un Roi d'or que le site attendait.

Heure lunaire.

Par ce gel subtil et bénin, une claire nuit d'étoiles. La lune en molle dérive se fait plus mystique et lointaine en ses halos pâles. Ses rayons à mes pieds tombent sur la lente eau du fleuve et, ses reflets dans la noire onde bleutée, c'est un semis de joies frêles, dans la maternelle eau d'ombre, une scintillante mort de rêve en exil : à côté de l'inquiétude humaine des lumières, là-bas, mirées au flux qui passe — et si peureuses de couler vers l'arche béant toute proche, où les ténèbres haineuses sont massées.

Mais c'est trêve, cette nuit : la ville dort d'un pur sommeil sous l'enchantement de la lune ; les quais au loin s'étendent, et s'amortit sous la douce nuit le tremblement des feux épars, une vague brume indé- cise le calme alignement des maisons. — Neigent sur toutes choses les pardons du divin silence ; seule, par intervalles, une monotone rumeur de chute d'eau, au barrage — comme une lente mélopée de nourrice.

Soudain, un carillon s'égrène, quelque part, et c'est par les airs comme un frisselis rythmé d'ailes argen- tines.

Crépuscule.

Un grand ciel clair qui lentement s'assombrit, et, noirs sur l'horizon bruni de fumées, une tour, des cheminées, des pignons se dressent. Vers la droite, c'est comme une fantasque guipure d'arachné dans le couchant, les cîmes de la forêt qui moutonne. — Le site se devine plutôt : cette banlieue et la campagne qui commence là-haut — car, dès la houle des toits où se carre un clocher massif, une brume plane, veloutée, çà et là percée d'un feu lointain qui palpite assourdi. Ici plus bas, dans le cadre des boulevards, s'agite sous l'ombre accrue une vie vespérale de square et d'avenue; des lueurs s'allument : mouchetures espacées du gaz, là l'éclair réfléchi d'une vitrine, et glisse l'errant lumignon des fiacres. — Les quais, puis le fleuve clair encore, à mirer le grand ciel, et si calme dans cette solennité du soir. Parmi l'eau qu'il trouble de lentes orbes paresseuses — ses lignes diffuses déjà, et plus qu'une sombre silhouette — un vapeur évolue, d'où s'effume un vain panache de blancheur dans la nuit qui s'amasse. — Des bruits de chariots, des rumeurs que l'ombre ouate; le ciel bleuté se fonce. Et, heurtant aux arbres des quais, titube un vol de chauve-souris.

Matin sur l'eau.

Sous une frileuse brise d'aube, la rivière coule, lente entre ses bords durcis et poudrés de gel. Virent des cycles d'aigue, et s'évagent des volutes et s'ondent de menus flots par l'eau joueuse où, mirés au clair de cette paresseuse dérive, des peupliers en massif sur la berge projettent leur ombre d'hiver, noirs troncs grêles et fine ramure. Au mol voyage alenti des ondes palpite une vie fantasque de colonnes tordues, de piliers secoués, de branches qui girent, ondoient et se déroulent, quand, au bord du rivage, un rond soleil levant se pose, et ce paradoxal échevèlement d'arbres s'active à captiver en ses réseaux la boule de feu qui en ronge les mailles.

Couchant.

Le site s'indécise parmi la molle paix bleue d'une fin d'après-midi; et, à l'horizon, là-haut, mi-voilé des pâles vapeurs qui l'exhaussent sur les coraux d'un massif d'arbres, le soleil en son moelleux nimbe orangé, c'est une flamboyante hostie au ciboire du couchant, une charité mourante et lumineuse sous la teiete grisaille du ciel. Et montent, vers l'Eucharistie saignante à ces impalpables doigts qui défont, là sur l'autel triste des cîmes d'hiver — montent, d'un élan si naïf, en blanches prières d'humilité, les vaines fumées du val qui rêve.

CHARLES DELCHEVALERIE.





LES SOMMEILS DE MARBRE.

Ainsi les Ames des mornes races féodales
perpétuant l'orgueil en sépulcres célèbres,
gisent leur long sommeil de marbre sur les dalles
lourdes de siècles morts et de passés funèbres,

les héraldiques et grands cadavres blancs
aux droites mains jointes d'ardente rigidité
et qui, blêmes de foi, s'érigent hors les flancs
hiératiquement pour des prières d'éternité.

Sous le lourd deuil d'ombres des cryptes tumulaires
dort en le songe illustre de leur front solennel,
la barbare splendeur des règnes séculaires.

Et leurs corps où s'est glacé le sang originel,
sont dans les marbres — rigidement patriciens —
les Fantômes pétrifiés des temps anciens.

L'HORREUR DE LA PLUIE.

Implacablement, mornement, fatidiquement
il pleut d'interminables pleurs de pluie, il pleut
de la mort sur la ville morne et morte de soleil.
Il pleut du néant, immensément, sur mon sommeil
et mes songes de spleen et dans la Nuit, il pleut

implacablement, mornement, fatidiquement...

Oh! la ténébreuse douleur de la Nuit pleure
sur la veillée pâle de mon cerveau pensif.
Sur la dalle de mon front en sanglots funèbres
il pleut des lividités et des ténèbres,
sur la veillée pâle de mon cerveau pensif
oh! la ténébreuse douleur de la Nuit pleure....

implacablement, mornement, fatidiquement...

Il pleut, il pleut de la léthargie sur ma chair,
rigidement comme des cilices fantastiques
qui veulent macérer les hantises stuprales,
il pleut sur mon corps ardent brûlé de râles.
Rigidement comme des cilices fantastiques
il pleut de la léthargie, il pleut sur ma chair...

implacablement, mornement, fatidiquement...

JEAN DELVILLE.



POÈMES IRONIQUES.

XII.

Le caveau sombre est bien triste; des pleurs
suintent le long de ses murs humides;

×

L'obscurité verdâtre et lourde, la rouille sur la
grille ancienne, le silence — et rien, plus rien — pas
même la MORT.

×

Le caveau morne est las, bien las et bien triste et
si vide, oh ! si vide dans le bâillement continuel de
son ennui.

×

Il a froid, le pauvre, il pleure; il est seul, aveuglé
dans son long ennui lourd, couvert d'obscurité
muette.

×

Mais voilà que la grille tourne et grince horriblement. Des pas lourds, des ronflements de corde, des jurons, un sanglot lointain, un choc lourd.

×

La grille grince, refermée; les pas s'éloignent. Un silence plus profond emplit le caveau satisfait.

×

Repu où la bière neuve s'étend en une longue tache grise.

GASTON VYTTALL.





PRIÈRE.

A Jean Delville.

*Seigneur ! J'ai crié vers vos cieux mon repentir,
J'ai flagellé mon corps des verges du supplice,
J'ai mangé votre chair et bu votre calice
Et de blasphémateur, je me suis fait martyr !*

*Suivant le rituel des Elévations,
O Seigneur, j'ai levé vers Vous, comme une hostie
Expiatoire, ma blanche âme convertie —
— En le tragique espoir des absolutions.*

*Crucial Rédempteur des péchés et des Vices !
Par Votre flanc navré du fer des sacrifices,
Par Votre Front perlé de la sueur de sang,*

*Oubliez mes Hiers, purifiez ma race,
Des lys de vos pardons auréolez ma face,
Et comme un ange blanc, faites mon Rêve blanc !*

JOSÉ HENNEBICQ.





AD MAJOREM GLORIAM.

*Tu disais : " L'avenir n'est pas la Nuit tombale,
Va délibérément aux villes triomphales
Où t'aventurent ta fortune et tes chemins ;*

*Si des lois de combat tyrannisent la vie —
Méestimant leurs lois serviles, sacrifie
Toute la vanité des heures à Demain. „*

*Tu disais : " L'horizon n'est pas une limite
Ni nos âmes l'inerte mine des termites
Sans même un peu d'espace aux murs de la prison...*

*Mais la belle patrie à Ceux-là soit donnée
Dont les désirs du temps plus loin que les années
Montent vers l'horizon plus loin que l'horizon. „*

*Vois maintenant — châteaux tombés, saisons finies —
Avant demain, parmi maintes voix d'ironie
Pour démentir l'orgueil de tes mots véhéments,*

Ciselé Là — ton nom silencieusement.

ÉMILE BESNUS.



GEORGES SEURAT.

*Il faut des Christs de l'Art pour guérir
les lépreux.*

G. FLAUBERT.

« A Bruxelles, la *Grande Jatte* ferait scandale. Il y aurait, si elle était exposée, des cas subits d'aliénation mentale et des apoplexies foudroyantes! » — Par suite, M. Ed. Picard, si mal intentionné toujours, intercalait une astérisque derrière cette bonne promesse que garantissait une condition réalisable, et, au renvoi, il dépêchait : — « donc, mon cher Maus, il faut l'exposer aux XX, l'an prochain; note d'un correcteur. Ed. P.

C'est rendant compte de cette exposition de 86, où se groupèrent, rue Laffitte, les Impressionnistes français, d'un article paru en Juin 86 en l'*Art Moderne*.

L'étoile que M. Ed. Picard insérait derrière le nom de SEURAT — qu'on citait pour la première fois en Belgique — le devait mettre en subite lumière, l'aureolant — y songea-t-il ? — de la symbolique clarté qu'avaient imaginée les Anciens pour Ceux d'élection !

— Toutefois l'article nous le signalait avec défiance « un original, autour duquel en cette exposition intransigeante, les intransigeants eux-mêmes livraient bataille; les uns exultant outre mesure, les autres

critiquant sans ménagement. » — « *Messie* d'un art nouveau ou mystificateur à froid ! » mais en final après avoir dit du *Fort Samson*, du *Bec du Hoc*, de la *Rade de Grandcamp*, de la *Seine à Courbevoie*, l'auteur ayant reconquis l'aplomb du bon prophète — que sont ceux qui fournissent cette Revue — mais qu'un *Dimanche à la grande Jatte en 84* paraît avoir intimidé un instant, baptisa GEORGES SEURAT « peintre sincère, réfléchi observateur que l'avenir classera ».

— Telle que définie en ce volume « *la science des couleurs* de O. N. ROOD » la théorie, là d'aspect si peu subversif, si traitreusement insinuée, — lisez : « nous voulons parler de l'habitude de disposer très près l'un de l'autre un grand nombre de petits points de deux couleurs et de les faire mélanger par l'œil maintenu à une distance convenable. Méthode, qui est presque la seule manière pratique pour le peintre de mêler réellement non pas des matières colorantes mais des faisceaux de lumière colorée ! » décida de l'avenir du Peintre. —

— Au plein des recherches pour une pratique de division du ton auxquelles d'autres, — talonnés d'un inassouvable désir de lumière, — des glorieux : Claude Monet, C. Pissarro se livraient, tombait entre les mains de SEURAT cet appoint considérable, un volume qui scientifiquement formulait toutes les lois de la coloration, disséquait ses multiples combinaisons, burinait si laconiquement l'emploi d'un mode qu'il pouvait faire, avant tout autre, sien. —

Pour les attentifs parurent les premières applications déconcertantes ; pour le commun exclusivement provocatrices. D'où, à Paris, où le jeune peintre manifestait, de rageuses vociférations. Suffisamment signalé par elles à la curiosité d'art des XX, ce fut elle, plutôt que l'espoir criminel en les aliénations multiples et prophétisées, les apoplexies foudroyantes et expiatoires, qui décida d'une invitation pour leur IV^{me} Salon annuel de 87.

Au reste, ce *Dimanche à la Grande Jatte, en 84, Coin d'un Bassin, à Honfleur, l'Hospice et le Phare de Honfleur, la grève du Bas-Buttin, l'embouchure de la Seine, soir*, que SEURAT cataloguait en outre des Paysages signalés à Paris ne provoquèrent — hélas ! — la mort de per-

sonne ; tout au plus, le Peintre s'épuisait-il — on le sait maintenant ! — à ce travail de damné, à cette tension constante vers un but qui s'éloigne de plus en plus, à cette pratique « *néo-impressionniste* » qui ne réserve de satisfaction au peintre qu'au moment où il dépose le pinceau, après le dernier pigment piqué.

Car si la réalisation est triomphante, l'acheminement est douloureux, épuisant, niant tout emballement, niant « cette joie de l'esquisse » le mot est d'Emile Verhaeren — si puissante qu'elle donnait la force d'aller jusqu'au bout du plus infini œuvre.

— Les âneries, les invraisemblables indignations qui faisaient pousser des cris si peu équivoques au coutumièrement si veules Publics de Bruxelles et de Paris ont été soigneusement enregistrées. Ce sera l'heure bientôt, n'est-ce pas ? de les sortir pour venger un peu ce pauvre SEURAT.

— Pourtant était-il assez dédaigneux ! ses grands yeux placides distinguaient nettement, par delà les poings levés le Chemin et la Gloire et sa force lui venait, peut-être, aussi de l'espoir en la Mort qui viendrait l'abattre avant qu'il n'eût dû se courber !

L'étoile que M. Ed. Picard avait pu choisir était fatale et celui qui le révélait *Messie* marquait sa mort à *peu près* à l'âge de l'Autre !

— Réinvité en 89, au VI^e salon des XX, SEURAT y accrocha *les Poseuses*. En l'intervalle de ces deux années, sa confiance en la pratique de la division du ton s'était affermie par l'affiliation de *Camille Pissarro*, de *Paul Signac*, de *Dubois-Pillet* ; et dès la première heure en Belgique de *Willy Finch*, plus tard de *Théo Van Rysselberghe*. Son faire s'était assoupli, ses combinaisons s'enhardissaient, touchant de plus près à la vraie lumière, et en place des postures hiératiques de la *Grande Jatte* sont *les Poseuses* de lignes mouvantes et ondulatrices, de beaux corps souples et charnus.

Une objection, entre autres : un mode qui immobiliserait la vie, vêtait les figures d'une rigidité de bois, se complaisait en des attitudes statiques plus puériles que synthétiques, avait visiblement frappé SEURAT et aux promeneurs roides et qui deviendront le fond même de son tableau *les Poseuses*, il oppose de belles chairs mouvantes de femmes !

— De plus, le procédé « néo impressionniste » qui au début était l'unique souci de l'inventeur, se greffe de préoccupations plus purement artistiques. Répondant au reproche de disposition inharmonique, que nous osons, SEURAT avoue, dès lors, ses recherches pour une signification plus précise des lignes !

La captivante série de Paysages et de Marines : *Bords de la Seine (île de la Grande Jatte)*, *Temps gris (id)* — ces deux merveilles légères et fluides comme des toiles de Corot et qui le prouvent si réellement peintre, quoi qu'on en dise — un *Dimanche (Port en Bessin)* inoubliable ; d'ordonnance si spéciale, si rigoureusement fatale — le *Pont et les Quais (port en Bessin)*, *l'avant-port, marée haute (id)*, *l'avant-port, marée basse (id.)*, *les Jetées (id)*, *les Grues et la Percée* complétaient avec ces 3 dessins : *Paul Alexis*, au *Concert Européen*, à la gaité *Rochechouart*, son envoi.

— Dès le début, SEURAT, qu'une pensée de rénovation complète et rationnelle avait poussé à répudier le luxe canaille des pompeuses bordures dorées, avait affirmé sa prédilection pour le cadre blanc, isolateur, résorbant des tonalités hostiles et avoisinantes et qu'une première intention voulait, se niant soi-même. Plus tard, contrariant son désir d'avant, il dote d'existence sa bordure, imagine sur la peinture une même largeur de points de contraste, un report complémentaire, un cadre fictif dans l'invariable cadre blanc. Pour *les Poseuses*, c'est le cadre même, sur une menue partie, qu'il influence des tons limitrophes. Et au 3^{me} envoi (salon des XX, 94) tout le blanc de négation sera envahi — théorise en explications confuses, Seurat, prétextant d'une disposition puisée aux règles de la mise en scène wagnérienne — et voici créées ses dernières bordures d'un pointillé logiquement contrastant, vibrant des décompositions fourmillantes en elles ; horribles surtout !

— « *Chahut* » seul s'y maintient, qui pourtant nous séduisit plus encore « aux Indépendants » à Paris, dans son premier encadrement gris. Les paysages du *Croton* : *Amon et Avâl*, ceux du *Chenal de Grave-lins* : *Grand Fort Philippe, un soir*, en souffrent, et leur précieuse et infinie délicatesse de tonalité et de touche s'y encanaille.

Une mienne « *note sur l'art* » parue en avril 90, en cette Wallonie, signale le « *Chahut* », découvre le système de lignes qui l'architecture : — « l'intention, c'est par une direction soutenue des lignes arriver à exprimer la gaieté. Dès lors, toutes montantes, au-dessus de l'horizontale ; partant de la droite vers la gauche ; jaillissantes d'un coin du cadre pour s'épanouir en gerbe vers l'autre côté. »

Cette soumission de la ligne que SEURAT veut moyen d'expression et qu'il synthétisera : calme, gaie ou triste, se retrouve aussi bien en ses Marines, en ses Paysages qui lui réservent une si marquante et si spéciale place parmi les plus glorieux.

— Ne croyez pas, chez lui, en des ciels de hasard, se mouvant à leur gré. SEURAT immobilise au passage le nuage de structure correspondante à la sensation qu'il impose et il savait bien où le prendre s'il n'en venait pas à passer au bon moment.

— Moins « *une Baignade* » dont dit *Gustave Kahn* « qu'elle marque le passage de SEURAT dans la technique impressionniste » et le « *Cirque* » — inachevé, paraît-il, — accroché tout récemment au salon des Indépendants à Paris, j'aurai cité toute l'œuvre du Peintre

— En l'horrible cercueil, qui va Le défendre un petit temps contre l'humide contact de la terre, est clouée la plus belle part de Son génie, celle qu'Il réservait pour Ses œuvres futures. Et ceux qui se proclamaient Ses disciples, se demandent aujourd'hui avec une anxieuse inquiétude quelle sera la destinée de l'Art qu'à Sa suite ils innovent.

— A l'heure de Son irrémédiable sommeil, j'ai cru mieux faire d'évoquer l'Œuvre de ce Prédestiné que de tonner inutilement contre la stupide Mort.

Mon émotion n'en est pas moins douloureuse pour avoir érigé cet humble « en mémoire » d'admiration, plutôt que de m'être complu dans « *de la littérature* ».

Avril 94.

HENRY VAN DE VELDE.





LES LIVRES.

DIPTYQUE, par FRANCIS VIELÉ GRIFFIN

(hors commerce).

Voici un livre qu'on ne pourra tenir que d'une bienveillance particulière de l'auteur et un titre qui indique le repliement de deux faces sous la scrupuleuse garde d'un fermoir et signifie cette sorte de mise au secret de l'œuvre aussi bien qu'il me semble vouloir dire en quel sens de pieuse patience, avec quel soin et à l'écart, parmi la solitude des temps, elle a été élaborée, avec je ne sais quelle attitude de Maître imagier d'autrefois.

Le premier aspect du livre est le poème du " Porcher, „ qui restera, j'en suis sûr, une des belles inventions de la poésie moderne et signale un retour monitoire à une simplicité nécessaire :

A une orée de forêt, un porcher garde ses porcs, en se ressouvenant... et, c'est la fuite de la maison paternelle au galop, jadis, du bai. et la vie " de seuils en écueils, lui, semeur d'or et eux, couples de joie et de bruit „ et c'est Lise

la Dévote et Marc le Bel et Laure et Flavie, et il lui semble que tous et toutes repassent devant lui et s'étonnent qu'il soit là, lui le Prodigue d'alors, et si vite ils passent, là ou dans son songe, qu'il ne peut leur dire que toute tristesse est ailleurs que là, en la belle forêt, est en eux!

Ce qui est indicible c'est le ton de tout cela ; les odeurs de forêt qui imprègnent le poème, le frisson des feuilles, le jeu des rayons, l'admirable évocation de nature, l'attitude des arbres, les humbles herbes et les heures que traverse le bruit des haches, " lointain et sourd, ., ", ce sont les frivoles ombres du passé -- femmes rieuses et hommes qui sourient -- et la figure triste et pacifique du doux porcher Euphorion et c'est l'impression de bure, de terre humide et fougère, une amertume de cendre, le reflet de l'or et de la folie expiés, le goût de larmes anciennes et le geste des pauvres mains qui s'occupent de détails serviles...

Le second poème *Eurythmie* est le rajeunissement par une mise au point juste d'un noble thème poétique : le Dialogue de la Muse et du Poète ; mais point en une réalité même allégorique. C'est un recul en de l'invisible. L'être qui converse avec lui-même, un dédoublement de conscience qui se spécifie en une présence nulle autrement que par les images qui la façonnent un instant.

La dénégation séculaire du Poète devant les chimères de gloire ou d'action dont il ne se veut leurrer revendique le droit de ne se satisfaire qu'en l'unique et essentielle Poésie.

L'ordonnance lyrique du poème est fort belle. L'image y afflue, s'y coordonne, s'y engendre avec une ampleur et une noblesse infinies. De strophe en strophe le mouvement se renforce ou s'enraie, persiste ou se hâte et les vers magnifiques et doux y abondent.

Tels sont, bien mal et à peu près, ces deux poèmes divers et liés profondément et qui forment un des plus purs ensembles poétiques que je sache, œuvres qui se rattachent aux *Cygnés*, à *Anceus*, aux *Joies* en les surpassant pourtant comme de juste car il est dans l'ordre qu'un esprit supérieur progresse dans le mieux aussi bien qu'un médiocre s'évertuerait dans le quelconque.

La prosodie de Francis Vielé Griffin est logique et excellente puisqu'elle lui permet d'exprimer en un langage riche et simple les nuances les plus délicates de sa pensée et qu'elle répond au seul devoir de toute métrique qui est d'être harmonieuse et incantatoire.

R.

LES CAHIERS D'ANDRÉ WALTER

Œuvre posthume. PERRIN.

Il y a certes une délicatesse à ne pas rattacher ce que l'on est — et que signifie le nom dont on signe — à quelque fragment du passé trop intime ou douloureux constituant une part du soi que l'on fut et qu'on se désintéresse d'avoir été. Le livre où est retracée une telle période de vie prend à être ainsi isolé un caractère plus impartial, plus lointain et comme pudique qui lui épargne le manque de honte qu'il y a — et aussi un peu d'effronterie courageuse — à toute autobiographie. Mais aussi cette retenue enlève à cette sorte d'ouvrages le quelque chose de saisissant ou de hautainement grandiose qu'ont des *Confessions* ou des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

L'auteur des *Cahiers* en obéissant à une louable injonction de sa délicatesse a poussé peut-être un peu loin le scrupule

en cherchant à donner à son livre une authenticité factice par des artifices de composition destinés à donner l'impression de notes quotidiennes, disjonctives.... Peut-être y a-t-il là subterfuges inutiles. Je relèverai de même un certain abus de citations par lesquelles au lieu de tirer de son propre fond des équivalents il passe trop souvent la parole à des voix étrangères.

L'œuvre, telle qu'elle est, est du plus grand intérêt.

Une analyse, ici forcément succincte, en donnerait si mal l'idée que j'aime mieux la supposer lue du lecteur et l'engager à confronter sa manière de voir à certaines des miennes.

Ce livre me semble résumer avec une compétence parfaite et beaucoup de clairvoyance une manière de concevoir l'amour propre à une catégorie de jeunesse pensive et sérieuse. Il y a là mieux que l'exposition d'un cas individuel et le livre a chance de correspondre à bien des expériences secrètes. Il est de ceux où chacun goûte à se retrouver un peu.

Cette façon de concevoir l'amour est caractérisée par sa grande générosité et une présomption des forces humaines. Il inclut à la fois le sacrifice et l'aridité. C'est un amour d'âme à âme au-dessus de la chair (plus tard, à l'âge "baudelaïrien", intervient la recherche de l'âme à travers la chair).

Aussi, cet amour cherche-t-il son aliment en la musique, en la lecture qui favorisent cette communication psychique et s'adresse-t-il aux véhicules intellectuels.

De ce point de départ l'auteur a tiré les dernières conséquences et à ce lieu du livre on passe de l'autobiographie à l'hypothèse logique. En de telles conditions la mort est inefficace et ne supprime qu'une part inutile des êtres et le sentiment surnaturel continue son existence qu'il n'empruntait pas aux conditions de la vie, mais à quelque chose de préalable, de supérieur, et de subséquent à la vie.

Ce livre est peut-être un peu de la lignée de Dominique, mais tout y est exhaussé, épuré, le drame évolue en une atmosphère claire, transparente, cristalline et selon des courbes musicales.

Le détail, outre l'intérêt du thème, est partout excellent. Le style est délicat, un peu grêle, distingué. C'est l'œuvre d'un esprit ordonné, chaleureux et très apte aux métaphysiques subtiles et l'image qu'il a du monde est comme effacée, fleurie et vaporeuse.

R.

CONTES DE MON VILLAGE (*).

En quelques récits simples et vécus dont la réunion présente une belle unité, M. Delattre nous conte son village. Ce début le range parmi les écrivains de terroir, une classe spéciale qui, en Belgique, nous donna le Lemonnier des *Noëls Flamands* et de *Un Coin de Village*, Georges Eekhoud, Célestin Demblon. — Livre un peu inégal : inférieur dans les premières pièces, évidemment antérieures, l'auteur se révèle conteur de race dans *la Confession de Jérôme Badot*, *Christine de Landelies*, *la p'tite Flippine*. Mais ce qui nous requiert surtout, c'est toute l'âme vernale, la tendresse filiale éparse en ces pages. M. Delattre éprouve une joie émue à nous dire ses souvenirs des années du village, on le sent à la façon dont il présente la psychologie des frustes au

(*) Par Louis Delattre ; un vol. chez Lacomblez, Bruxelles, 1890.

milieu desquels il vécut, puis il y a, si amoureusement notés, des coins de printemps, dans *la Voisine* et dans *Christine*, et des rappels de vacances, dans *le Grand Frère*, qui sont d'une claire vision de poète. Cette jeunesse en fleur, cette belle sincérité naïve donne au livre entier une teinte d'optimisme, un montant parfum de joie de vivre qui nous laisse l'impression d'un matin de mai parmi les aubépines.

La phrase, qui parfois manque de souplesse et d'éclat, et, ci et là, trop chargée, est généralement vive et pittoresque, et chose curieuse chez un tempérament essentiellement wallon par la sensation, d'une couleur presque toujours extérieure qui fait songer aux Flamands.

Les *Contes de mon Village*, qui se présentent patronnés par une cordiale préface du robuste qui chanta les *Kermesses*, Georges Eekhoud, nous donnent grand espoir en l'avenir littéraire de leur auteur.

CHARLES D.

LES FUSILLÉS DE MALINES, par GEORGES EEKHOU.

(*Paul Lacomblez éditeur, Bruxelles.*)

En ce volume, M. Eekhoud poursuit l'étude qu'il a entreprise avec tant de conviction : celle des terriens des Polders anversois. Après, dans ses œuvres précédentes, les avoir montrés en leurs passions diverses et rudimentaires, il en fait cette fois des héros, rudimentaires encore, mais des héros. Il prend quelques vagues indications d'une révolte contre le régime français, à la fin du siècle dernier, et construit une sorte de roman his torique, avec, il faut l'avouer, le défaut

inhérent au genre : cette perpétuelle fluctuation entre le roman et l'histoire. On pourra cependant avec raison répondre : soit, telle l'aventure n'a-t-elle pas eu lieu, mais telle, elle aurait dû avoir lieu. M. Eekhoud prend ses paysans en leur village, excités et s'excitant, partant pour une expédition dont ils ne pouvaient soupçonner la portée, enfin grisés par un premier succès dû plus à leur naïveté qu'à leur courage, écrasés et anéantis, fatalement, par suite de leur manque complet d'organisation. C'est toujours la lutte de la force brutale contre une intellectuelité quelconque qui, momentanément battue, finit toujours par l'emporter.

M. Eekhoud a un amour profond pour ses boers et essaie de l'inculquer au lecteur, et cet amour parfois lui fait donner à ces êtres simples des idées et des sentiments dont nous ne les croyons pas susceptibles. M. Eekhoud idéalise évidemment ses héros et nous attendrit sur leur sort : ce point ainsi que plusieurs autres font de ce dernier livre un proche parent de certaines productions du flamand Conscience, avec plus de rudesse et de force, mais moins de simplicité douce. De plus, M. Eekhoud est un artiste, ce que n'était guère le romancier populaire des Flandres. Sa langue n'a pas changé : toujours d'un aspect massif et lourd, puissante et colorée, mais pas très sympathique à nos sentiments qui vont vers de plus modernes recherches, et puis parfois cela ressemble tant à des traductions du flamand : il nous semble que les œuvres de M. Eekhoud seraient plus belles et acquerraient tout l'éploiement de leur puissance écrites en cette si belle et si forte langue, le néerlandais. De colorées pages décoratives (ainsi la mort des paysans à Malines) sont à signaler spécialement en ce très honorable travail d'un écrivain laborieux et consciencieux.

VINGT-CINQ SONNETS, par PAUL DULAC.

(Paul Lacomblez, Bruxelles.)

Une mince brochure de vers proprement faits, mais d'une curieuse impersonnalité. A vrai dire, ce sont de charmantes petites pièces de société, destinées à faire plaisir dans le monde auquel elles sont destinées, mais rien n'en exige la publication. C'est s'exposer à des sévérités, parfois un peu cruelles. Nous ne trouvons guère heureuse l'innovation d'imprimer sur la première page le premier quatrain et sur la seconde, le deuxième quatrain et les deux tercets. Nous préférons de beaucoup la disposition des éditions Poulet-Malassis.

PUBERTÉ, par MICHEL RÉALLÈS.

(A. de Nocée, Bruxelles, et Vanier, Paris.)

Un sous-titre *l'Épopée sombre* est de ces titres malheureux qui écrasent un volume sous eux, et surtout lorsque ce volume n'est qu'une mince plaquette. Cette *Épopée sombre*, ce sont les vagues gémissements pessimistes de tout jeune homme qui, à vingt ans, croit de très bon ton littéraire de trouver que rien ne vaut la mort, que la vie est une loque, etc. Que la vie soit archi-gaie, non, mais lorsqu'on en éprouve un si grand dégoût, il faut être logique et se supprimer. Le seul pessimisme possible, c'est celui qui constate purement et simple-

ment l'inanité et la misère de ce qui se passe autour de soi, mais sans s'en inquiéter autrement, les regardant comme un état de choses logiques découlant de ce qui est en ces heures. Ces quelques réflexions faites, nous dirons que la brochure de M. Réallès ne se distingue ni par de grandes qualités, ni par de grands défauts.

LA CRÉATION DU DIABLE, par RAYMOND NYST.

(*Henry Kistemaekers, Bruxelles.*)

Une admirable tête de femme étrangement couronnée, d'un diadème ou d'une auréole — des deux, plutôt — penchée comme sous le poids d'une douleur immense, résignée et presque cachée sous l'écroulement d'une abondante chevelure aux grandes ondulations. Des yeux d'où la pensée semble avoir fui et une bouche qui dit la résignation à tous les désastres et une fatigue morne. — Telle la couverture dont Willy Schlobach a glorifié le livre de M. Raymond Nyst.

Arrachons-nous à la séduction de cette tête hantante et ouvrons le livre.

Un très beau papier de hollande et une impression vraiment superbe qui fait honneur à la maison Monnom, si soignée que nous ne croyons à critiquer à ce point de vue que les pages 46 et 59 en lesquelles une ligne n'est pas venue bien à sa place. Enfin un tirage à 125 exemplaires.

Tout cela étant très beau, nous avons eu quelque défiance d'une œuvre présentée sous un titre assez prétentieux et passablement amphibologique, et entourée des séductions de tels soins.

Et vrai, notre défiance, nous la trouvons justifiée.

M. Nyst nous amène devant un immense fleuve qui coule entraînant dans ou sur ses eaux tous les péchés capitaux. Un instant nous crûmes qu'il voulait refaire l'enfer de Dante, mais nous nous trompions. Chaque apparition est suivie d'effrayantes digressions philosophiques, sociales et même peut-être politiques, nous ne savons plus au juste, car nous sommes sortis de cette œuvre étonnement compliquée, les souvenirs un peu troubles et très péle mêle. Enfin paraît une ville qui est, si nous osons nous exprimer ainsi, la capitale de cet empire extraordinaire où parfois il doit faire assez gai.

On pourrait en quelque sorte diviser cette œuvre bizarre en deux parties qui se sont enchevêtrées l'une l'autre : une partie descriptive qui est loin d'être sans valeur, et dénote parfois un tempérament violent, à visions lubriques, qui intéresse; puis une partie pseudo-philosophique tout bonnement assommante, où l'on peut trouver tous les lieux communs et toutes les banalités cent fois ressassées en ce siècle, et même en d'autres.

La langue dénote du travail, et s'en ressent péniblement. La phrase est généralement banale, émaillée de néologismes violents et barbares, d'une navrante inutilité; des parties sont rédigées en style de discours électoral et l'on voit trop souvent des phrases comme celle-ci déparer les meilleures pages : "*... du ruissellement du sang de l'œuvre écrasé des génies rebelles.*"

Malgré ces défauts, l'œuvre intéresserait, parce qu'elle

montre un grand effort, mais il la faudrait débarrassée des inutilités qui l'encombrent et l'étouffent.

Sans doute, pour augmenter le nombre de pages de son volume, M. Nyst a mis à la suite de " la création du diable „ quatre ou cinq autres morceaux de prose n'ayant aucun rapport avec l'œuvre principale. Ces proses ne font qu'ajouter à l'impression d'encombrement et d'essoufflement qui se dégage du livre entier. En tous cas, outre l'intérêt plutôt de curiosité que d'art que l'on peut trouver en ce volume, dont l'auteur a dû être hanté par la préoccupation de certains vociférateurs, la couverture de Schlobach et la beauté de l'édition incitent à beaucoup de bienveillance.

LE VIERGE, par ALFRED VALLETTE (Stok).

Un sous-titre bien évocatif : *La vie grise*, étonne moins après celui, malheureux, de : *le Vierge*, lorsqu'on sait que celui choisi par l'auteur fut : *M. Babylas*.

Le titre actuel est malheureux, parce qu'il détourne l'esprit du lecteur pour l'attirer vers ce qui n'est en somme qu'un accident, même pas nécessaire, en cette vie grise. Cette vie fut celle d'un pauvre garçon timide et faible, physiquement, intellectuellement, sorte de colimaçon qui se rentre en sa coquille au moindre bruit. Qui de nous n'a rencontré de ces pauvres célibataires, dont on ne connaît presque rien, à peine l'âge et le nom, et à qui l'imagination cancanière du voisinage prête des aventures, des habitudes, des mœurs étranges et qui ne sont, au fond, pauvres inoffensifs, que des M. Babylas.

Ce caractère tout en médiocrité a été étudié par M. Vallette avec un tact et une sûreté remarquables, en une langue simple et souple. Ce livre est un des meilleurs parmi les œuvres publiées ces dernières années par la génération montante.

FLUMEN, par PIERRE DEVOLUY.

(*Goussard, Nille.*)

Un assez court poème, de vers vigoureux et dénotant plus de personnalité que n'ont coutume ces brochures de début. Nous n'insisterons pas sur tel vers malheureux auquel son auteur paraît tenir, car le calembour était fatal, non plus que sur les mots composés tels que baisers-brûlures, mur-cauchemar, Burg-songe, etc. Du Bartas, poète d'ailleurs trop peu lu et ne méritant pas l'oubli en lequel il est tombé, ni le mépris en lequel certains le tiennent, a essayé et échoué dans cette tentative. M. Devoluy aurait-il trouvé que ce qui échoua si radicalement autrefois aurait chance de succès aujourd'hui? Nous en doutons beaucoup pour notre part. Néanmoins nous le répétons, honorable début d'un jeune poète, qui ne nous semble pas sans valeur.

LA SANGLANTE IRONIE, par RACHILDE.

(*Genonceaux, Paris.*)

Une singulière personnalité en littérature cette Rachilde, qui semble s'être créé un domaine spécial dont les personnages

n'ont parfois que des sexes hésitants et peu déterminés, et leurs idées se ressentent de cette sorte d'androgynat, en toute leur troublante indécision. Figure peu et assez mal définie celle de cet amant de la mort qu'il voit ainsi qu'une belle dame grise et si séduisante. Belle et taillée en pleine chair palpitante, cette Grangille. Mais qu'adorable cette exquise et frêle femme, cette presque vampire, morte de la pointe de ses pieds aux boutons violets de ses seins. Et que délicieuse toute la scène du Bal... Ce livre curieux et d'une lecture très attachante est précédé d'une brillante préface de Camille Lemonnier.

M. Ernest Raynaud, l'auteur des *Cornes du Faune*, connaît son métier, et le connaît *bien*, en ce sens qu'il le dédie à des plastiques fermes et souples et à des musiques évocatrices — peut-être trop plaquées, — ces formes et ces mélodies devant ensuite réaliser le drame qu'il songea. En effet, on remarque une certaine unité dans les *Cornes du Faune*, l'unité d'une histoire de quelques mois ou de quelques années, le temps qu'il faut pour goûter les plaisirs et pour en sentir le dégoût. Cependant quelque chose me froisse, dans ce beau livre : c'est le talent; comme tant d'autres poètes Raynaud a des visions trop immédiates, et ne veut pas assez reculer l'horizon de ses vers. Or cela, qu'on pardonne à de maladroits arrangeurs de mots, on le tolère avec peine chez un jeune écrivain déjà maître de sa forme et que l'on sent un intellectuel. M. Raynaud n'écrit que des sonnets, mais beaucoup sont de très pures lignes, témoin celui-ci, vraiment délicieux et plus doucement lointain que la plupart des autres.

OVALE DU VIEUX TEMPS.

à Paul Redonnel.

Dans le salon dont les volets ne s'ouvrent plus,
Le lustre et les fauteuils se sont voilés de housses,
Depuis que l'enfant s'est éteinte sans secousses
Un soir qu'au ciel saignaient les roses des Elus.

Vestiges douloureux qui nous restez inclus,
Son pas s'inscrit encor sur les dolentes mousses,
Et l'on voit, tels que les quittèrent ses mains douces,
Epars au clavecin les feuillets qu'elle a lus !

Son souvenir est un parfum ; la pièce fleur
L'œillet tiède qu'à son corsage elle avait mis,
La pendule est muette et ne marque plus l'heure,

Cependant que les Télamons, d'argent blémis,
Se montrent du regard la belle que l'on pleure
Au château, et qui de son cadre leur sourit

Le livre entier est bien moderne ; toute la série des *paysages* est exquise, comme la plupart des *pastels*, et bien d'autres pièces encore, jusqu'à ces parodies de Coppée, dont l'une — le quatorze Juillet, — est parfaite, mais qui détonnent étrangement et ne se peuvent justifier.

Peines de cœur, par Jean Surya (*), un tout petit livre de bons vers, malheureusement trop exclusivement attachés à la toujours cantilène si connue de la femme, point rénovée.

(*) Paris, Vanier, 4 franc.

M. Jean Surya se révèle poète déjà sûr de ses rythmes, d'une très douce et claire vision et d'une heureuse délicatesse d'ouïe ; aussi la plupart des pièces de ce recueil ont-elles beaucoup d'élégance et, quelques-unes, une grâce toute particulière ; presque toutes sont trop faciles ou même lâchées, mais des vers, de ci de là, captivent, vraiment exquis :

Parmi les éclats d'or et les lueurs des cierges,
si blanche ! et vos regards pleurant à mes péchés
m'apparûtes-vous pas, ô ma très douce Vierge !

Le poème de la Chair, par Abel Pelletier (*) ; livre de début, qu'on peut saluer à ce titre ; il vaut par des promesses, dont la meilleure est certes le demi-mensonge de la couverture, car, s'il ne devient une épopée, que peut être un *Poème de la chair* ?

Les vers de M. Pelletier contiennent aussi parfois la négation de cette unique chair, ou une ligne arrêtant par quelque soudaine notation de psychologie qui séduit au milieu des prosaïsmes.

Beaucoup, beaucoup de prosaïsmes aussi dans les *Pastorales* de M. Aug. Dosogne (**); l'auteur, un très jeune homme sans doute dont ce livre est le début, devrait écrire en prose, ou au moins renoncer à la narration en vers, travailler sa forme et s'abandonner à son instinct adolescent. Malgré les tares, les maladresses et les naïvetés des *Pastorales*, il s'y

(*) Paris, Vanier.

(**) Liège, Faust, imprimeur, rue Sœurs-de-Hasque, 9.

révèle une tendre et assez lumineuse vision de la campagne, un juvénile optimisme et de bonnes verdeurs parfois, un peu comme des *Flamandes* — toute comparaison gardée. Je ne sais pourquoi, dans cet essai d'un inconnu, quelque chose attire ma sympathie. Il est inutile d'insister sur les criants défauts de la forme, M. Dosogne paraissant peu connaître les bonnes prosodies; mais, si l'auteur des *Pastorales* est très jeune, mieux vaut cela, oui, que les vides perfections parnassiennes où excellent dès la 1^{re} communion tous les collégiens de France et de Navarre.

Pour autant que je puisse juger d'un livre écrit en une langue étrangère que je connais trop peu, M. Stephan George, auteur des *Hymnen* (*), recueil de vers allemands, ne doit pas en être à ses débuts; au moins semble-t-il sûr de lui-même, en possession d'un vers très ferme, souvent allitéré, et apte à traduire les idées éclatantes comme les évocations plus sourdes et plus tendres auxquelles il se complait d'habitude. Peut-être M. George abuse-t-il de la description, mais parfois il accorde heureusement au paysage telle idée qui s'y meut. M. George emploie des rythmes très différents, depuis le petit vers de deux trochées jusqu'au grand vers de huit iambes, et avec succès; mais une innovation inutile, c'est la suppression des majuscules aux substantifs, sans raison visible. Je ne sais si les Allemands reprocheront à M. George son obscurité, mais, pour moi, il est certes "un auteur difficile," et mes observations n'ont qu'une portée tout à fait relative.

(*) Berlin, sans nom d'éditeur, 100 exempl. hors commerce.

CONFITEOR, par GABRIEL TRARIEUX

au Comptoir d'édition.

Ce livre est entièrement écrit selon une technique du vers belle et judicieuse.

Où rien ne décèle encore les préoccupations de l'heure actuelle ni pour la forme, ni pour le choix des sujets ou la manière de les traiter, ce qui n'empêche point que ce recueil ne contienne plusieurs belles pièces d'une facture ferme et brillante : *Le Bouclier, Dolor, Le Pilote, la Révélation de Saint-Jean le Théologien.*

Partout ailleurs aussi des vers nobles et sonores :

Le ciel, cette candeur, la mer, cette agonie.

Et des nuances de sensibilité curieuse. ..

Pour ce qui est de cette rigueur de forme il faut louer M. Trarieux de l'avoir eue, car s'il veut contribuer aux recherches entreprises en vue de la variété et de la rénovation du vers, il est indispensable de laisser derrière soi la preuve d'une compétence parfaite des formules dont on s'affranchit.

R.

NOTES.

LES XX.

Il est vraiment bien tard pour parler de cette brillante exposition, mais nous ne voulons pas cependant laisser passer sans un cordial et bien sympathique salut la manifestation neuve d'art que représentent les XX.

Rendre compte d'une exposition, c'est besogne bien ingrate et particulièrement désagréable. Sans compter les inimitiés que la tiédeur des éloges peut susciter, vos éloges seront taxés de camaraderie. De plus, cet ennui mortel d'être troublé en la contemplation d'une œuvre belle par la préoccupation de devoir préciser l'impression souvent *imprécise* qui est le charme le plus délicat des sensations d'Art.

Tout est-il bon en cet assemblage de noms parfois hostiles entre eux ? Non, mais la somme du bon dépasse tant celle du mauvais, que ce groupe, malgré quelques imbéciles et quelques finauds, reste, en somme, presque le seul intéressant en Belgique. Seul, il compte actuellement des *peintres*, c'est-à-dire des hommes ayant la joie de la couleur et sachant faire passer cette joie en l'œil du spectateur. Qui, à moins d'être atteint d'un irrémédiable embrumement de l'œil, peut résister à la joie de couleurs qui rend resplendissantes les toiles de Seurat, Signac, Van Rysselberghe, Finch, Van Gogh ?

A côté de cet art, tout de couleurs, le plus pictural en somme, d'autres œuvres bien intéressantes, mais parfois à tendances trop visiblement littéraires : les bas-reliefs de Gauguin si décoratifs, mais qui gagneraient à être débarrassés de leurs inscriptions, l'admirable dessin de Minne, les deux panneaux de toute beauté, de Toorop.

A citer encore en cette succincte revue : Angrand, la belle exubérance des affiches de Cheret, — les merveilleux albums de Walter Crane et ses belles aquarelles, — l'humour des dessins et albums d'Oberlander.

Vraiment d'autres seraient encore à citer, mais où serait l'intérêt d'une telle nomenclature ?

Terminons par le regret que nous a causé l'absence de

Rodin, Rops, Picard, Schlobach et Van de Velde, cinq parmi les meilleurs.

Aux Indépendants, à Paris, revu un bon nombre de toiles exposées aux XX : Seurat, Signac, Angrand, Guillaumin, Van Rysselberghe, Lemmen. Plus on voit ces œuvres néo-impressionnistes, plus elles vous charment. Seurat avait en plus un *Cirque* très beau. Signac un portrait de Félix Fenéon, évocatif, Van Rysselberghe un portrait de jeune fille bien séduisant. A signaler encore : Luce, Anquetin, de Toulouse, Lautrec, une exposition rétrospective de feu Dubois-Pillet et de Van Gogh. Le reste d'intérêt moindre.

Enfin, un nombre infini d'horreurs, voire même d'ignominies.

P. M. O.

Une revue de luxe éditée dans des conditions intéressantes, paraît le 1^{er} mars. *La Conque* est limitée d'avance à douze numéros, tirés chacun à cent exemplaires sur beau papier vergé. Elle ne sera jamais continuée ni réimprimée et l'abonnement est fixé à cent francs. Chaque numéro, où écriront seuls de jeunes poètes, sera précédé d'un frontispice en vers, signé Leconte de Lisle, Léon Dierx, St. Mallarmé, J. M. de Hérédia, Paul Verlaine, Henri de Régnier, F. Vielé Griffin, Maurice Maeterlinck, Jean Moréas. C'est une curieuse publication destinée sans doute à devenir très rare.

Le Théâtre Wallon reprend *Cour d'Ognon*, tableau naturaliste en deux actes, de Henri Simon, musique de Sylvain Dupuis, décors d'Auguste Donnay. Cette petite œuvre est assurément la meilleure du répertoire.

L'éditeur Deman publie une série de lithographies, par Odilon Redon, interprétant les *Fleurs du Mal*, dont 10 sur japon à 18 francs et quatre-vingts sur velin teinté à 10 francs.

Les Étudiants gantois, non contents de publier chaque année un très intéressant Almanach (le compte rendu de celui de 91 paraîtra en notre prochain n°), viennent de fonder une revue littéraire : *Essais publiés par le Cercle littéraire français*. Voilà une activité de bon augure. Nos plus chauds encouragements à ces nouveaux amis.

Pour paraître prochainement chez Lacomblez, un nouveau volume de Gustave Kahn, l'auteur trop longtemps silencieux des remarquables *Palais nomades*. Titre : *Chanson d'amant*.

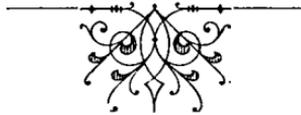
Vient de paraître chez Lacomblez également, la nouvelle traduction par Maurice Maeterlinck, de *l'ornement des noces spirituelles*, par Ruysbroeck l'admirable.

Pages, de Stéphane Mallarmé, paraîtront bientôt chez Edmond Deman. Le prix des exemplaires sur Hollande est de 12 frs. en souscription. Quelques exemplaires sur Japon. Ce superbe volume a comme frontispice une eau forte de Renoir, d'une extraordinaire beauté.

Le grand tragédien Rossi est venu vers la fin d'avril, donner à Bruxelles une série de représentations. Il a eu un éclatant succès. Il a successivement incarné, Othello, Kean, Louis XI, Lear, Richelieu, Ivan le terrible. On annonce pour le mois de mai d'autres représentations exclusivement shakespeariennes : Hamlet, Othello, Macbeth, Lear, et d'autres peut-être.

La trilogie Wallenstein de Vincent d'Indy, a été jouée au dernier concert populaire de Bruxelles, sous la direction de Joseph Dupont. Le succès a été complet.

D'autres œuvres de musiciens français de la jeune Ecole, ont également été jouées à ce concert. Mais elles incitaient à beaucoup moins d'intérêt.



de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- HECTOR CHAINAYE *L'Âme des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE *Aénor* (à paraître prochainement)
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- GUSTAVE KAHN *les Palais nomades.*
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Fleureurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK . . . *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles.
L'Intruse.
les sept Princesses (à paraître).
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement).
- STUART MERRILL *Les Gammes.*
Les Fastes.
- JEAN MORÉAS. *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné.
- GABRIEL MOUREY *Crépuscules d'Ames.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN *Mes Mémoires.*
Des Visions (à paraître).
- PIERRE QUILLARD *Les Petits Enfants* (à paraître).
La Fille aux mains coupées.
La Gloire du Verbe.
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ. *Cloches en la Nuit.*
Une belle Dame passa (à paraître).
La Forêt bruisante »
La seule Nuit »
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
l'Écharpe d'Iris (à paraître prochainement).
- FERNAND SEVERIN *Le Lys.*
le Don d'Enfance.
- ÉMILE VERHAEREN. *Les Soirs.*
Les Débâcles.
Les Flambeaux Noirs.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. . . . *Ancaeus.*
Joies.
Diptyque (va paraître).

N° consacré à Francis Viélé-Griffin.

*

LA

☆

☆

WALLONIE



Mai 1891.



89

AVIS

Nous prions instamment nos abonnés de l'étranger n'ayant pas encore réglé leurs abonnements de bien vouloir nous en envoyer le montant par la poste, afin de nous éviter des frais et des ennuis. Nous les en remercions d'avance.

L'ART MODERNE

11^{me} ANNÉE

Directeurs : OCTAVE MAUS, EDMOND PICARD, ÉMILE VERHAEREN

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

la Revue blanche, 60, rue de l'Ouest, Liège.

la Jeune Belgique, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

la Revue belge illustrée, 69, rue Stévin, Bruxelles.

la Plume, 39, boulevard d'Arago, Paris.

Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain.

l'Ermitage, 5, rue Gay Lussac.

le Nord littéraire, 113, rue de Paris, Valenciennes.

Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée d'Antin, Paris.

LES JEUNES

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

6, rue de Fer, Namur ; 5 fr. l'an



JEUX PARNASSIENS.

Pour l'édification de plusieurs.

A

LE VAIN RIRE (décade).

Liminaire.

Dans l'indécis de l'apologue
Surgit la défunte donnée :
Une âme à tout jamais damnée
Pour l'errement de quelqu'églogue ;

Et la Nature dialogue
En réminiscences d'année :
Et c'est la fête surannée
Avec des grâces de prologue ;

— Des oiseaux bleus, et des merveilles ;
Roses de pudeurs trop vermeilles
La joue enfantine des pêches —

Car, pour que votre fleur en rie,
Lèvres au rire trop revêches,
J'ai voulu mainte allégorie.

I

Ton doux *sourire* incantatoire
Présage un *rire* trop cruel :
J'en craindrais l'amour usuel,
Sachant le rêve expiatoire;

L'espérance est comminatoire
De désespoir continuel ;
Mais, si du désir annuel
Le sacrifice est méritoire,

Trop folle rieuse d'aveux,
Toi qui, pour ce rire, ne veux
Que l'éloge d'une victime,

Contente-toi, ce soir d'Avril,
De quelque défaillance intime
Que masque un baiser puéril.

II

Du banc velu que ta main flatte,
Ainsi qu'un monstre familier,
Tu souris et me veux lier
Les mains des blondeurs d'une natte ;

Et mon amour est ton allié.
Contre moi-même, alors qu'éclate
Le rire de ta lèvre fate
Où butina le vain Millier ;

Je ne souhaite pas ton âme
Et je ne sais pourquoi je ris
A l'unisson d'un cœur de femme,

Sans que je m'en dise surpris ;
Et tends mes mains aux frêles chaînes
Que tressent tes mains souveraines.

III

Des verts arceaux du bois humide
Dégoutte aux doux heurts de la brise
L'averse qu'en l'herbe surprise
Boit le bord blanc de ta chlamyde ;

La verdoyante pyramide
D'un cyprès nain brille et s'irise ;
Mon âme est joyeuse et se grise
Du rire de ta lèvre, Armide,

Si rouge que mon âme est folle
D'ouïr le chant de sa parole ;
Et ta gorge est immaculée ;

Et je plaisante *l'heure brève*
— O jouissance inégalée ! —
Car je t'ai faite de mon rêve.

IV

Votre si léger pas de femme,
En l'herbe de l'allée ancienne,
Votre pas de magicienne
Que vainement l'écho réclame,
— Bien que luisent, double lame,
Les boucles d'argent, et que vienne
Vers moi — par quoi je me souviene —
Le parfum de ton corps sans blâme —
Fut tel qu'en écoutant vos pas
Peureux que vous ne fussiez pas,
Pour en attester les échos,
Je vous contai l'étrange peur,
Si bien qu'en rire musicaux
S'est dissout le souci trompeur.

V

“ Dites, vraiment les roses roses
“ Sont trop roses sous les rosées!
“ Et ces fleurs sont trop osées
“ De rire à nos âmes moroses;
“ O vraiment, les larmes causées
“ Par cet ironique heur des choses
“ Dont telles, très cher, que tu n'oses
“ Baiser mes lèvres proposées.

“ Donc, pour égayer ce bois morne
“ Où s'égara nulle licorne
“ Parmi les verdure^s tragiques,

“ Je ris de nos tristesses mêmes
“ Avec de tels éclats magiques
“ Qu'à nouveau voici que tu m'aimes ! „

VI

Charme vieillot de quelque trope
Dont d'inhumaines ont musé,
Fous désirs de l'héliotrope,
Riez à mon cœur abusé :

Et dites-lui le vœu rusé
Voilé de fleurs, pour que galope
Lourd du doux butin refusé
Le Taureau ravisseur d'Europe :

Car les vieux mots conviennent bien
En cet éternel entretien,
Et c'est le philtre des paroles ;

L'art des vieux mots, menteurs joyeux,
Suscite encore aux cœurs des rôles
Dont riront à jamais les Yeux.

VII

Sertis en guirlandes ton Ode,
 Œuvre un doux rythme ondulatoire,
 Chanteur du chœur invocatoire
 Où sa promesse t'inféode;

Et dis son Rire en bon rapsode
 Apte au cantique exultatoire
 Que le cortège saltatoire
 — Et qu'impatienta l'épode —

Redise et sonne de la lyre
 Instigatrice du délire,
 Pour qu'éperdument évolue

Le chœur aux chlamydes dicromes :
 Ton âme, par son Rire élue,
 Exulte en lyriques prodromes.

VIII

Pour avoir souhaité le Livre
 Evocatoire d'hébétude,
 Tu tends, étrange d'attitude,
 Ta lèvre aux jus dont elle est ivre;

Mais la morne plaine est de givre :
 Tu créas en ta lassitude
 La boréale latitude
 Où ta belle âme ne peut vivre;

L'orbe est muet et l'astre râle,
La voûte t'apparaît murale
Et l'Ombre sur toi stationne ;

Mais résurgis en les survies :
Voici que son Rire s'étonne,
Et revoici tes vieilles vies !

Épilogue.

J'ai dressé le temple octostyle
Et dont la pierre est translucide
Pour qu'à tout jamais y réside
Ton âme qui me fut hostile ;

Au cadre de son péristyle
Ton rire que mon vœu décide
Eclate au humer de l'acide
Arôme de mes fleurs de style ;

Et, bien que mon âme suffoque
A contempler cette équivoque :
Jardin fleuri de cœurs en roses ;

J'ai sangloté vers les Nuées :
" Allez y pleuvoir les moroses
Pleurs de vos tempêtes ruées ! „

B.

EXTRAITS DES " EFFIGIES „.

Sacristain.

Petite larve, chrysalide
 Enfouie au terreau du culte,
 J'aimais assez ta vie occulte
 De fou bénin ou d'invalidé ;

On dit que tu fus un solide
 Troupier qui dans la poudre exulte,
 Toi, si passif à toute insulte
 De toute ta face pallide ;

Vrai sacristain au pas muet
 Attentif au moindre souhait
 Que dit l'œil acéré du prêtre,

Si ⁽¹⁾ étonnamment — peu causeur :
 L'officiant reste, peut-être,
 Ton officier, ancien " brossé „ ?

" Maître d'étude. „

Sur l'étude où grincent à l'heure
 Les porte-plumes que l'on ronge,
 Et vers les mêmes qu'il apeure,
 Ton nez prodigieux s'allonge ;

(1) Comparez :

Et, o, ces voix d'enfants... etc., de Paul Verlaine.

Dans le silence se prolonge
Le son de cor dont — quand il pleure —
Tu l'as purgé; mon cœur s'écoeure
A voir ton mouchoir en éponge.

Mais tu ne savais rien de rien,
C'est si beau ça, gros alsacien :
Tu réparais les chronomètres;

Tu calligraphiais pour nos
Parents des " en-tête " de lettres;
Puis, tu nourrissais les moineaux.

Prêtre.

Christ d'une fresque diluée
Que Deibl'r aurait barbifié;
Tête alme de crucifié
De horions émoluée;

Marche sonore, évoluée;
Geste de main lubrifié;
Ame à qui nul ne s'est fié
A tort, sois partant saluée;

Vous apparaissiez sans bruit
Au chœur où l'autel reluit
— Cierges et ors dans ses dentelles —

Pour l'ostensoir du Dieu-Soleil;
 Et vos paroles étaient telles
 Que tout s'estompait de sommeil.

C.

EXTRAITS DU " FUTURE ACABIT ".

IV

Quand, ô souriante Javotte,
 Ta danse avenante pivotte
 Au rythme doux d'une gavotte
 Je doute que tu sois dévote;

Je doute, alors que, l'air chagrin,
 Vous priez sans passer un grain
 Du chapelet un bel écriin;
 Que vous dansiez au boulingrin;

Comme vous mêlez bien les choses,
 Et les épines et les roses,
 L'amour du Christ et du prochain :

Javotte, vous êtes unique
 Pour, en vous signant d'une main,
 Lever de l'autre la tunique.

IX

Que vous connaissez mal ma flamme
Pour sourire de mes serments,
Phylis de qui mon cœur réclame
Ce que réclament les amants;

Je sais que des chaînes sans blame
Peuvent unir quelques moments
Les cœurs, mais songez-vous, Madame,
Ce qu'elles coûtent de tourments ?

Ne soyez plus cette inhumaine
De qui la rigueur nous amène
A mourir de ses traits vainqueurs,

Que votre beauté moins cruelle
D'un doux lien charge nos cœurs;
Soyez aussi bonne que belle.

X

Elvire vous êtes charmante
Et chacun brigue vos appas;
Mais je ne désespère pas
Que vous ne soyez mon amante;

Quoiqu'un sourire me démente
Et que vous affectiez, hélas !
De me refuser tout soulas,
A vous voir ma flamme s'augmente ;

Si bien que ce rieur manège
 Qui charme le galant cortège
 Que l'amour enchaîne à vos pas

Encourage pourtant ma peine :
 Pour que vous ne répondiez pas
 La réponse doit être humaine.

D.

EXTRAITS DES " INANITÉS SONORES " .

II

Du chandelier tors qui surgit
 D'auprès du cœur de l'écritoire
 Choit une larme aléatoire
 Qui se condense et, froide, git

Au creux fer du lacrimatoire ⁽¹⁾
 Qu'un reflet vacillant rougit :
 — Telle ma pudeur s'insurgit
 De ton refus révocatoire ;

Car ton cœur ne s'émut des pleurs
 Chus, telles les larmes de cire
 De mon amour flambeau fatal,

(1) Bobèche métallique.

— Larme figée au froid métal
De tes revirements railleurs
Et dont j'épands le sang, vampire !

V

Qu'a bu la suffisante oreille
Aux modulations de flûte
Que ne donne en anacolithe
La phrase épique de l'abeille ?

Le désir ardemment se butte
En pléonasmes sans merveille :
N'est-il de notes sous la treille
Dont est sonore la volute ?

Vibrât satisfaisante une aile
Au ciel où s'éploie en ombelle
Un nuage lent qui ne vole

Qu' — effet de nature — l'ouïe
Ecouterait très bénévole
Le chant de la vie éblouie !

XI

Obscur en lumineux problème
Qu'un dire d'être a suscité
Il rêve en la vieille cité
Qu'incidemment quelqu'ombre l'aime ;

Lors promis au vieux réveil blême,
 Il compulse l'immensité
 Clairvoyant qu'une cécité
 D'orbitaires clartés sème

La vision du Mieux voulu,
 Et Méphistophèles velu
 Gâte son jeu de crépuscule;

Mais, celui qui te dépeça,
 O curieux et bel homoncule,
 Du geste avère : c'est bien ça !

E.

EXTRAITS DU " SÉAUTOS " .

I

Toute paroi que tu mutiles
 Pour au travers revoir la nue
 On l'oblitére, on insinue
 En toi des sciences futiles ;

Le poudroiment des enfantiles
 Désirs de mimique inconnue
 Irise ton âme ingénue ;
 Mais ces désirs sont inutiles :

Car — sortilège ésotérique
Où s'est leurré le veuil féérique —
La main puissante d'un Archange
Éboule un pan de ta muraille :
Vois ! tu peux entrevoir le Gange
Sourire d'or... et qui te raille.

III

Guidé par le seul astrolabe
Qui n'a franchi l'Océan morne
Vers quelque lune de sa corne
Entravant l'allure de crabe

De la Carène au gai licorne ?
Qui n'a dompté par la syllabe,
Ouïe aux lèvres de l'Arabe ⁽¹⁾,
Le tonitruant capricorne ?

Mais tout cela n'était que vivre ;
Et, pour n'avoir ourdi le Livre
Intronisateur de ses luttes,

Maint ignorera les survies
Que te vaudra ce son de flûtes,
Vainqueur des sirènes ravies.

(1) S'agit-il, ici, du célèbre *Aboul Walid-Ibn-Boschd*, dit *Averrhoès* ou, simplement, *d'Avicbron*, « philosophe arabe » et qui n'était autre que le juif espagnol *Salomon Ben* ou *Ibn Gabirol*, hymnographe, mort à Malaga en 1070 ?

V

La statuette merveilleuse
Qui naquit du heurt des ciseaux,
Protège-la des vains assaults
Au Temple où luit ta veilleuse ;

Très loin de la tourbe railleuse,
Aux bords où rugissent des eaux,
Regarde passer les vaisseaux
Du Temple, qu'ombrage une yeuse ;

Innove un culte inexoré
Pour l'Or à jamais adoré
De ton désir d'acète mage,

Et reste, inébranlable au seuil,
Gardien de la céleste image
Heureux de vivre en ton cercueil.

VI

Ferme ta porte au bruit du vent,
Chercheur nocturne de l'Idée :
La Coupe qu'on n'a pas vidée
Du rêve que tu vas rêvant,

Tel le Graal au bon servant,
Viendra vers ta veille ridée
Et ton âme sera guidée
Au Cloître ou trône un Dieu vivant.

Ferme ta porte et songe et prie
Au loin de cette duperie
De vivre une heure un vain désir :

Ton âme haute s'est heurtée
Au linteau bas de leur plaisir
Et ta Voix ne fut écoutée.

VII

Ne forge ni lime pour eux :
Leurs voluptés sont choses mortes ;
Passe muet, ô toi qui portes
L'Auréole des Bienheureux ;

Ne forge ni lime le creux
Métal, ô toi qui réconfortes
Et devant qui s'ouvrent les portes
Des Mages et des Généreux ;

Dédaigne d'être leur esclave
Que ta main saintement se lave
D'insultes que ton Dieu ne craint ;

Va, brave la mauvaise gloire
De ciseler le vil écriin ;
Marche à la meilleure Victoire !

F.

CONSEILS A UN AUTEUR COMIQUE.

I

Vois-tu, la Comédie humaine
S'agite aux rives de la Seine,
Depuis la plus intime scène
Jusqu'au guignol qui se démène ;

Il s'y noue en une semaine
Plus intrigues, il s'y ascène
Plus de coups que ton âme saine
N'en saurait voir en son domaine.

Sors, aime, marche, observe, manque
Tel rendez-vous, tiens telle banque,
Sois malheureux et qu'on te berne ;

Et puis, reviens au domicile
Ecrire — au lieu d'aller à Berne
A Stamboul ou dans la Sicile.

II

Que ton rire ne soit hostile :
“ Nous sommes tous de pauvres diables ; „
Les cœurs ne sont justiciables
Que de leur âme versatile ;

Et puis, ne néglige le style
Dont nous sommes insatiables :
Il n'est de gloires variables
Comme celles du mot futile,

Sois tel en tes publiques joies
Que jamais lâche tu ne choies
A la bassesse de médire ;

Ne cède aux foules anonymes
Ni ton amour ni ta folle ire :
Tu seras digne de mes rimes.

III

Chercheur, pour qui la vie est drôle
Crains qu'on ne pleure quand tu ris
Et crains de te trouver surpris
De honte en jouant quelque rôle ;

Que si ton âme ne contrôle
Les rires des pauvres esprits,
De leurs suffrages trop épis
Crains de profaner la Parole.

Car elle est grande et belle ainsi
Qu'en son lourd manteau cramoisi
La douce Reine idolâtrée,

Et nul, s'il ne l'aime à genoux,
Qui survive à la haine outrée
Des siècles qui naîtront de nous.

G.

TABLEAUX D'HISTOIRE.

I

La mendiante (1794.)

La route au bas de la muraille
 Court en poussières sous le vent
 Et la tziganne va, levant
 La tête vers quelque ferraille

 Indicatrice qu'on *ripaille*
Ici — : c'est un ancien couvent
 Ou le palais d'un ci-devant,
 Auberge, aujourd'hui, qu'on assaille ;

 Rouliers et valets y boiront
 Assis à des tables en rond
 Le vieux vin de quelque ancien maître ;

 Et la tziganne aux yeux si las
 Regrette le temps où tel reître
 L'eût prise en croupe, vers là-bas !...

Les Carthaginois en Sicile (405 av. J.-Ch.).

De quelque nuage se barre
 Le Croissant ; et la mer s'argente
 Au pied des ramparts d'Agrigente
 Qu'encercle la horde barbare ;

Le Camp est morne où l'on s'effare
Des cris des mourants, et l'attente
Est longue et la Victoire est lente
A sonner sa mâle fanfare.

Des sépulcres que l'on profane
La peste inéluctable émane
En effluve vindicatrice ;

La mer stagne en sinistre moire :
Sur la tourbe profanatrice
La Mort sonne en sa trompe noire.

H.

EXTRAITS DES " SONNETS ESTIVAUX „.

L'âne.

*(Sur un âne qui brayait, presque sans discontinuer,
sur la place Courtemanche.)*

Quelle ombre aux charmilles s'agite
Ondulatoire et sans repos
Pour qu'y résonne hors de propos
Ce lourd chant que nul vœu n'incite ?

Somnifère urge vers tel gîte
La pluie ardente des pipeaux ;
On tambourine sur ces peaux
Moins bruyamment dans tel doux mythe.

Mais seul — n'ayant dit son souhait
De n'être l'Un que chacun hait
Sans motif qui s'exhibe en ires —

L'âne à la canicule braie,
Étant le moindre de tous sires,
Son dur regret de n'être au pré.

LE CRAPAUD (*sur un " cri-cri ", affectant cette forme*).

De telle métallique boîte
Aux parois de bactracien
Jaillit un chant musicien
A l'oreille qui le souhaite ;

La suggestion en est moite,
De mare au soir étésien,
Où du trottoir parisien
Où tout pas d'un autre s'emboîte ;

Et — plus aigu que tel essor
De flèche vibrant au ciel d'or —
Son clair cri s'élève univoque,

Pour qu'—instigation d'été —
Je parfasse cette équivoque
Du poème qui n'est daté.

LA MARMAILLE (*petits paysans qui se baignaient*).

Aux flots bleus qui roulent des sables
La marmaille de ces hameaux
Étale au soleil clair les meaux
Héréditaires de leurs rables ;

Quelles fillettes misérables,
Plus tard, à l'heure des doux mots,
Souhaiteront ces animaux
Et les trouveront désirables ?

Leur échine est de gros poisson,
Sur leur flanc mat court en frisson
Le sang gris de leurs chairs nouées :

Je les compare — avant de finir —
A ces charognes échouées
Dont l'ossature fend le cuir.

LE BAIN (*que nous prîmes*).

Dépouillant le faste des jours
Que renierait la nuit futile,
Sous le soleil qui leur rutile,
Ils plongent au clair et lent cours

Du fleuve dont les maints détours
Enlacent plus d'une verte île,
Et les voici fleuris de mille
Gouttelettes dont ne sont lourds

Leurs bras en natatoires poses
Parmi les vaguelettes roses
Où le soleil rit de les voir

Peureux — dont la vanité souffre —
De ne tenter comme un devoir
Le hasard du possible gouffre.

à H. DE R. (*sur son arrivée*).

Par le rapide de Bordeaux
Accélérant son vœu fébrile
Il débarquera vers une île
Que la Loire circonscrit d'eaux ;

Matinal, entre les rideaux
Tirés, il voit du train qui file
La vitesse qui s'annihile
Près de la gare sans badauds ;

Mais, abdiquant — heure sereine ! —
Le vol de l'hydre, qui l'entraîne
En battements inépuisé,

Il a, du fait d'un bond sonore,
Volontaire immobilisé,
Surgi en face de l'Aurore !

K

EXTRAIT DES " SONNETS A LA ROSE " .

Prélude.

Loin de la brise évertuée
En semis de fleurs aux prairies
Pour que refleurisse — féeries ! —
La floraison de Juin tuée,

Mon âme, lente habituée
Du bosquet vert des Egéries,
De ses volontés aguerries
Plus fièrement constituée,

S'évoque en l'aube de demain
Le jardin semé de sa main
Epanoui majestueux

Et, joyeuse de rire seul,
Brode au revers de son linceul
L'orgueil d'un rosier fastueux.

Sonnet III.

Rose ! paleurs et sang de fête ;
Mort des jours gris, clairs d'agonie ;
Haletante roseur que jette
La lèvre au front qui se dénie ;

Fleur de la chair, indéfinie ;
 Ambre, incarnat et cassolette ;
 Soie où, gai, son goût s'ingénie,
 Et pourpre altière du Poète ;

Il est une douleur exquise
 Pour qui songe en le crépuscule
 A toute la vie inconquise :

Effeuille ta pourpre qui brûle
 Et rêver qu'on jette à la nuit
 Tout l'avenir épanoui.....

Sonnet XVII.

O pâle pamoison où perle
 En pleurs de fleur quelque rosée
 De joie éclore à l'heure osée
 Où la mer des désirs déferle ;

Pâleur de l'aube où chante un merle ;
 Pâleur des soirs d'amour causée ⁽¹⁾ ;
 Pâleur des nuits ou l'ombre éperle
 En l'or de ta tête posée

La poudre d'or clair des étoiles ;
 Pâleur, aussi, de ces blancs voiles
 Qu'ordonne ton geste rythmé ;

(1) Licence grammaticale autorisée par des écrivains tels que M. Jean Ajalbert.

Pâleur du linceul et des cierges,
Des chairs qui saignent sous les verges
— Pâle remords d'avoir aimé ! —

Sonnet LXXII.

Rose, ivresse des rouges lies
Que la bataille aux vallons broie ;
Couronne altièrre des folies,
Et diadème où l'or verdoie ;

Gonfanon clair que l'on déploie ;
Fard des colères ennoblies ;
Carnage où le courage noie
L'insulte aux entrailles jaillies ;

S'il n'est trop tard, saigne, ô la rose,
Du sang de la métamorphose
Que doit tirer la faucaison :

Il n'est pas d'âme qui la craigne,
Car voici mourir la saison ;
S'il n'est trop tard, ô Rose, saigne !

Sonnet LXXIII.

Aurore en feu, couchant de flamme,
Et rouge mort des villes chues ;
Drapeau des plèbes par les rues ;
Apothéose du grand drame ;

O cramoi si des hontes bues ;
Brasier qu'en bannière on trame ;
Et cri d'opprobre qu'on déclame ;
Et toutes les vengeances dues ;

Il sied te contempler au rêve
Où l'avenir se parachève,
Guidon qui de tout sang te teinte ;

Il sied entendre, enfin, sans plainte,
Silence exaspéré du bouge,
Claquer au vent *ta langue rouge* !

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN.



NOTES.

Quelques fautes sont restées dans les sonnets de A. F. Hérold insérés au dernier numéro. Nous prions de lire ainsi :

Cœcilia :

V. 2 : Ne touchent pas les prés brillants de lucioles.

Christiana :

V. 5 : Le Barbare a dompté sa ville et la ravage.

V. 10 : S'en viennent de l'azur avec des cercles lents.

Notre ami Maurice Maeterlinck vient d'être atteint douloureusement par la mort d'un frère. Nous nous associons de tout cœur à son chagrin.

Célestin Demblon a terminé, voici peu de temps, une suite intéressante de causeries, formant un cours de littérature et d'art. Signalons le succès de notre ami, dont un public nombreux et choisi a goûté assidûment la parole claire et pittoresque, et la très sûre érudition.

Notre prochain n° contiendra une étude sur *Pages*, le beau livre de Stéphane Mallarmé que vient de faire paraître l'éditeur Deman, à Bruxelles.

Le 20 et le 21 mai, le Théâtre d'art conviait les curieux de choses belles à un intéressant spectacle au bénéfice de Paul Verlaine et de Paul Gauguin.

Le Théâtre d'art a fait ses preuves en représentant, voici un mois, le beau mystère de Pierre Quillard : *La Fille aux mains coupées*, auquel le vibrant poème de Mallarmé le *Guignon*, et une pièce curieuse de Rachilde avaient été joints. Cette fois, ce fut le délicieux marivaudage de Paul Verlaine qu'on nomme *les Uns et les Autres...* j'allais en parler longuement, mais tout le monde n'a-t-il lu dans *Jadis et Naguères* ces exquis et frêles pages que devrait commenter la musique d'un Monsigny ? Du *Corbeau* d'Edgar Poe, si merveilleusement traduit par Stéphane Mallarmé, on ne peut rien dire aujourd'hui, car il fut récité très médiocrement, et, au surplus, l'œuvre est assez connue. Passons aussi rapidement sur le *Soleil de Minuit* de Catulle Mendès, mais non sans affirmer une admiration pour cette œuvre trop ignorée, qui, si elle semble fort peu faite pour la scène, vaut au moins par des vers lumineux et vastes, d'une souplesse vive et pure, hardis (et même inutilement hardis parfois) avec de soudains rayons évoquant la splendeur algide des paysages vers les Pôles. Des vers de Victor Hugo, Baudelaire, Lamartine, une églogue patiemment vide de Théodore de Banville, *Chérubin*, de Charles Morice, — et voici l'*Intruse* de Maurice Maeterlinck. L'œuvre est trop familière à ceux qui me lisent pour que j'entreprenne de la narrer. Il suffit de constater le vrai triomphe du poète gantois dont la pièce fut applaudie au point que cela gênait en rompant la continuité des impressions. Il faut le constater aussi, si deux acteurs, M. Lugne Poe et Mademoiselle Camée (admirable dans l'*Intruse* et le *Soleil de Minuit*) furent presque parfaits, l'interprétation n'eut point l'harmonie impeccable qu'il eût fallu, les jeux de lumière furent defectueux, et l'on ne sembla pas avoir compris que l'*Intruse* oppose aux sensations directes du monde

extérieur l'intuition naïve et comme enfantine, celle qui rend voyantes les jeunes filles voyant surtout le vieillard aveugle, — eux dont l'innocence inconsciente ou forcée communique avec le mystère, et qui discernent la vérité au fond de l'ignorance primitive où ils plongent.

Mais il serait odieux de se montrer trop difficile, et, comme le public, il faut applaudir, mais non sans regretter ce que peut avoir de fâcheux un accouchement par trop précipité, cette représentation ayant été en somme plus nuisible qu'utile à l'art nouveau.

Un fait bizarre et significatif : l'art profond de *l'Intruse* fut apprécié surtout à la seconde représentation, réservée au public *payant*, et à laquelle assistaient fort peu de littérateurs; à la répétition générale aussi, bien des hardiesses du *Soleil de Minuit* furent difficilement acceptées, tandis que le lendemain la foule les admit sans protester. Il y a là de quoi faire réfléchir.

Dans *Little Sketches*, de Charles Delchevalerie, il faut corriger comme suit deux malencontreuses coquilles : Page 157, ligne 10, lire *laineuses* au lieu de *haineuses*, page 160, ligne 7, lire *sous la toute grisaille du ciel*.

Notre prochain numéro sera consacré à Gustave Kahn, le poète des Palais nomades dont deux volumes paraîtront prochainement : *Chansons d'amant* et *Un livre d'images*.

Paraîtra prochainement un très curieux recueil, dû à la collaboration d'un certain nombre d'écrivains et de peintres

français et belges. Nous reparlerons d'ailleurs de ce volume, qui, outre son but, ne pourra manquer d'exciter par lui-même le plus grand intérêt.

Nos félicitations cordiales à André Fontainas qui vient d'épouser M^{lle} Hérold, sœur de notre collaborateur.

Le théâtre de l'Avenir dramatique, à Paris, a débuté par un grand succès : la première en France de *Un mâle*, drame tiré du roman de Camille Lemonnier. La pièce ayant déjà été analysée ici, constatons seulement l'impression très vive éprouvée par le public parisien. Les deux actes les meilleurs, le 1^{er} et le 2^{me}, où vit toute la campagne des régions de la Meuse, n'ont pu malheureusement être goûtés en France de la façon spéciale qu'ils le furent à Bruxelles et à Liège, et, si l'on applaudit on ne pouvait cependant deviner toute l'authenticité d'une vocation si animée du milieu wallon. Ces deux premiers actes sont merveilleux de naturisme; si ce n'est point là notre théâtre à nous, au moins devons-nous admirer l'ingénieux et probe talent de celui qui suscita cette vision.



de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- HECTOR CHAINAYE *L'Ame des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE *Aénor* (à paraître prochainement)
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- GUSTAVE KAHN *les Palais nomades.*
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Fleureurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK . . . *Serres chaudes.*
La Princesse Maline.
Les Aveugles.
L'Intruse.
les sept Princesses (à paraître).
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement).
- STUART MERRILL *Les Gammes.*
Les Fastes.
- JEAN MORÉAS. *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné.
- GABRIEL MOUREY *Crépuscules d'Ames.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN *Mes Mémoires.*
Des Visions (à paraître).
- PIERRE QUILLARD *Les Petits Enfants* (à paraître).
- PIERRE QUILLARD *La Fil e aux mains coupées.*
La Gloire du Verbe.
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ. *Cloches en la Nuit.*
Une belle Dame passa (à paraître).
La Forêt bruissante »
La seule Nuit »
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
l'Écharpe d'Iris (à paraître prochainement).
- FERNAND SEVERIN *Le Lys.*
le Don d'Enfance.
- ÉMILE VERHAEREN. *Les Soirs.*
Les Débâcles.
Les Flambeaux Noirs.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. . . *Ancaeus.*
Joies.
Diptyque (va paraître).

6^e ANNÉE, N^o 5.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

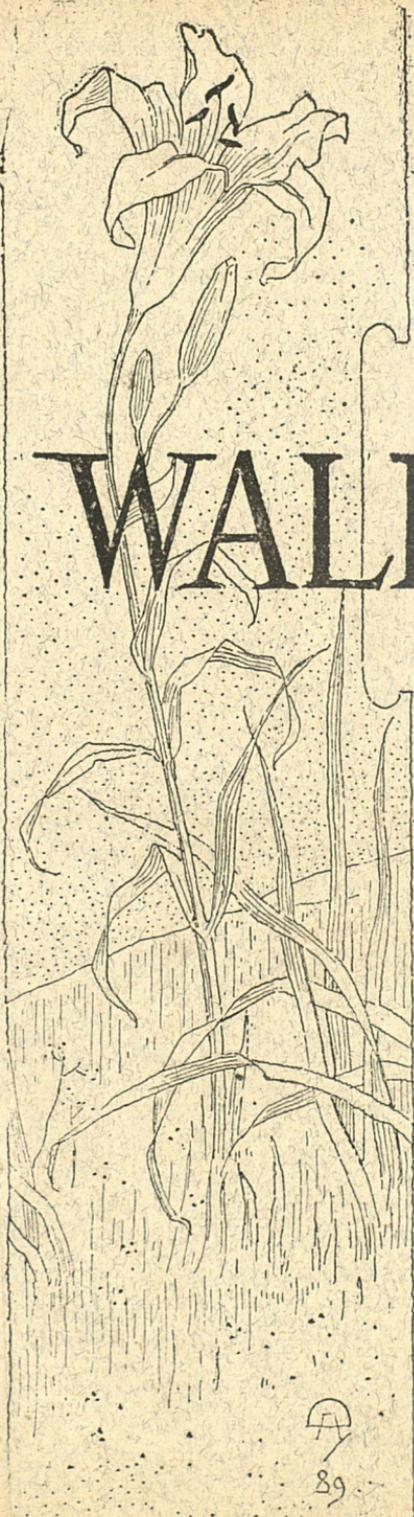
*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Francis Viélé-Griffin. . . Jeux Parnassiens.
Notes.

Ce numéro 50 centimes.



LA

WALLONIE

Juin-Juillet-Août 1891.

AVIS

LA WALLONIE désire racheter les nos suivants de sa collection : 1886 juillet — 1887 novembre — 1888 décembre. Pour conditions écrire 307, avenue Louise, Bruxelles.

L'ART MODERNE

11^{me} ANNÉE

Directeurs : OCTAVE MAUS, EDMOND PICARD, ÉMILE VERHAEREN

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

la Revue blanche, 60, rue de l'Ouest, Liège.

la Jeune Belgique, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

la Revue belge illustrée, 69, rue Stévin, Bruxelles.

la Plume, 39, boulevard d'Arago, Paris.

Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain.

l'Ermitage, 5, rue Gay Lussac.

le Nord littéraire, 113, rue de Paris, Valenciennes.

Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée d'Antin, Paris.

LES JEUNES

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

6, rue de Fer, Namur ; 5 fr. l'an



VERS.

*Rayures d'eau, longues feuilles couleur de brique,
Par mes plaines d'éternité comme il en tombe !
Et de la pluie et de la pluie — et la réplique
D'un gros vent boursoufflé qui gonfle et qui se bombe
Et qui tombe, rayé de pluie en de la pluie.*

*— Il fait Novembre en mon âme —
Feuilles couleur de ma douleur, comme il en tombe!*

*Par mes plaines d'éternité, la pluie
A de longs arbres, longue, s'essuie
— Il fait Novembre en mon âme —
Et c'est le vent du Nord qui clame
Comme une bête en mon âme.*

*Feuilles couleur de lie et de douleur
Par mes plaines et mes plaines comme il en tombe ;
Feuille couleur de mes douleurs et de mes pleurs
Comme il en tombe sur mon cœur.*

*Avec des loques de nuages,
Sur son pauvre œil d'aveugle
S'est enfoncé, dans l'ouragan qui meugle,
Le vieux soleil aveugle,*

— *Il fait Novembre en mon âme* —

*Quelques osiers par des mares de limon veule
Et des cormorans d'encre en du brouillard
Et puis leur cri qui s'entête, leur morne cri
Monotone vers l'infini !*

— *Il fait Novembre en mon âme* —

*Une barque pourrit dans l'eau
Et l'eau, elle est d'acier, comme un couteau
Et des saules les troncs flottent à la dérive
Lamentables, comme des trous sans dents en des gencives*

— *Il fait Novembre en mon âme* —

*Il fait Novembre et le vent brame
Et la pluie est longue à l'infini
Et ce sont des nuages en voyages
Par les tournants au loin de mes parages*

— *Il fait Novembre en mon âme* —

*Et c'est ma bête à moi qui clame
Immortelle dans mon âme !*

UN COUCHANT.

*L'ombre se lève en catafalque d'or,
Route en pourpres et en grandes voiles ;
A l'horizon, une route encore d'étoiles
Monte, vers une église en vitraux d'or.*

*Quand brusque un masque où du sang bouge
Sur la mer d'or s'affirme en effroi rouge —*

*Le vent plaintif des Nords s'essore
D'un cimetière de nuées ;
Des fleurs naissent, exténuées,
Après une heure de pâle essor*

Le masque pleure du sang rouge

*Les fourmis d'or des minuits d'or
Viendront ronger le catafalque.
La terreur se décalque
Sur un linceul de ciel au Nord.*

La mort passe sur l'œil qui bouge.

*Le catafalque et le cercueil,
Avec les croix et les prières
Et les voiles et les lumières,
L'ont recouvert de leur grand deuil.*

La mort passe et le sang bouge

*— Et la paupière ouverte et l'œil cassé
Le masque en la mer d'or s'est enfoncé —*

*Par les pays des soirs, au Nord de ma tristesse,
Mous d'automne, le vent se pleure en de la pluie
Et m'angoisse — voici — d'une nuée enfiée,
Avec un geste au loin d'âpre scélératesse.*

*Quoi donc de mort m'annoncerait la prophétesse,
Sinistre en mon lourd ciel d'octobre, ou je m'ennuie
Depuis quel temps ? à suivre un vol d'oiseaux de suie
Tourner dans l'infini leur si même vitesse ?*

*Attendre et craindre d'être ! Et voir, en attendant
Toujours son même rêve, en l'air moite et fondant,
Avec ces cormorans de deuil curver des lignes,*

*Ce soir que le pêcheur, lassé de la douleur,
Celui dont la nuée interprète les signes,
Pêche de la rancune en les bas fonds du cœur.*

EMILE VERHAEREN.





REFLETS D'AILLEURS

PETITES ÉTUDES DE RYTHME

— Parti de Quimper à six heures ; Audierne, Douarnenez, Plogoff, Pont-Croix et la pointe du Raz ; tout est vu au pas de course ; il reste une impression d'images fuyantes, presque pénible, un étourdissement ainsi qu'après avoir longtemps regardé, de la portière d'un wagon, la fuite en arrière des paysages pressés, entre la chute des poteaux du télégraphe, une chute comme dans le passé.

Mon esprit, après le repos de la nuit, s'était réveillé plus alerte ; pour l'occuper, j'avais pris *Wilhelm Meister*. J'ai beaucoup songé, beaucoup vu, beaucoup lu.

J'ai songé surtout à la traduction des pensées, — l'expression. J'aurais voulu pouvoir peindre — pour moi seul ; pas de dessin presque, des teintes, et surtout ces fugitives apparences que jamais, presque

jamais je n'ai vues reproduites, peut-être parce qu'elles ne se peuvent pas redire : des miroitements d'eaux où se confondent, indistinctes, les berges reflétées et les algues du fond ; des transparences de de vapeur, des mystères d'ombre ; de ces teintes qui, rapprochées, se font révélatrices.

Et hier enfin, — car depuis trois jours déjà, quand je marche seul, cette idée me poursuit, — l'idée de peindre, — elle était devenue obsédante. A chaque vision, je m'inquiétais pour la traduire ; il me semblait que si j'avais eu là des couleurs, j'aurais trouvé, comme d'instinct, les mélanges et les harmonies, qui révèlent au dehors ce quelque chose que nous croyons incommunicable, lorsque nous sentons qu'il frissonne si profondément en notre âme.

C'étaient des teintes d'algues, par la mer, abandonnées, vertes, brunes et jaunes, sur des rochers presque noirs, où, par places, dans un scintillement bleu, des fragments de ciel se reflètent.

C'étaient des troncs de pins, sur des rocs en pointe, dominant la mer. Le soleil, déjà bas, les éclairait par derrière. Silhouettes brun-noir, tordues dans l'éboulement des collines, ils se détachaient sur fond d'or. Ils avaient l'âpreté et la rudesse intense d'une aquarelle de Harpignies où, par un ciel de soir d'automne, les squelettes de trois chênes s'imposent, sur un tertre couvert de leurs feuilles tombées.

C'étaient — près d'Audierne, dans le port, les barques de pêche qui revenaient du large. Leurs

voiles étaient baissées, et, le long des mâts, les filets mouillés, accrochés et tendus ; ils retombaient en larges plis, d'une transparence presque invisible, brunis par le sel des embruns ; à peine s'ils voilaient d'un hâle, le lointain fuyant derrière eux. Et, quand une vague les soulevait, les barques toutes se balançant, somnolentes, et du haut de leurs mâts, comme se saluant, une ondulation coulait dans les filets de pêche, le long des plis.

Pendant le retour, j'ai senti ce trouble étrange qui précède la création : je voyais de nouveau, comme parfois, des lambeaux de l'histoire d'*Allain*, ou de l'*Education* qui s'éclairaient subitement d'un grand jour ; j'en saisis tous les détails et, à mon oreille, pour les transcrire, chantaient des phrases.

Alors, cessant de lire pour regarder, j'ai goûté une émotion encore inconnue : il me semblait que le paysage n'était plus qu'une émanation de moi-même projetée, qu'une partie de moi toute vibrante, — ou plutôt, comme je ne me sentais qu'en lui, je m'en croyais le centre : il dormait avant ma venue, inerte et virtuel, et je le créais pas à pas en percevant ses harmonies ; j'en étais la conscience même. Et je m'avançais, émerveillé, dans ce Jardin de mon rêve.

* * De Quimper à Quemeneven : au hasard.

Des pentes, où l'on voudrait rester, couché sur l'herbe, à goûter paresseusement le charme d'oublier. Des chemins, tout à coup sous une chataîneraie, où

l'on s'arrête, — où l'air, après la marche, est frais à respirer, où l'ombre apaise, où dans les rais du soleil, bruissent des vols d'insectes. Des sentiers entre de hauts talus, où des coudres penchés versent un frais mystère; la coiffe blanche d'une femme, aperçue, qui s'approche, qui demande un sou, puis passe — et récite en s'éloignant, à haute voix, d'interminables prières pour le salut de mon âme — de ma pauvre âme; je l'écoute longtemps, arrêté, tandis qu'elle suit sa route, et peu à peu se perd sa voix quand de nouveau le sentier tourne.

* * Il était bientôt nuit : je suis entré dans l'église déjà sombre. Deux femmes priaient, à genoux sur les dalles. Dans l'ombre, leur cape blanche semblait plus blanche encore et comme éclairant les ténèbres.

Un mystère rôdait sous les ogives, une obscurité indécise, — et dans l'abside, qu'une crainte vague emplissait, derrière l'autel, l'on voyait l'or des flambeaux faiblement luire.

Par les vitraux tombait une lueur de crépuscule, où le pâle jour expirait. Tout se taisait dans l'église. L'extase avait assoupi les deux femmes.

Je n'ai pas osé m'agenouiller, parce qu'il fallait rester tranquille; et, comme je ne savais pas de prières, debout, j'ai pleuré, tant la paix de ces choses était grande.

* * Malestroit.

La lande, la lande interminable. Au milieu de la

lande, une route sous le soleil et dans la poussière, où je marche. Ma petite monade volontaire a lancé ce corps sur la poussière des routes ensoleillées, pour être fière, par désir de vaincre et pour rassasier son orgueil. Et perdu depuis le matin dans la lande, c'est une marche entêtée, accablante, parce qu'il faut aller jusqu'au bout, — avec enfin le repos de la chair qui se mâte.

A travers les pins, sur la route aveuglante, une longue recherche des étangs de Couèdelo; et comme par hasard, dans l'éclaircissement du rideau d'arbres, une surprise d'eau qui tout à coup paraît, au loin étendue en nappe fuyante, de la couleur du ciel, couleur d'acier, avec des lueurs de plomb fondu. Mais quand sur le bord on se penche, le granit du fond apparaît, rose, quelquefois émergeant en roches qui s'égrènent de la berge.

“ Lugubre étang, perdu dans la lande, aux berges uniformément couvertes de pins trapus, aux berges basses; eau morte, jamais frémissante, trop abritée, pour que les souffles la frôlent; triste miroir toujours de ces mêmes bords immobiles..... ” Je me suis assis plein de malaise. Non ce n'était pas la tristesse : cet étang-là ne savait pas; ce n'était pas même l'ennui; — ce n'était rien. Il demeurait *tel*, indifférent sous mes regards, comme avant moi, comme si je n'étais pas là, et je me sentais inutile. La ligne de ces berges n'envelopperait aucun émoi possible de mon âme. Ce n'était pas fait pour moi, j'en étais méchamment

exclu ; — ça ne m'attendait pas, ça ne me regardait pas, ça n'avait pas besoin de moi pour centre et ça continuerait sans moi.

C'était quelconque, informe et comme une matière incréée ; aucun Dieu n'était passé là. — Le malaise était devenu si fort que je me suis enfui, comme chassé par cette nature méchante.

— Malestroit. Le soir est venu qui pacifie le village. Assis sur un banc, tranquille, après cette marche de tout le jour acharnée, je goûte la fraîcheur humide et le calme revient en ma tête enfiévrée, où grandissait un désir d'ombre.

Sur les bords de l'Oust, des laveuses ; des coups de battoir, des éclats de rire ; et quand la rivière tourne, sous l'ombre des branchages penchés, un mystère d'eau claire qui s'enfoncé.

* * * Locmariaquer.

C'est une aquarelle sans lignes. Le Morbihan à marée basse montre ses fonds vaseux tapissés d'algues vertes. La mer se mêle avec la vase, — de grandes nappes vertes et bleues, bleu de mer et vert d'eau. Longuement arrondie, la presqu'île de Rhuys s'étend au loin, bande de vert plus sombre, monotone, à peine dépassant la mer à l'horizon. Le ciel gris, d'un gris doucement triste, mouille les teintes.

Et pour que toutes les teintes pâlissent, — les piquets noirs, trouant la vase, des parcs d'huîtres que la mer a laissés à sec.

* * En barque sur le Morbihan : un vent fraîchissant tend la voile et couche sur le côté la barque, comme sous l'effort d'une caresse obstinée. La mer, d'abord noire, avec des miroitements bleus dans la mobilité des vagues, reflets d'azur et comme des écailles qui luisent.

Puis glauque uniformément tandis que le ciel s'assombrit, et la vase et l'eau se confondent. Les îles enserrent la mer de toute part ; on croit naviguer dans un lac ; mais, peu à peu, les berges de la côte approchée se séparent, et dans l'isthme des îles, un fin bras de mer fuit, qui se perd de nouveau dans une sinuosité imprévue.

Au passage d'un étroit chenal, entre deux bancs de vase verte, le bateau s'enlise lentement, — car la marée monte à peine. Les voiles dégonflées retombent et contre le mât ont des claquements de toile.

Immobiles, nous attendons le flot qui fera l'eau plus profonde et qui dégagera la barque prise. Contre la carène, comme un bruit de baisers, comme un chuchotement discret de lèvres, le clapotis des petits flots semble une musique. La monotonie de leur plainte berce ma rêverie qui ondule selon le rythme des vagues. La chaleur du soleil est si caressante que tout entier, je me sens évanouir dans une tendresse infinie qui se répand sur toute chose. Quel moment ineffable où la monade abandonnée se dissipe comme une brume, où l'on devient le flot qui cause, l'air qui frémit et le rayon qui caresse, où seul,

le sentiment de vie subsiste, si intense qu'il se profuse à l'entour, prodigue, animant tous les rayons, éveillant toutes les harmonies, lorsqu'il s'y pose... ..

Une brise plus forte enleva soudain la barque après que les voiles de nouveau furent larguées.

* * Belle-Isle. — Le Palais.

Le soir tombait. J'ai voulu voir la mer alors que la nuit l'envahit. L'air était tiède. J'ai couru jusqu'à la falaise. Le soleil était couché; les teintes étaient déjà mortes. A peine, à l'horizon, quelques lueurs violettes — puis grises, et le crépuscule s'étend.

Je suis descendu sur la plage par une étroite valeuse. La mer clapotait tristement, indistincte entre les roches. Je me suis'approché de l'eau. Près du bord, la mer était triste et ne se voyait pas, — tant elle était crépusculaire. On n'entendait que le clapotis des flots tristes. Je me sentais étrangement seul.

J'écoutais. Je ne comprenais pas. J'ai voulu chercher quelque chose. — J'ai suivi la ligne des rochers : un couloir étroit s'est montré. Le sol était de sable blanc et éclairait l'obscurité des parois. Le fond du couloir était plein d'ombre. Je l'ai suivi; au bout s'ouvrait une grotte dont je ne voyais pas le fond. J'ai fait quelques pas en avant. Dans le silence on entendait une goutte d'eau qui tombe de la voûte.... Un bruit ! — la forme vague d'un monstre endormi ! une peur énorme me prend et je sors en courant sans regarder

en arrière. — Le silence se taisait. — Je regagne la valeuse en courant toujours, plongeant le pied dans l'eau dormante, invisible.

Sur la falaise tout était calme, d'un calme qui rassure et apaise. La nuit montait, marée tranquille, envahissant, noyant les formes. Au loin, des phares s'allumaient, sur les côtes — dans le ciel, des lointaines étoiles. La nuit était contemplative. L'âme reposée adorait et ne regardait plus les choses.

Puis le sentier devient ruisseau, et se termine en un fouillis de ronces : je le quitte et rôde en pleins champs, sautant les haies et les fossés sous un soleil qui abêtit.

Insensiblement, je gagne le sommet des monts qui bordent la vallée : le pays est étrange, antique, ignoré, hors de la rumeur des coutumes. Dans un replis de terrain, et presque caché par des arbres, un village paraît, que je traverse ; les maisons sont groupées pas même autour d'un clocher, petites, basses, enfumées comme certaines fermes des Cévennes. Sur une sorte de place, au milieu, un puits enjolivé de fines sculptures ; un chapiteau le couvre, d'où pend, après une poulie, la corde et le seau posé sur la margelle. — Le village est désert.

Au bout d'un sentier, le terrain cesse brusquement, puis au loin, l'on revoit des collines, l'autre versant d'une vallée ; et les brûmes qui montent, font les teintes tendres et comme voilées. De chaque côté du sentier, des groupes de châtaigniers qui mêlent

leurs branches au-dessus de ce paysage. Voici qu'au milieu surgit une vieille femme qui porte du bois sur son dos, le traînant presque derrière elle ; l'effort la penche en avant ; le soleil l'éclaire par derrière et fait transparaître sa coiffe, comme une claire auréole. Ce nimbe blanc qui abrite et éclaire à la fois un triste visage est si beau, qu'une intense joie me pénètre — et comme je suis seul et que je ne puis pas parler, je cours jusqu'au bas de la colline pour user cette émotion.

* * ... Arrivés à Tudy, la côte s'ouvre ; c'est la rivière de Pont l'Abbé. Vu de la barque, l'estuaire, large, indéfini, semble un paysage d'Orient, — la côte souhaitée d'une corne d'Or chimérique.

Dans une eau couleur de turquoise, des allongements de grèves couvertes, de pins maritimes ; des troncs grêles, avec, au sommet, des bouquets vert sombre ; profilés dans de la lumière, on croirait de maigres palmiers avec leurs frondaisons lointaines de palmes.

ANDRÉ WALTER.

(POSTHUME)





LA REINE PENSIVE.

*Sur le basalte, au portique des antres calmes
Lourd de la mousse des fucus d'or et des algues
Parmi l'occulte et lent frémissement des vagues
S'ouvrent en floraisons hautaines dans les algues
Les coupes d'orgueil de glaïeuls grêles et calmes.*

*Le mystère où vient mourir le rythme des vagues
Exhale en lueurs de longues caresses calmes
Et le rouge corail où se tordent des algues
Étend à la mer ses bras sanglants de fleurs calmes
Qui mirent leurs reflets sur le repos des vagues.*

*Et te voici parmi les jardins fleuris d'algues
En la nocturne et lointaine chanson des vagues,
Reine dont les regards pensifs en clartés calmes
Sont de glauques glaïeuls érigeant sur les vagues
Lurs vasques aux pleurs doux du corail et des algues.*





LA DAME LASSE.

3

*La dame lasse de la terrasse
Sous le bois de frênes, de pins et de lauriers
Voit chevaucher par la montagne les guerriers,
Et leurs louanges chantent en son âme lasse.*

*“ Vous qui venus, de la terre des lointains rêves,
Braviez sans moi l'effroi des tempêtes sauvages,
C'est vous que j'appelais jadis sur ces rivages
Qu'enflamment les lueurs des heaumes et des glaives.*

*Je déferai l'agrafe d'or de la cuirasse,
Mes lèvres boiront la sueur des fronts superbes
Et vous connaîtrez le sommeil parmi les gerbes
Des cheveux épars en torsades que délance
La dame lasse de la terrasse.*

*Vers vous je pleurais aux cîmes des promontoires
Et je tendais l'appel de mes mains désireuses.
Venez, nous voguerons par les Iles Heureuses
Sous le frémissement de palmes des victoires.*

*La dame lasse de la terrasse
Baignera de parfums votre poitrine lasse
Et, guerriers destinés aux baisers de ses lèvres,
Ses caresses comme des fruits fondront les fièvres,
De vos membres brisés du poids de la cuirasse.*

*Venez dormir avec l'esclave et la maîtresse
De qui les yeux et la stellaire chevelure
Vous seront de sûres torches en l'aventure
Des havres forcés et des villes en détresse.*

*Par vous l'espoir perdu brûle en mon âme lasse
Héros qui marchez en chantant sur la colline
L'orgueil d'être à vos pieds vous livre l'Héroïne
Dont le corps dénudé d'ardeurs fauves s'enlace,
La dame lasse de la terrasse.*

ANDRÉ FONTAINAS.





LE STYLITE.

I.

Dans la maigreur hiératique des adorateurs d'astres, les yeux doux ineffablement, ombrés du mystère des syringes, tristes des subtils et volontaires asselements nés au mépris qu'attire l'inepte de foule humaine en la puissance du Banal-roi, sur l'idéale colonne où l'a assis le Rêve, regarde le stylite.

Immense en sa circulaire délinéation, se presse la male ville accroupie dans le bain nocturne, fabuleuse d'une géométrique zoologie de bêtes blanches symétriquement entassées et qui fument, hagardes, prunelles fixes et méchamment lumineuses au soir irrévocablement chû.

Sous le ciel anémié de chlorose, confusément, se dressent, raidis, géants, apocalyptiques, les phallus dorés des tours éjaculant le peut-être d'un sperme nuageux au-dessus des boulevards qui filent véloces, emplis du vague bleuté des foules, phosphorescents d'une double traînée de lumière ourlée en or à la bordure émeraude des platanes émâciés.

Avec la tristesse des départs indifférents et que point n'apaise la douceur d'un adieu, irrémédiablement les voitures roulent, roulent, roulent.

Noires, jaunes, elles s'en vont toujours, toujours, montant à l'âme la remembrance douloureuse des chants de rouets.

Le Stylite regarde la foule passer, houer ; la foule qui flue, bourdonne, exulte et désespère.

Et ce sont des soudards traînant à leurs sabres lunaires, les morts prochaines écrites en canons croisés, en grenades fleuries d'un flamboi sanglanté de carmin, sur la majesté ironique et polychrome des uniformes aurés.

Et ce sont des femmes, des femmes étranges délimitées par les profils d'un parfum et le souvenir aigri de longues nuits charnelles éclaboussées d'ivresses ; et des yeux qui dardent ainsi que des gemmes serties à des anneaux de bistre ; et des proues de gorges haletant un même désir de volupté ; et des semelles, de pauvres honteuses semelles, suppliciées, sitientes d'égout sous une prostitution de jupons maculés.

Et ce sont des vierges aussi, mais pâles, très pâles, la poitrine plate, que pourchassent, dans un désir de vivre sur l'herbe des dimanches, les calicots hideux.

Puis des visages glabres, hirsutes, poudrés de riz, empâtés de fard ; des têtes basses, chafouines, glorieuses, obscènes, perchant la diversité de vivre sur

l'uniforme ridicule du moderne vêtement; et des yeux qui cherchent, plongent, musardent, creusent, ricanent; et des pieds qui vont glissants, rapides claudiquants, lourds, élastiques.

Et, désespérément, les voitures roulent, roulent, roulent.

Au ciel, une ironie sacrée traîne mystique, par les étoilées jonchées sur le bleu, comme une moisson d'avoine coulée sur l'ombre lapis d'une aire.

Et la lune pleine écartèle d'or au blason des rêves enfuis vers des Annam bizarres, évoquant aussi les têtes gourdes des hydrocéphales et le ballonnement soyeux des mongolfières transparentées par le soleil aux jours houleux des joies publiques.

Et toujours les voitures roulent, roulent.

Lumineux au masque béat des façades, feufollette un vice des choses nouvelles, baroques, hétéroclites, tirant l'œil, la bouche ou l'oreille en un raccroc sensoriel des bruits, de couleurs et d'olfactions.

Et le Stylite regarde.

Il voit, sur la grande voie de bitume qui grouille, glapit, sussure, par les baies laiteuses des vitrines hautaines, éclater des feux anisés dans des globes de verre dépoli; chatoyer comme un gel de Chine sur un firmament de laque, les étoffes roses, couleur de ciel, couleur de cygne, couleur de saumon; et des neiges nuptiales, des aurores polaires, des soirs de lacs, se mêler inextricablement ainsi qu'un vol d'oiseaux des îles abattu sur des grèves de jasmins et de roses.

Il voit à l'étal des batteurs d'or, dans la gloire soleillante des orfèvreries, étranges et raffinés, s'affirmer de royaux supplices sur des billots tendus de velours noir.

Et ce sont des yeux désorbités, des yeux lassés et doux de germaines enchâssés dans la virginité blanche et suave des soies liliales; et des yeux verts, des yeux félins, des yeux de bêtes, hagards, des feux subtils qu'ont les prunelles fendues des chats par les nuits boisées et lourdes des greniers; et des yeux encore aux dentelles des filigranes; et des yeux toujours que semble pétrifier une extatique contemplation et sur lesquels point ne s'abaisse la morne et illusoire paupière des écrins.

Et le Stylite voit du sang figé à des épingles longues et aussi de pâles profils de minuscules décapités lever leurs fronts exsangues sur le relief roux des camées anciens.

Et dans sa pensée, resplendit, évoqué par l'éblouissement des gemmes et des étoffes fulgurantes, le mystique mirage de l'Hérodias qu'emportent, sur leurs épaules noires, les escales vers le palais où, là-bas dans la grande salle des festins, sur le plateau d'or massif qu'enrose le sang martyr, l'attend la tête pâle de Jean pleurant des rubis aux morsures des longues aiguilles stellées de pierres de lune et de topazes.

Et le Stylite regarde alors en une mêlée plaintive les arbres et les réverbères se poursuivre dans un

éperdûment de fuite vers les lointains linéaires qui se rapprochent là-bas, comme les branches d'un compas entre le balisage rouge et bleu des colonnes-annonces.

Mais, proches, sont des halls où, sur ses châssis d'ébène tristes et doux, regardent les graves rois des tapisseries de Flandre fermenter la canaille débauche des modernes abdomens vainqueurs de l'apoplexie différée, mais imminente sous l'épaississement des langues et des cerveaux déphosphorés.

Là, pareilles aux vierges gothiques en leurs lourdes robes de brocart qu'excusent les toisons rousses, mangent et boivent, auprès d'hommes faméliques, des femmes de rire et d'amour, les yeux tombés déjà sur la honte des divans louches.

Et les servants s'ameutent autour des tables dressées, ironiques, glabres, porteurs entre les épaules dénudées, des poissons roses, ouverts comme des fleurs et que partagent sensuels sur le linge plié, les rostres bleutés des couteaux d'argent mat.

Et le Stylite regarde, pâlis par la réverbération atone propre au cravatement blanc des hommes se lever, les moëlles encore fondues du spasme, et tracer avec la cire des bougies mortes aux bobèches éclatées, la perversité d'un nom de femme au tain des glaces en sueur dans l'encadrement frigide et marmoréen des cheminées polluées.

Alors, dans sa pensée, s'érigent les pylones que rosait, vers les frises, la candeur des couchants, les

pylones recouverts d'émail où l'éphèbe dans l'adolescence ame chanteuse des primes virilités, allait de la pointe de l'ongle tracer en signe d'amour le nom de celle selon son âme.

Et dans sa pensée surgit aussi le squelette, témoin ambigu de l'orgie des césars, diseur, en son ossature blanche de l'éternel regret de ses chairs disparues au cloaque des charniers et de la nécessité de jouir des heures fugaces que laisse au vivre la mort mendicante affamée et proche des lits d'airain incrustés d'ivoire.

Mais, plus loin, le sollicite l'apothéose vibrante d'un grand ciel de platine ;—et le Stylite voit monter sur les ailes éperdues des ibis symboliques, les lustres hindous vers l'alte coupole qui se creuse comme un nid où couvrirait un soleil.

Et le Stylite regarde, passer et repasser, entre les trompes levées des grands éléphants de carton pierre, les prêtresses du moderne mystère d'amour, pâles du reflet troublant des demi-jours d'alcove, roses d'une fantôme fraîcheur arrachée au baiser rouge de la grande maladie occidentale.

Sous l'électrique lumière à des jardins d'artifices et de décors, sussurent et rêvent à un regret de forêt patriale, les sources qu'apeure le rauque halètement d'une machine motrice dissimulée aux rochers et aux palmiers de l'éden de fiction.

Et là-bas, perdu dans l'immense vaisseau toujours lumière et s'agite comme en une mer de feu la théorie des ballerines, semblable à une couvée de grands

paons blancs tremblant dans une neige de tulle, chue d'un ciel incohérent de maillots roses incendiés par le brasier des rampes.

Et dans les éclosions magiques de splendeurs qui s'étagent jusqu'aux frises, le Stylite écoute, envolées en airs de valse, les musiques grelotter aux violons blonds des pudeurs germaines de vierges surprises au bain.

Et lointaines à présent, assourdies, les voitures roulent, mais encore, mais toujours.

Un étouffement plane comme l'odeur d'un crime à l'orbe de la cité qui se décrit amèrement profuse; et, avec une agitation inquiète, humaine, serpente une traînée noire vers les remparts où graves en leurs cabanons blancs, s'endorment les les gardiens de l'octroi.

Lointanément s'ouvre là-bas dans le verdissement nocturne, le bois où les voitures s'en vont à grands yeux de lanternes ouverts sur l'illumination qui rougeoit.

Aux branches appendues et pareilles à de grands fruits polynésiens mûrissent les lanternes chinoises par les allées de hêtres et de bouleaux emplies d'une joie chaude et lourde que point n'a fraîchit la cascade sanglante de la blessure fumeuse des feux du Bengale.

Et une végétation mystérieuse de verres de couleurs ruisselle aux ramures surbaissées, ainsi qu'après une pluie d'étoiles s'égouterait, au long des feuillées d'une ondée, le larmoiement dernier.

Alors, tandis que, sur l'étang, les beaux cygnes blancs apeurés regardent glisser des frères lumineux à prunelles de soleils, dressés sur des ailes de flammes, par le ciel un déchirement s'opère, et paradisiaque s'ouvre le royaume de feu sonore d'une voix immense qui roule comme un tonnerre par les planètes d'artifices girantes dans le chaos des étoiles roses montées sans relâche vers leurs sœurs calmes et placides des éthers.

Puis un grand silence; et par les clartés mourantes et retombées, sous la douceur laineuse de la lune, se dresse un calvaire étrange de suppliciés de carton dont l'âme de feu erre vacillante sur les longues baguettes qui grimacent des croix.

Et toujours les voitures roulent, roulent, mais plus rares, avec l'inconsistance vague des choses qui s'effacent, fondent.

Lents, très lents, errent leurs grands yeux, leurs yeux muets où pleurent à présent les tristesses intenses des navires partis au soir vers des ports moroses de spleen et des baies boueuses où s'enlisent les tampangs.

Aux chapelets lumineux des becs de gaz vont aussi d'étranges visions mendiantes, glissant des credo et des ave apesantis de nuits au porche des cauchemars et des rêves funèbres qu'éveille la solitude des squares où des hommes dorment criminels à la lueur des bancs repeints à neuf.

Puis flânent des craintes d'ombres formulées en un

langage occulte et sybillin : remembrances sourdes de couteaux levés, d'attentats bizarres à des pudeurs de fièvres ; et montent aussi, par les pensées incertaines des apparitions exsangues et blêmes de pendus sous les halos des réverbères et des noyés bouffis, ligottés, vitreux en leur immobilité d'objets délaissés aux berges désertes d'un fleuve.

Mais moroses s'espacent les asselements et les feux rouges des relais d'omnibus s'éteignent un à un.

Des dialogues s'esquissent à voix de silence, en chuchotements de fontaines ou en fendillements de platras entre les choses calmées des bruits du jour.

Vagues se perçoivent des signes d'intelligence de la pierre aux toits, du pavé au grimacement lugubre des façades.

Des émotions, des inductions, de l'insoupçonné, parlottent de l'incompréhensible et démontrent de l'irraisonné et du diffus.

Et le mouvement devenu plus rare, la vie immobile s'affirme étrangement.

Un apaisement vagit dans le silence relatif. Les formes sont des ombres, les pas s'assourdissent et la foule morte l'individu renaît rare, dissemblable sur le bitume qui mire ainsi qu'une glace à cause de l'humidité chue.

Et le Stylite regarde ces choses tristes qui passent.

C'est un homme qui s'en va flic, floc, chapeau défoncé, flic, floc de gauche à droite.

Sous le clair paletot entr'ouvert, blanchit la cravate de soirée lâche au devant de chemise polluée ; un camélia rouge sanglante une boutonnière.

C'est un homme qui s'en va flic, floc ; chantant bas avec des hoquets. Il a des souliers à la poulaine, à pointes longues, très longues et qui s'emmêlent ; le vent s'engouffre dans son paletot flic, floc et le souffle, le gonfle ; et les tours sont là-bas de grandes bouteilles noires, des bouteilles à vin rhéna et la lune un bouchon sauté à la dérive par le ciel où ballonnent des nuages.

Et là-bas, c'est un arbre, un drôle d'arbre ; non un sergot, une fontaine Wallace ; non, c'est un chien jaune, très triste qui tourne après sa queue, oui qui tourne.

La nuit est morose aujourd'hui, oh oui morose !

C'est un homme qui pleure, qui rit, qui chante, qui larmoie ; c'est un homme qui s'en va flic, floc.

Et le Stylite regarde ces choses amères qui passent.

C'est une fille qui marche lente, oh lente, très lente ; elle porte une robe noire, boursoufflée insensément à la place des seins ; une voilette descend de son chapeau à plumes et lente, très lente, elle marche, se retournant, un parapluie au travers du bras.

Là-bas au quatrième, une lumière brûle ; elle regarde la lumière là-bas au quatrième où est son grand lit. Des cheveux frisent sur son front très bas et voilent les oreilles. Elle a un fichu bleu autour du cou et marche lente, très lente. La lune est un louis

d'or là-haut dans une bourse bleue. Est-ce qu'il ne viendra pas d'hommes ? un louis, non ; jadis, alors peut-être. Est-ce qu'il ne viendra personne ?

Là-haut, au quatrième une lumière brûle, là où est son grand lit. C'est une fille qui marche lente, oh très lente.

Et le Stylite regarde ces choses moroses qui passent.

C'est un sergot qui va et vient, engoué dans la pélerine de caoutchouc d'uniforme, capuchon relevé avec le faux air de domino de carnaval sous les réverbères qu'il compte et recompte ; c'est un sergot qui va et vient.

Une cheminée, là-haut, avec des étincelles ; — ce n'est rien ; — le vent. — La nuit dernière il a dormi avec sa femme ; ainsi toutes les deux nuits. — Le signalement disait qu'il avait des yeux verts. — Et ce qu'il y a des yeux verts ; mais les cheveux ? il portait un chapeau de feutre mou, mais la petite fille ne savait pas la couleur. — On a donné aujourd'hui Faust à l'Opéra ; l'affiche est rouge ; quand on regarde longtemps, ça devient vert. — La lune bombe comme le verre de la lanterne de l'inspecteur.

Est-ce qu'il viendrait l'Inspecteur ? C'est un sergot qui va et vient.

Et le Stylite regarde ces choses atones qui passent.

C'est un garçon de café qui ferme. Par l'ouverture nimbée de fumée, dans un désert, les becs de gaz

strident. — Au comptoir, derrière les pots de réséda, une fille blonde, grasse, les yeux traînant du sommeil fait la caisse et s'interrompt pour vider un verre d'eau-de-vie, par habitude en se baissant à niveau du marbre. Le petit chose lui a dit des bêtises ce soir; le colonel qui a pris une absinthe sur le tard, il se ramollit le colonel.

Les jetons de cuivre, c'est sale; chez l'autre patron on en avait en nickel. — Et dehors, le tablier collé aux jambes par le vent, le garçon clot les volets bordés de fer; la lune est claire, il fera beau demain. — C'est un garçon de café qui ferme.

Et le Stylite regarde ces choses navrées qui passent.

C'est un chien, un chien jaune qui rôde, amer, hésitant, le poil hérissé dans la bise. Insensiblement surgissent les côtes sous la peau tendue comme un tambour. Les yeux clairs pleins de l'atroce limpidité des tortures du ventre inassouvi, il va tournant sur lui-même. C'est un chien qui se couche, qui tremble, tremble; puis pousse un hurlement et se renverse sur les flancs, les pattes en l'air, agitées de trépidations rapides qui se calment, s'apaisent, s'endorment avec une infinie tristesse. C'est un chien qui se meurt.

Et le Stylite regarde ces choses désolées.

Et les voitures aussi sont mortes; — lentement assoupies, elles se sont tues.

Au ciel, des nuages blancs tournent en rond autour

de la lune et des souvenirs lointains chantent des candeurs et des virginités.

Des sérénités calmes, impassibles, douces, infiniment passent. — Quelque chose d'une bonté glisse à travers la nuit.

Et les voitures sont mortes, mortes, dans le silence intense, comme un grand bruit.

Et le Stylite se souvient.

MAX ELSKAMP.





TROUÉE.

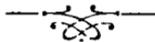
*L'ombre odorante où vibre une lueur fleurie
S'égaye à la brise aux reflets du jour changeant,
Le sillage de l'air limpide est bleu d'argent
Comme un fond d'eau où le soleil se colorie.*

*Et dans le cadre des feuilles, la closerie
Aérée, où des libellules vont nageant
Avec des gestes se déchevèle, en neigeant
Des parcelles de rose amoureuse et mûrie.*

*Le vent fragile vient parmi les frondaisons
Allongeant les soleils cerclés sur les gazons
Ebruiter un frisson dans les feuilles dorées.*

*Quand, le soir s'éteignant, le bois sacré qui luit
S'abandonne dans l'air plus sombre des orées
Aux bras pernicieux et tristes de la nuit.*

PIERRE LOUÏS.





NOTES RÉTROSPECTIVES ET ANCIENNES.

Une journée de septembre.

A 7 heures, un choc sur ma porte me réveille. Ah oui ! je l'ai demandé. Je me lève donc brusquement et me vêts sommairement d'une chemise et d'un pantalon de flanelle, les premiers souliers venus, un grand drap de bain et dehors. Dans l'endormi général, et soi-même moins qu'à moitié réveillé, la première impression, avec cette légère brume des sous bois, est presque, déjà, celle d'un bain. Et l'on est légèrement transi.

La température est d'ailleurs très fraîche, et là-bas, la Tamise, roule des eaux qui paraissent glacées. J'arrive au bath-house, sorte de petit bengalow construit sur pilotis. M'y déshabille et la porte ouverte, regarde avec quelque appréhension, le cristal fabuleusement limpide que je domine. L'admirable rivière se déroule ici, paresseusement, entre des arbres séculaires. La végétation y a une telle grandeur exubérante, qu'avec ma nudité se détachant

sur la baie de cetteasure indoue, quelqu'un passant eût dû avoir l'illusion d'un paysage tropical, soudain transporté en ce froid climat, car l'impression de froid était telle que certes, sans l'appréhension d'être trop furieux contre moi-même, je fusse retourné sans me jeter à l'eau, à l'eau, cette cependant si forte et tenace passion ! mais j'eus honte d'une telle faiblesse et piquai ma tête. L'eau, en effet, était terrible. Elle me semblait moins froide là-bas, à l'ombre du vieux Château royal où se promènent des habits rouges là, où l'on attendrait de farouches géants, gardiens incorruptibles de pauvres petites fées captives. Dix minutes de cette façon de supplice me parurent une suffisante vengeance contre moi-même et je rentraï, et fis une toilette moins sommaire.

9 heures. La cloche sonne. Déjeuner; tout le monde autour de l'immense table rectangulaire, chargée de thé, café, poulets, roastbeef, jambon, toasts, tartines, pain noir, pain aux anis, une kyrielle de mets indigènes, œufs pochés aux anchois, farcis de vingt façons, des confitures et des fruits. Chacun prit ce qui lui plut et trois quarts d'heure plus tard, avec l'une des filles de la maison, je partis pour une localité voisine. Quelques courses urgentes étaient à faire. Et tandis que d'autres, en bateau, ramaient ou pêchaient, ou lisaient, — que d'autres encore se livraient à d'effrénées parties de lawn-tennis, nous partîmes tranquillement à cheval par les routes qui paraissaient des avenues, des prairies qu'on eût

prises pour des pelouses et des bois que je crus être des parcs. Et nous allions, par la transparence étonnante de cette belle matinée d'automne. Une chaumière d'aspect confortable avait son toit couvert des flamboiements d'une vigne vierge qui l'habillait toute. Plus loin, à une forte montée, ma compagne voulut marcher et nous fîmes tout un bout de chemin à pied, tenant nos bêtes par la bride. Et au milieu de la si calme forêt, c'était une conversation adorablement banale de gens ne se connaissant pas du tout, qui, tout en se trouvant peut-être sympathiques, savent cependant que demain ils se quitteront et puis ne se reverront probablement jamais; et cela autorisait parfois des questions un peu plus intimes. Là haut, une grande bruyère où les gentlemen des environs venaient exercer leurs hunters. A cheval ! et nous voilà franchissant les obstacles accumulés, un peu à plaisir en cette plaine. Et nous regagnâmes la route et ma compagne allait toujours au galop régulier de sa monture et je vis que la route était fermée par une haute barrière. Arrêtez, lui criaï-je naïvement. Elle : (heureusement pour moi, n'eut idée de ce que j'avais craint, car sinon quelle moquerie), "Mais non ! nous payons en revenant !", et sans plus, franchit la barrière, et je dus la suivre. A peu de là, la petite ville de province anglaise, avec son si spécial caractère et toutes ces petites maisons basses qui vous ont des airs si confortables. Nous revînmes, les courses une fois faites, avec plus de calme et chacun

s'absorbant un peu au rythme de sa bête, à l'ombre séculaire des chênes, en sa personnelle et égoïste rêverie.

Comme il me restait encore une partie de la matinée, j'allai endosser un *rowing suit* quelconque, et partis en canoë me perdre en les méandres ombreux et parfois si étroits qu'on eût dit des ruisseaux, que faisait la rivière, là-bas, au-dessous du barrage, en se divisant en une série d'embranchements. Oh, cette quantité d'îles, quelle merveille : des émeraudes de verdure enchâssées dans l'opale des eaux irisées de soleil. Ah vivre ainsi des heures et des jours et ne jamais savoir s'il y a d'autres vivants dans le monde, et ne jamais savoir quelle heure il est !

Mais l'impitoyable cloche du déjeuner vient vous réveiller et vous trouvez, avec une table prodigieusement surchargée, des jeunes filles qui vous servent avec grâce des plats que vous dévorez consciencieusement. Et une très grande gaieté, une très grande animation règnent. Tout ce monde est très vivant.

Cette après-midi, on décide une promenade générale sur la rivière, mais que prendra-t-on ? Il y a les trois *pleasure skiffs*, le *canoe*, le deux *punts*, les deux *steam launch* et enfin l'*outrigger* à huit. Un cri général : le petit *launch* pour les vieux, le huit pour les jeunes ! Ce huit était une solide caisse d'entraînement, à clins, mais guère plus large qu'un bateau de

course. Il était encore à bancs fixes. Mais c'est avec quelque stupeur, en constatant l'excellent ensemble et l'équilibre de l'équipe, que je me souvins que trois jeunes filles y ramaient et que la quatrième barrait. Ces grandes et souples filles rousses, commençaient, je l'avoue, à m'inspirer une certaine admiration et quand je songeais à la tête qu'eût faite maint homme du monde continental, à qui l'on eût mis un aviron en mains (et la femme, je n'y pensais même pas), je me disais que seule, la jeune fille anglaise sait rester gracieuse en se livrant à un exercice sportif quelconque, parce que chez elle, c'est d'immémoriale éducation et non de pure pose. La promenade se fit sans incident notable, sauf un *crab* d'un distrait. Au passage d'une écluse, malgré les bouillons et les vagues, l'équipe se montra très disciplinée ; quant au launch, il suivait très difficilement et on ne s'occupait guère de lui.

Comme nous rentrions, vers 5 heures, la plupart des hommes allèrent faire une partie de billard et moi, décidément très emballé, me dirigeai à nouveau vers la rivière. La plus gosse des filles me héla et me demanda si elle pouvait m'accompagner. En l'un des canots nous nous laissâmes doucement descendre au fil de l'eau et elle me racontait mille petits jabotages gentils de petite fille, qui veut être aimable pour l'étranger et cela dans une très pure langue française, rendue encore plus exquise par cet accent qui, aux bouches des femmes et des enfants surtout, prend

des sonorités si musicales. Puis je repris les avirons pour rentrer.

Il était temps d'aller nous changer. Une demi-heure, me dit-elle, en se sauvant, pas plus !

Il ne fallait même pas cela, tout étant prêt : l'eau dans le tub, les boutons et la cravate à la chemise, tout le linge et les vêtements déployés : plus qu'à les mettre.

Tous les hommes en habit et les femmes décolletées. Après le débraillé permis et général, de la journée, cette correction de tenue est un charme de plus et l'on ignore trop quel repos c'est d'ainsi totalement s'ablutionner et se charger de linge frais et de vêtements légers et ouverts. Les Anglais semblent seuls avoir vraiment compris la campagne, d'abord pour la saison tardive où ils y vont, et ils savent combien elle est admirable l'hiver, puis, par leur façon d'y vivre.

On s'imagine difficilement la gaieté et l'entrain de ces repas : Nous étions une vingtaine et tout au plus trois ou quatre vieux.

Le dîner fini, les femmes, toutes ensemble, se retirèrent, et les hommes qui, jusque-là, n'avaient presque rien bu, attaquèrent alors les bouteilles de Sherry, mais, en somme, avec modération, et tous fumaient la pipe. Les premières fois, le contraste entre l'habit et la pipe paraît formidable et choquant, puis, y habitué, on finit par y trouver même un certain chic particulier. Eux, naturellement, ne peu-

vent se douter de cette impression appréciable par un étranger seul. Et alors commencèrent les propos violents, cette honte des réunions exclusivement masculines. Une heure plus tard, après un petit tour, pour dissiper l'odeur du tabac, l'on rejoignait les dames, et peu après nous nous mêmes à danser, quelques-uns à causer dans un coin. Parfois l'on arrêtait une danse pour un bout de musique et la danse reprenait jusqu'à minuit, où, avec l'aide d'un whisky-soda, chacun s'en fut coucher pour dormir admirablement.

P. M. O.



DEUX LIVRES DE VERS.

De tous les Poètes nouveau-venus, je n'en connais pas un qui sache, comme Emile Verhaeren, nous donner la sensation du *sublime*. Cela, qui n'est pas le privilège de l'artiste minutieux ni de l'œuvre d'art parfaite, un rien de phrase le peut faire naître, la subite flamme rompant les ténèbres qui l'écrasent, l'inattendu tressaut qui nous heurte en nous jetant hors nous-même et puis soudain nous laisse tomber, comme si l'instant brisait d'un coup cette Aile qu'un instant nous donna.

Je ne veux point dire, cependant, que l'œuvre d'Emile Verhaeren soit la meilleure de ces temps; dans la Beauté, il n'y a pas d'échelons : il y a des images diverses, chacune complète en son étroit domaine, de l'Idéal que tout Poète porte en soi, et dont il ne peut avoir ni la vision synthétique, ni la parfaite conscience, puisqu'il n'est Dieu; c'est le phare tournant dont une révolution, pour un seul qui le contemple, serait égale à l'infini. — L'artiste obtient à peine la révélation de quelques aspects successifs, mais il les isole en soi-même, il tâche à les recréer en leur donnant des apparences d'absolu, et, si l'on y regarde, les Règles n'ont-elles pas été inventées, peut-être, pour faciliter cette illusion, *puisqu'on ne suppose rien au delà du vers* ? L'Artiste travaille ainsi, cherchant à réaliser ce petit univers qu'est l'Œuvre d'art, et les formes qu'il anima se présentent à nous comme *un être venu d'autre part*, ou, pour reprendre ma comparaison de tout à l'heure, comme l'image détachée mais relativement parfaite d'un seul rayon qui passa loin de nous.

Quelques artistes ne s'arrêtent pas là; ils réunissent des

aspects successifs et synthétisent, sans que jamais, bien entendu, ils puissent nous formuler le Tout; mais encore leur œuvre se présente à nous du dehors, elle est un être qui s'impose et encore une fois, à des aspects successifs, l'artiste a prêté l'illusion du simultané et de l'absolu.

D'autres Poètes sont à part; point artistes au sens que je viens de donner à ce mot, ils ne créent pas l'œuvre d'art objective, mais tout à coup la suscitent en nous-même, comme si nos yeux, trop souvent fermés, apercevaient *alors* un divin Rayon qu'ils avaient ignoré. N'est-ce pas *alors* aussi que nous avons l'impression du sublime ?

L'art et le sublime me paraissent deux faces distinctes de la Beauté; la foudre est sublime, et n'est pas de l'art; Corneille, Shakespeare et Hugo sont souvent sublimes lorsqu'ils ne sont pas artistes, et Ronsard, Racine, Baudelaire, très purs artistes, ignorent le sublime. Le sublime est, en somme, une suggestion, mais soudaine et dominatrice; il n'a que faire des règles, il se moque de la perfection, et enfin, s'il faut mettre les points sur les *i*, il n'est, à mon sens, ni supérieur, ni inférieur à l'art, auquel il demeure constamment étranger.

Cette introduction est peut-être un peu longue, mais il m'amusait de l'écrire; et puis, n'ai-je pas ainsi analysé Emile Verhaeren dont les étonnants *Flambeaux noirs* illuminent ma table ?

Je ne puis comprendre qu'à propos de ce Poète on parle de technique, de pièces parfaites et d'autres qui ne le sont point. Verhaeren ne réalise pas, en général, une œuvre d'art, mais il rassemble, dans un apparent désordre, les merveilleux et vivants matériaux qui l'édifient en nous. Son idée bondit et retombe, s'arrête brusquement lorsqu'elle s'est précipitée

d'un bloc, et heurte et casse tout ce qu'elle touche jusqu'à ce qu'elle se dresse en nous-même. C'est un indomptable lion à qui l'on demande la haute-école.

Il est bien, ce grand Verhaeren aux rudes moustaches, au profil solide et têtue, au front qui s'exalte, — et puis le pli crispé des lèvres sous les yeux volontaires, — oui, n'est-il pas encore un romantique, un romantique assez espagnol, qui se souvient de Goya et même de Torquemada, et qui, certes, a rêvé Notre-Dame de Paris et les Burgraves dans leurs Burgs. Il a aussi un défaut des romantiques : parfois il se perd dans l'éloquence, et les grands mots se battent sous son front. Mais ne faut-il pas qu'il soit inégal pour qu'il reste lui-même, et, s'il abuse de certains vocables, ne lui pardonne-t-on pas tout, lorsqu'il nous prend de force pour nous rouler au ciel et nous faire deviner l'espace ?

J'ai dit qu'il était romantique ; mais il est un romantique exaspéré ; il est le Paladin des épopées ayant vécu parmi les hommes de nos siècles ; il a connu les douleurs raffinées, celles de l'esprit l'ont torturé, et, lorsqu'il érige l'épée à deux mains, il se sent vieux sous son armure, et terriblement sensitif et nerveux comme on l'est à présent. Alors il se fâche contre la vie, il l'insulte, il veut la renier, et crie la détresse du corps avec celle de la tête. Aussi, lorsque la plupart des poètes d'aujourd'hui cherchent la légende ou créent une fixation d'où émane leur pensée, Verhaeren reste résolument dans la vie pour entamer avec elle le duel sans cesse renaissant. Ses livres, — je veux parler des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*, — évoquent un monde de ténèbres, — le nôtre, — où des hommes rêvent de monstres, imaginent des tueries, luttent pour l'or ou la chair, et voudraient en vain s'en aller par les océans pour fuir le ciel

livide et morne qui les écrase. En les *Flambeaux noirs*, les hallucinations se précisent ; à ce malade du corps, à ce malade de l'esprit, qu'il met en scène dans *les Soirs* et *les Débâcles*, une dernière fois les douleurs physiques se présentent avec celles de l'idée, et la folie est proche. Un immodéré désir de lointains où se précipiter comme une masse, et voici des songes noirs, la chair révoltée, le sadisme, un goût de crime qui passe dans le vent, et le néant des Livres où voulut s'abriter une pensée en désarroi.

Ces visions, Verhaeren les suscite en lignes tordues, mais toujours grandes, avec des colorations malades et enflammées ; il a le goût de l'immesuré, du subit et de l'écrasant, et il s'est formé, pour réaliser ces proportions, un vocabulaire titanique qui lui appartient bien. Il voit noir et il voit rouge, il est Ribéra, Zurbaran et Goya. Son vers s'empourpre comme une blessure et se dresse comme un monolithe. Enfin, il a choisi cette belle et large édition de Deman, il a choisi l'admirable Odilon Redon pour illustrer ses œuvres, et c'est bien encore un poème comme en écrit Verhaeren, ce fond d'église on dirait tumulaire, des ténèbres où surgissent quelques rares croyants, les Pauvres, les douloureux, les amputés, ceux-là, à peine vivants, mais immuablement fixés à la foi qui va s'effondrer sur eux.

Dirai-je que je préfère les *Flambeaux noirs* aux autres livres de Verhaeren ? Il est bien difficile de choisir, — on subit. Cependant, si les *Débâcles* me paraissent peut-être la plus belle œuvre du Poète, celle-ci, très inégale et dont je déteste mainte page, contient de si terribles clameurs, elle évoque de si larges et dominantes visions, que j'hésite. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que ce dernier livre est le plus personnel ; il contient Verhaeren mieux que tous les autres,

et sa caractéristique est celle même du Poète : le paroxysme. Et puis que dire encore ? Verhaeren n'est pas des poètes que j'aime, sa vision me conquiert souvent malgré moi ; mais il est de ceux qui maîtrisent, et de ceux que j'admire.

*
* * *

Stuart F. R. Merrill, prétendument citoyen d'Amérique, est devenu, par naturalisation idéale sans doute, le compatriote de Véronèse et même celui de Donatello : car il a toutes les splendeurs de Venise, comme ses nobles lignes décèlent une provenance toscane.

Les Fastes, ce titre dit bien un des aspects du livre, où la splendeur du décor amoncelle la lumière par blocs, et, d'autres fois, se déroule en orfrois d'une somptuosité barbare. On songe aux pourpres de jadis, là-bas, en Phénicie, aux mirages éblouis des terres orientales, à des éclats de fêtes commandées par un roi, ou bien n'est-ce pas les trésors massifs qui dorment au fond des Indes, à moins que Stuart Merrill ne soit le simple et princier négociant de Bruges ou de Venise lorsqu'il s'émerveille en les ors et les soies qui lui viennent d'outre-mer. •

Mais, sous la couleur qui les pénètre en les magnifiant, Stuart Merrill a les lignes. En ces temps, les meilleurs des poètes nouveaux laissent le trait s'évanouir dans l'atmosphère qui baigne les silhouettes ; de Régnier, par exemple, évoque des paysages et des formes qui s'y meuvent, mais il les confond dans une même clarté de lointain, et, l'émotion passée, on conserve un souvenir ondoyant, comme celui d'un accord qui s'est dissous, sans élire particulièrement en la mémoire, tel geste ou tel groupement précis de personnages. Pour ma part, j'aime beaucoup ce mode de créer ; mais je ne puis refuser mon admiration aux poètes qui, comme Albert

Giraud en son très beau livre : *les dernières Fêtes*, accusent avec netteté les linéaments d'une figure qu'ils animent.

Stuart Merrill a la science de la ligne décisive, comme il sait onduler toutes les souplesses d'une attitude; mais, il faut le remarquer, ses formes sont presque toujours en équilibre statique, telles que les fortes et nobles créations de Constantin Meunier, par exemple; le geste chez lui, peut s'immobiliser indéfiniment, par cela même qu'il indique plus souvent un état qu'une action, et donne mieux l'impression de la chose qui dure. De plus, si sa ligne est ferme, le trait n'a jamais de dures arêtes, et c'est bien comme les œuvres de peintres italiens, dont les formes très précises ne se découpent jamais cependant avec sécheresse, mais sont harmoniées sur un fond qui participe de leur vie.

J'ai peut-être poussé trop loin ma comparaison avec les artistes de la Toscane, et il faut se rappeler ce que je disais tantôt de la couleur des *Fastes*. L'idéal de Merrill n'a pas les gracilités de Florence, s'il leur emprunte la grâce de Donatello; cet idéal est plus robuste, la femme y dresse une stature plus mâle, avec les contours solides de la sculpture grecque. On le voit aux hésitations de mes phrases, l'image de Merrill est diverse, ondoiyante malgré le relief de son premier aspect. *Les Fastes* ont de l'éclat surtout, mais leur beauté procède encore de plusieurs autres qualités parfois opposées, depuis la douceur nacrée de Watteau jusqu'à la force qui tend les muscles. Et, puisqu'il est toujours bon d'user de comparaisons lorsqu'il s'agit d'un poète, je voudrais dire encore combien je songeais à Stuart Merrill en feuilletant l'album de Walter Crane : *Princess Belle-Étoile*. Mais ce serait un peu long vraiment, et il suffit d'avoir évoqué ici le merveilleux du maître anglais, la vigueur de sa palette et

les grâces viriles de son crayon, pour que l'on devine quelle parenté le lie à Stuart Merrill, d'ailleurs issu de la même race.

Ce qui frappe en Stuart Merrill, après la lumière dont il inonde son vers, c'est le sens du légendaire avec le don de suggérer. Ses personnages, nettement accusés comme ceux des gothiques de Cologne, restent pourtant lointains comme eux, et le rêve qui les entoure se communique à nous par l'enchantement de la musique. Les vers des *Fastes* et des *Gammes* sont, en effet, basés sur l'allitération, et, de ce fait, M. Stuart Merrill se range au nombre des *fichues canailles*, (d'après la gracieuse appellation de M. Catulle Mendès), car il est un artiste probe et réfléchi, et ordonne son œuvre selon la Beauté en laquelle il a foi, sans attraper *au petit bonheur* des alliances de sons pour " ne s'en apercevoir qu'après „ (1).

Son riche vocabulaire permet à Stuart Merrill de choisir avec discernement les suites de consonnes et de voyelles qu'il charge d'illuminer sa pensée, et l'alexandrin ainsi composé gagne un éclat et une force d'évocation dont on reste surpris. Mais, si j'ai fait jusqu'ici l'éloge des *Fastes*, je vais terminer par d'acéribes critiques et je serai d'autant plus sévère que les *Fastes* approchent plus de la perfection que je rêve, et que plus grande est ma confiance en le talent de Stuart Merrill. Si le vers des *Fastes* a une solidité de métal, il pourrait gagner

(1) Malgré cette bizarrerie peu courtoise de son esthétique, il me plaît d'affirmer mon admiration pour l'auteur du *Soleil de Minuit* et du *Roi Vierge*, à qui l'on ne rend pas justice. Mais, je le lui ferai observer timidement, Stuart Merrill n'ayant publié que des vers d'une régularité parfaite, il peut sembler téméraire de lui attribuer la dislocation de l'alexandrin; de ce qu'on est Américain, il ne suit pas qu'on soit forcément... époclaste (n'est-ce pas, Moréas?).

en souplisse : c'est que les allitérations multipliées n'obéissent pas assez, ici, aux courbes de la pensée; il leur manque fort peu de chose certes, sinon d'être plus logiquement coordonnées, et de ne pas se présenter comme des accords plaqués. Cette réserve ne m'empêche pas de croire que, de tous les nouveaux poètes, nul n'a su aussi bien que Stuart Merrill user de la musique. Mais j'ai un autre reproche à faire à cet artiste. *Les Fastes* sont trop un recueil de pièces, il n'y a pas là le Poème constant. Sans même exiger qu'une pensée identique se développe sans interruption depuis le début jusqu'à la table des matières, — ce que je voudrais cependant, — on est en droit de réclamer une unité générale et large, comme celle du *Don d'Enfance* de Fernand Severin, par exemple. Cette unité n'existe guère dans *les Fastes* et c'est, à mes yeux, le grave défaut de ce très beau livre.

Mais il sied bien vraiment de critiquer ainsi ! non, au lieu de chercher la petite bête, il faut s'enchanter la vue et l'ouïe en feuilletant et en refeilletant *les Fastes*; il suffit bien, n'est-ce pas ? que Stuart Merrill nous ait apporté les merveilles de pays inconnus, qu'il nous ait suggéré de belles attitudes en de lumineux paysages, et que telles pages aient pénétré en nous parce qu'elles étaient nous-même, pour vivre désormais de notre propre vie. Stuart Merrill a la vision large et rayonnante, le sens du *mot décisif*, le don de la couleur et de la forme; il suscite à nos yeux des pompes triomphales, il a l'instinct musical le plus sûr, et par dessus tout il sait parler de la Joie comme de la Tristesse, en évoquant des choses qui sont et resteront belles; c'est assez pour que l'on s'incline très bas devant ce Poète.

ALBERT MOCKEL.

NOTES.

M. Pierre-M. Olin se voit, momentanément pour le moins, obligé d'abandonner sa part de direction dans *la Wallonie*. C'est ce qui occasionne l'énorme retard de ce n^o et lui-même ainsi que les autres directeurs de la revue, prient leurs lecteurs de les excuser.

Le n^o prochain, qui paraîtra dans quelques jours, sera consacré à MM. Hector Chainaye et Célestin Demblon.

Par suite d'une erreur survenue dans l'échange d'épreuves avec M. Vielé-Griffin, des fautes se sont glissées dans les *Jeux parnassiens*. On doit lire :

P. 193, v. 10, *Rose*; — p. 196, v. 13, *rires*; — p. 196, v. 21, *Sont*; — p. 201, v. 15, *insonore*; — p. 202, v. 10, *au bel*; — p. 211, v. 17 *épris*; — p. 213, v. 13, *à tout propos*; — p. 215, v. 12, *avant de fuir*; — p. 216, v. 20, *la face vers*; — p. 217, v. 12. *et joyeuse du rire seul*; p. 220, v. 7, *teintes*; — p. 220, v. 8. *plaintes*; p. 213, v. 6 et 7 : *La peste inéluctable émane en effluves, vindicatrice*.

L'IMPRÉVU, par GUSTAVE GUICHES.

Tresse et Stock.

Un jeune homme avant de quitter sa natale ville de province, passe une revue de ce qu'a été sa vie jusqu'alors, et de ce que sera sa vie plus tard. Il a tout prévu.

« J'avais vingt-quatre ans, beaucoup de bon sens, peu d'enthousiasme et la vaillante ambition de réussir. Aussi, passant une dernière fois mes projets en revue, examinant

les diverses méthodes que je comptais appliquer tour à tour, à la conduite de ma vie, récapitulant mes principales chances de succès, je savourais, avec la joie de quitter Montmorillon, un épanouissement de bien-être, cette fierté de soi-même que donne la conscience d'un devoir accompli „. Il constate également : “ La mort presque simultanée de mes parents m'avait fait riche dès la majorité. „ C'est donc un homme très moderne, froid, très armé pour le combat qu'il prévoit et décidé à en sortir victorieux. Ayant vite percé à jour toutes les avances intéressées qui l'entourent, il se réjouit de la déconvenue de ceux qu'il quittera bientôt.

“ J'en esquivai les pièges et m'enfermai chez moi, triste de cette expérience, de cette confrontation brutale avec les plus basses convoitises de l'intérêt personnel, que de ce jour, je considérai comme le seul mobile des sentiments et des actions. „ Il se croit certain de réussir, se reconnaissant une faculté qui généralement manque aux artistes (car il se destine à la Littérature) celle de *prévoir*. “ Le secret fondamental du succès est donc cette faculté de prévoir que je savais posséder, que je résolus de cultiver et de défendre contre toutes les influences qui pourraient l'amoindrir. „ Certain donc d'avoir supprimé de sa vie l'*Imprévu*, il se délecte au songer de ces prochaines joies, quand cet *Imprévu* pénètre en sa vie sous la forme d'Adeline d'Avrillon, une petite amie d'enfance, qui veut le voir avant qu'il ne quitte Montmorillon. Des questions d'intérêt les avaient séparés sans qu'elle cessât de l'aimer, tandis que lui restait très indifférent, parce qu'il y avait eu “ faux départ et qu'elle était partie la première. „ Cependant, songeant que le lendemain il serait loin et jugeant d'ailleurs assez mal la démarche qu'elle faisait, en son égoïsme il se laissa aller à de fâcheuses

extrémités et à un serment dont il s'excusait lui-même. " Ce sont, me dis-je, les conditions dans lesquelles il est donné qui font la valeur d'un engagement. Or, si la personne qui doit bénéficier de cet engagement l'obtient par des procédés de séduction auxquels succombent les volontés les plus fermes, cette possession ne saurait être valable et ne doit pas être maintenue, en toute équité..... Et puis, à mesure que j'avancais dans cette discussion de conscience, je trouvais de nouveaux arguments en ma faveur. „

" Mes droits m'apparaissaient indiscutables, et m'obstiner à leur examen eût fini peut-être par me faire douter de leur validité. „ Aussi, n'y pensant plus, il vogue vers Paris à la conquête de sa *vie prévue*. Il s'y trouve bientôt en rapport avec le baron Lambert Loysel, jeune littérateur, avec lequel il se lie d'une forte amitié, d'autant plus forte que tous deux reconnaissent et tolèrent leur mutuel égoïsme. Là, quelques jolies notations de cet égoïsme, telle : " As-tu remarqué comme beaucoup de nos confrères sont jaloux? Je ne suis pas comme eux et je crois bien me connaître. Le succès d'un ami me laisse tout à fait indifférent. „ Un soir, après un dîner où quelques récits qu'il fit avaient eu un succès de bon augure pour son œuvre en préparation, Dussol trouve en rentrant chez lui, Adeline : elle est grosse et ne veut pas qu'il abandonne son enfant. Cette fois, il voit l'Imprévu implacable qui vient renverser tous ses projets et démolir sa vie. Il essaye bien de lutter, mais finit par accepter un compromis; elle restera avec lui jusqu'à sa délivrance, puis disparaîtra. Cette femme d'ailleurs, en ce moment en sa mise provinciale, lui paraît intolérable. " Pendant le court silence qui se fit entre nous, j'examinai sa mise, toute de deuil, sans un détail d'élégance, l'arrangement maladroit de

ses cheveux, sa figure vieillie de fatigue, ses yeux tragiques, son attitude faite de mouvements solennels. Une Melpomène de sous-préfecture, me dis-je, et je me demandais comment j'avais pu me laisser séduire, un instant, par une grâce dont je ne retrouvais plus un seul vestige, bien qu'il n'y eût rien de changé dans celle qui m'avait donné cette illusion. „ Seulement il l'avertit : “ Mais je vous prévient que nous vivrons sur le pied de guerre et que vous aurez à souffrir. Elle leva sur moi son regard qu'animait une intrépidité souriante et répondit simplement : je sais souffrir. „

Commence alors une vie en commun, elle, s'affinant chaque jour à ce contact de grande ville qu'elle aime et pour laquelle elle semble faite. Lui constate ce changement et toute la merveilleuse beauté de cette femme contre laquelle il se sent une haine furieuse de son intrusion en l'indépendance jusqu'alors de sa vie. “ Elle s'était vite débarrassée de la lourdeur provinciale. La Parisienne avait pris son essor. Cette transformation s'était faite presque insensiblement comme l'éclosion d'une fleur germée dans l'aristocratique intimité de sa race et qui s'épanouissait en trouvant son climat. Ses toilettes simples ou, selon les circonstances, d'une complication précieuse, ne semblaient valoir que par la grâce de celle qui les portait. C'était, elle d'abord, qui se faisait admirer, sa beauté suave, qu'aucune imperfection de traits ne dérangeait, l'éblouissement de ses cheveux, la magnifique tombée de ses épaules, sa taille, maintenue dans sa sveltesse par d'invisibles procédés, sa démarche souple, vive, d'une légèreté de valseuse et parfois s'abandonnant à cette nonchalance qui joue si bien la mélancolie d'un idéal déçu. „ Elle sortait souvent pour se rendre à des expositions de peinture, des ventes de fleurs, des concerts ou des matinées, puisqu'elle

ne pouvait aller au théâtre le soir. Avec une adresse irrésistible elle avait obtenu de moi des renseignements sur la littérature moderne dont elle suivait le mouvement. „

Il note " ce charme qui, chaque jour, grandissait en elle, au lieu de vaincre ma résistance, ne fit que l'accentuer. Il m'eût fallu des griefs pour motiver des discussions entre nous. Je ne pus m'en procurer. „ " Mais la gracieuseté d'humeur qu'elle opposait à ma réserve hostile m'irritait comme un permanent sourire de défi et me poussait à l'éclat d'une colère que je me sentais incapable de contenir plus longtemps. „ Comme pendant toute cette période Dussol s'est complètement retiré et a même annoncé une prolongée absence, le prétexte lui est fourni par un article de *Revue* fort méchant où il se sent directement visé. A cause d'elle il se voit forcé de ne pas répondre. Eclate alors entre ces deux isolés une scène terrible, où il laisse s'écouler toutes ses rancunes. " Elle comprenait, en m'écoutant, avec quelle violence j'allais retourner contre elle l'outrage qui m'était infligé. Elle prévoyait que tous ses efforts à plaire, à combattre, par la douceur de son charme, l'obstination de mon ressentiment, à se rendre agréable à ma vie, afin de lui devenir plus tard indispensable, que tous les calculs de cette tendre et patiente politique allaient être déjoués, ramenés durement à leur point de départ. Elle se sentait atteinte par chacun de mes regards, par chacune de mes intonations, qui lui renvoyaient la responsabilité de l'injure reçue. Aussi, prête à défaillir, saisit-elle ce flacon dont le scintillement de cristal et d'argent fixa tout à coup la détresse de ses yeux. „ " Ma colère se détourna de Lepret pour se concentrer toute sur Adeline, et je m'avouais dans cet instant même, que cette blessure faite à ma vanité, si cuisante qu'elle fût,

m'était cependant presque douce, car elle me donnait enfin l'occasion tant cherchée de combattre une ennemie plus dangereuse, moins aisément vulnérable que ne le serait le chroniqueur de la *Revue*. „

Après une discussion, on lui montre un avenir encore superbe s'il veut : " Ce qu'elle disait, j'étais obligé de le reconnaître irréfutable. Je n'avais pas d'objections pratiques à invoquer contre ce mariage s'imposant au reste comme unique voie de salut. Mais cette logique triomphante qui se faisait l'écho de ma conscience et de ma raison au lieu de fléchir mon entêtement, ne réussit, par cela même, qu'à le surexciter. Mon ressentiment s'exaspérait et devenait une haine intraitable. Je cherchai furieusement une issue à ce dilemme dans lequel Adeline m'avait enfermé. „

Un élément nouveau entre en la vie de ces malheureux. Une Américaine que Dussol, un jour, à tous risques aborde, séduit par son allure et qui devient sa confidente. Cela l'amuse beaucoup, elle qui s'ennuie partout. Elle suscite un moyen, la jalousie et consent, en tout bien tout honneur, à s'y prêter. Des lettres qu'il laisse traîner, des absences, jettent Adeline dans un sombre désespoir. Enfin, un soir qu'il allait sortir " elle prit mes mains et me jeta au visage, follement en un cri de triomphe : c'est pour ce soir, je le sais, c'est pour ce soir! — Qu'y a-t-il? je vous en prie, expliquez-vous rapidement. Vous allez me mettre en retard. — Elle m'attirait vers le canapé sur lequel elle venait de s'asseoir. — Vous avez l'intention de m'empêcher de sortir? demandai-je. Vous n'y réussirez pas. Je vous préviens que je dispose de cinq minutes tout au plus. — Non, c'est impossible. Je vous dis que c'est pour ce soir, notre enfant! — Elle cria ces derniers mots comme un Noël. Ses yeux exultaient, s'atta-

chaient aux miens, me disaient leur amour, leur pardon des tortures endurées, leur espérance de voir mes bras s'ouvrir, mes larmes couler, tout mon être se fondre à la joie de cette annonce. „ Lui répondit qu'il allait faire chercher le médecin et qu'il sortait, sa présence étant inutile. “ Ce fut une exclamation de stupeur et d'angoisse. Son regard subitement agrandi me disait qu'elle refusait de croire à l'horreur des paroles entendues. „ Et lui, s'en allant, elle le retint et finit par se mettre en travers de la porte. “ Un instant je la considérai silencieux et comme en une hallucination elle grandissait mes regards. Je la voyais, là, devant moi, telle qu'elle était toujours, ayant l'inflexible stupidité de l'obstacle, debout me barrant de son corps toutes les portes de la vie. „ Elle se raidit, tordit ses bras pour échapper à mon étreinte, disant d'une voix basse qui haletait : je ne veux pas... il faudra que vous nous écrasiez tous deux. — Je voulus parler. Mes paroles s'engorgèrent dans une suffocation de colère. Alors, d'un mouvement irrésistible, affolé de rage, et qui tendit ses deux bras à les rompre, je l'arrachai de la porte, râlant comme si elle venait de dissoudre sa chair. Elle s'abattit, et, dans sa chute, heurta du ventre l'angle d'une chaise qu'elle renversa, roulant avec elle sur le plancher. Un cri d'atroce souffrance, de surhumaine détresse, d'espoir vaincu jaillit de sa gorge, et sans se relever, couchée sur le flanc, elle exhala des gémissements continus, confondus en un murmure qui grandissait et que filtraient ses dents serrées. „

“ Je restai, les yeux à terre, interdit, tombé de l'exaltation de ma colère, muet de stupeur devant mon crime, écrasé de honte et de terreur, à la révélation de la brute qui venait de se ruer hors de moi. „

Un docteur immédiatement appelé : " ce que j'avais prévu s'est réalisé, je n'ai pu sauver l'enfant, quant à la mère, rassurez-vous, j'en réponds.—Je n'éprouvais aucune émotion, ma sensibilité s'étant renfermée dans la sollicitude que me donnait le péril personnel dont je me sentais menacé. L'instinct me suggéra l'hypocrisie que réclamaient les circonstances... „ La secousse terrible de ce drame semble avoir rendu à Dussol son équilibre et calmé sa haine.“ Je ne me reprochais pas la mort de l'enfant. Le mouvement de violence qui l'avait occasionnée était justifié par les provocations d'Adeline, et ma conscience m'absolvait de ce meurtre auquel ma volonté n'avait pas la moindre part. Mais c'est précisément par son caractère accidentel que ce meurtre m'affligeait. S'il eût été prémédité, je me serais réjoui d'avoir réalisé mon but. Involontaire cette satisfaction me manquait, et il ne me restait plus, devant l'imprévu lamentable de ce dénouement, que le regret d'une maladresse tragique, cette stupeur attristée qu'on éprouve après avoir brisé quelqu'objet dont les débris révèlent, tout à coup, l'insoupçonnable valeur. „ Dès lors, Adeline se refuse, pendant toute sa convalescence, à revoir son bourreau, qui entraîné par un sentiment de justice et de pitié, se résoud enfin à l'épouser. Après avoir longtemps en vain essayé de parvenir à elle, il obtient une entrevue. Elle vient lui déclarer que ses espérances ne seront pas réalisées, elle le quitte ainsi qu'il avait été convenu entr'eux. Lui alors lui demande de rester, et à sa grande surprise elle refuse doucement mais irrévocablement. " Je n'ai pas réfléchi, c'est vrai déclara-t-elle. Ce qui s'est passé en moi n'est pas le résultat de réflexion. Je vous aimais autant qu'on puisse aimer. Je crois vous l'avoir prouvé en vous sacrifiant tout ce qui m'était cher. Maintenant c'est fini. „

Et elle partit. Lui " je n'éprouvais pas la joie parfaite que ce départ m'eût causée quelques jours auparavant ,, et une vague tristesse qu'il essaye de combattre par des arguties s'empare de lui, " je me souvins d'avoir déploré le départ des visiteurs dont la société me causait le plus profond ennui. Les séparations nous donnent l'idée de la mort et la tristesse qu'elles nous font éprouver vient de cette idée qui trouble, un instant, le plaisir que nous aurions à voir disparaître des importuns ,, il finit cependant par se trouver très seul. Elle lui avait dit qu'elle rejoignait ses grands parents d'Avrilon, et un doute qui lui vint, lui fit surveiller son départ. Il acquit la certitude qu'elle n'avait pas quitté Paris, et seulement alors constata qu'il l'aimait.

En réalité le roman est fini là et toute la suite n'est qu'une queue sans grand intérêt et qui enlève même à l'œuvre de son intensité. Dussol se sert d'agences pour retrouver Adeline, se désespère et finit, grâce à l'américaine, par la retrouver, femme légitime de son ami Lambert Loysel. Après d'infructueuses tentatives de reconquête il se laisse par lassitude pour ainsi dire séduire par Mary qui l'emmène avec elle en Amérique. Quelques notations dans cette seconde partie lui donnent un peu d'intérêt. Ainsi : " cependant je ne me résignais pas au désespoir, car je trouvais dans la profondeur de ma détresse la puissance consolante des illusions.,, " Vous ne savez pas, prononça-t-elle, à quel point une femme est capable d'oublier l'homme qu'elle a cessé d'aimer. ,, " Tu crois, demandai-je me délectant au plus profond de moi-même de la sottise naïvement épanouie de mon interlocuteur. ,, " Les pudeurs du cœur survivent à celles du corps ,, " c'est donc vrai que vous êtes impitoyables, vous autres, pour ceux que vous n'aimez plus. ,, " Un instinct physique domine

parfois les souffrances excessives et nous sauve par des réactifs admirables contre notre propre gré. „ “ Mais tout à coup je ressentis l'irrésistible désir de souffrir encore, de récapituler tous mes motifs de désespoir, de m'accorder un sursis pour savourer l'amer plaisir que je trouvais dans ma désolation. „ “ Vous paraissez ne pas connaître, chez les femmes, leur merveilleuse puissance d'oublier. „ “ Nous marchions, l'un près de l'autre, sans nous rien dire des sentiments auxquels nous ne pourrions encore donner la plénitude de leur expression, mais éprouvant à la pensée d'avoir lié nos deux existences, une paix semblable, en douceur, à celle de la nuit qui nous environnait. „ “ Je crois, repris-je, que dans la vie, la douleur ne domine que ceux qui se laissent dominer. Elle abandonne ceux qui sont assez forts pour lui témoigner son mépris, ou s'ils ne peuvent aller jusque là se comporter vis-à-vis d'elle avec dignité. „ “ Je ne m'attachais plus à prévoir ainsi que je le faisais alors. Ma raison se sentant défaite, je ne m'attachais plus à composer des méthodes de bonheur. „ “ On n'est pas un moment sans être dérangé dans ses habitudes. Ce n'est pas pour te faire un reproche, mais, conviens que tu disposes de ta vie sans te préoccuper de l'embarras dans lequel tu laisses un ami qui t'était rudement dévoué, un ami comme tu n'en trouveras pas chez les Indiens. „ “ Nous nous regardâmes étonnés, presque effrayés, de la provenance suspecte de nos regrets. „

Tel ce roman, très remarquable, de Gustave Guiches : une sincère et impitoyable étude de l'égoïsme contemporain chez les intellectuels. Sauf, à notre humble avis, cette erreur, peut-être pour arriver au nombre de pages voulu, de la seconde partie, cette lutte entre une intelligence qui ne

veut pas se laisser dominer par une fatalité qui, comme toujours l'emporte, est tragique, car, en réalité, ici l'homme lutte contre lui seul.

ERNEST BOSIERS. — *Les Vieux*, drame en un acte, en prose, dédié à Maurice Maeterlinck.

Cette dédicace est en quelque sorte l'excuse d'une inspiration à certain moment trop directe du suggestif auteur de l'*Intruse* que le drame de M. Bosiers rappelle. Mais, au lieu d'amener la grande redoutée au milieu d'une famille frapper un être cher, il réunit quelques vieillards quelque peu imbéciles que cette peur de la mort préoccupe et que la mort fortuite d'une cane plonge en une colérique et presque ridicule consternation. Nous ne savons si ce drame a été écrit avant ou après l'*Intruse*. S'il le fut avant, il est malheureux pour M. Bosiers de ne pas l'avoir publié plus tôt. S'il le fut après, bien que l'action soit habilement conduite, les caractères assez nettement dessinés et l'écriture bonne, M. Bosiers a fait œuvre d'utilité contestable, car on ne refait qu'à condition de faire oublier le modèle.

Ce drame est publié en une édition d'une coquetterie sobre et de très bon goût.

RACHILDE. Théâtre. Avec un frontispice de Paul Gauguin.

Les trois pièces réunies dans ce volume sont curieuses à plus d'un titre, mais *Madame la Mort* l'emporte autant en intérêt qu'en importance. C'est l'histoire d'un homme jeune n'ayant aucune raison apparente de désirer la mort qui s'éprend en quelque sorte d'elle, et qui, s'étant empoisonné, assiste en *son cerveau* à une sorte de réédition de l'antique

combat du vice et de la vertu, ici la Vie et la Mort. Autour de ce personnage central évoluent quelques comparses logiques. Cette hantise de la Mort sous un aspect presque aimable domine déjà un livre de Madame Rachilde, *Sanglante ironie* dont il fut parlé ici même. Cette sorte de nouveau nihilisme est assez curieux et dénote une particulière tournure d'esprit, rare surtout chez une femme.

Le *Vendeur de soleil* et la *Voix du sang* sont deux scènes, courtes, de cruelle ironie.

Il n'y a à regretter en ce volume que la surcharge de l'Appendice, vraiment bien inutile, sinon pour le grossir.

MAX WALLER. — *La Flûte à Siebel*, chez Lacomblez.

Publication posthume de versiculets insolents qui firent jadis, se cacher la face à quelques pudibonds censeurs, mais amusèrent tous ceux que séduisait la gaminerie sentimentale de Waller. Une chose curieuse : le nom restera dans sa sonorité un peu batailleuse, ainsi qu'une sorte de drapeau de la rénovation littéraire en Belgique, bien que ce ne fut pas lui qui l'ait créée et que souvent son influence ait été néfaste. Mais pendant des années il sut donner à la *Jeune Belgique* qu'il dirigeait, une allure bruyante et allègre attirant sur le jeune mouvement, l'attention du public qui, sans cela, peut-être, ignorerait encore les artistes qui aujourd'hui honorent le pays. Les œuvres que Waller a laissées sont bien oubliées et nous ne croyons pas que la *Flûte à Siebel* ait un sort meilleur. Ces vers, certes la meilleure partie de son œuvre, manquent malheureusement trop de personnalité, trop d'influences sur lesquelles il est si facile de mettre des noms, se heurtent et s'agrègent mal, et puis, c'est avec peine

que nous avons constaté combien c'était déjà vieilli et combien de cheveux blancs sillonnent la chevelure d'une musique naguère nous apparue si jeune et si pimpante. Nous résumons notre appréciation peut-être sévère, mais sincère, sur Max Waller en disant qu'il eût été un journaliste de premier ordre, mais jamais un littérateur.

Dans ces derniers temps ont paru quelques nouveaux journaux à tendances intéressantes, parmi lesquels *L'Avenir dramatique* où collaborent Jean Jullien, Willy, Ajalbert, Lecomte, etc.; *L'en-dehors*, qui publie de bons articles de Zo d'Axa, de Roinard, etc.; *Vendémiaire*, revue socialiste de la quinzaine. Par contre, on annonce la disparition de *L'Art dans les Deux Mondes*, périodique, remarquablement fait et à tendances modernes.

La Plume a consacré l'un de ses numéros spéciaux à la jeune littérature belge. Le danger de publications de ce genre réside en le trop peu de place réservé à chaque écrivain, et nous défions qui que ce soit, ne connaissant pas les revues belges, de se faire une idée quelconque de la littérature belge par les morceaux (trop souvent tronqués) qu'a publiés *La Plume*.

Le même périodique a donné un numéro réservé au Félibrige. A voir le nombre prodigieux de poètes patoisants, on serait tenté de prendre cela pour la littérature française, et telle est d'ailleurs presque la conclusion d'un bien amusant et bien naïf article de Charles Maurras, qui traite de barbare tout ce qui n'est pas roman (autrement du Provençal ou Languedocien). En réalité, ce numéro démontre qu'il y a

peut-être dans le Midi une vague poésie populaire, mais admettre ces productions bizarres pour la source d'une régénérescence (où, d'ailleurs, les mangeurs d'ail voient-ils une décadence?) de la littérature française, c'est faire preuve d'une inclairvoyance et d'une outrecuidance dont seuls sont capables ces joyeux méridionaux. Ils oublient trop qu'une langue et un pays morts ne ressuscitent jamais.

L'Art moderne, *La Jeune Belgique* et *La Nation* ont commencé une vigoureuse campagne contre la Commission des Musées. Cette campagne a déjà eu quelque retentissement et de l'écho en plusieurs journaux quotidiens. Il est certain que les faits dévoilés au sujet de l'acquisition des œuvres d'art, sont scandaleux et dénotent pour le moins une ineptie sans nom. De plus, il est évident que les journaux prémentionnés n'osent même pas dire tout ce qu'ils pensent et ce que l'on raconte tout bas. Espérons que cette campagne portera ses fruits et que les faits signalés ne se renouveleront plus. Mais nous croyons que le seul moyen serait de renouveler entièrement un personnel plus qu'incapable.



de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve.*
- HECTOR CHAINAYE *L'Ame des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE *Aénor (à paraître prochainement).*
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- A.-F. HÉROLD *l'exil de Harini.*
la Joie de Maguelonne.
- GUSTAVE KAHN *les Palais nomades.*
Chansons et Amant.
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE *Les Fleureurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles.
L'Intruse.
les sept Princesses (à paraître).
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages.
- STUART MERRILL *Les Gammes.*
Les Fastes.
- JEAN MORÉAS *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné.
- GABRIEL MOUREY *Crépuscules d'Ames.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN *Mes Mémoires.*
Des Visions.
Légendes puériles (à paraître).
- PIERRE QUILLARD *La Fille aux mains coupées.*
La Gloire du Verbe.
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ *Cloches en la Nuit.*
Thulé des Brumes (à paraître).
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de nacre.
- FERNAND SEVERIN *Le Lys.*
le Don d'Enfance.
- ÉMILE VERHAEREN *Les Soirs.*
Les Débâcles.
Les Flambeaux Noirs.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN *Ancaeus.*
Joies.
Diptyque.

6^e ANNÉE, N^o 6, 7, 8.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

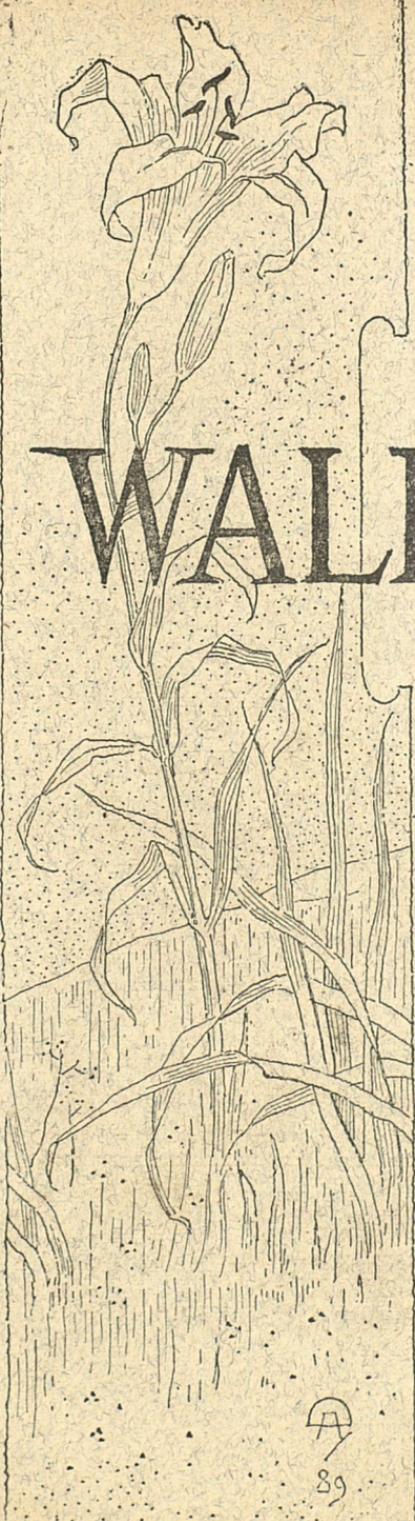
*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Bocador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Emile Verhaeren . . .	Vers.
André Walter . . .	Reflets d'ailleurs.
André Fontainas . . .	Vers.
Max Elskamp . . .	le Stylite.
P. M. O.	Notes rétrospectives et anciennes.
Albert Mockel. . . .	Deux livres de vers.
	Notes.

Ce numéro 1 franc.



LA
WALLONIE

Septembre-Octobre 1891.



AVIS

LA WALLONIE désire racheter les n^{os} suivants de sa collection : 1886 juillet — 1887 novembre — 1888 décembre. Pour conditions écrire 307, avenue Louise, Bruxelles.

L'ART MODERNE

11^{me} ANNÉE

Directeurs : OCTAVE MAUS, EDMOND PICARD, ÉMILE VERHAEREN

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

la **Revue blanche**, 60, rue de l'Ouest, Liège.

la **Jeune Belgique**, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

la **Revue belge illustrée**, 69, rue Stévin, Bruxelles.

la **Plume**, 39, boulevard d'Arago, Paris.

Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain.

l'Ermitage, 5, rue Gay Lussac.

le **Nord littéraire**, 113, rue de Paris, Valenciennes.

Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée d'Antin, Paris.

LES JEUNES

REVUE MENSUELE D'ART ET DE LITTÉRATURE

6, rue de Fer, Namur ; 5 fr. l'an



VOUS NE SEREZ PLUS VIERGE.

*Alors Sathan rôdait dans ma lumière astrale
Et la nuit sur mon front oscillait l'aile fatale.*

*Vous ne serez plus vierge, ô vierge, car je vous ai violée,
Vous ne serez plus vierge,
Délacez votre enfantine gorgerette,
Que vos jupes glissent, vos simples jupes de serge,
Que glissent les voiles et les amulettes
Et les cliquetants bracelets,
Vous ne serez plus vierge, car je vous ai violée.*

*Délacez votre enfantine gorgerette,
Que vos seins de rêve soient tout nus,
Que vos bras de fier garçon soient tout nus,
Que vos jambes fermes et lestes soient toutes nues,
Que votre ventre éblouissant soit tout nu !
Et regarde-toi, regarde où saigne cette plaie,
Tu ne seras plus vierge, car tu es violée.*

Je t'avais aimée comme une sœur,ette,
Comme une sœur,ette seulet,te,
Comme un chaste cœur délicat ;
Je t'avais aimée fine et fière,
Et toute d'un élan comme une sincère prière,
Je t'avais aimée tout entière,
Ah !

Sais-tu comment je t'ai violée ?
Je t'ai violée, seul, en ma couch, vide,
Par la complicité des démons blêmes !
Je t'ai violée quand même sans que tu m'aimes
Et sans que je t'aime toi-même ;
Par la volonté des astres perfides
Je t'ai violée.

Ce péché de nuit et de mystère
Portera son fruit de châ,timent.
Va tu peux pleurer et t'asseoir sanglante sur les pierres,
Tu peux t'agenouiller dans les églises,
Quoi que tu fasses, quoi que tu dises,
Tu enfanteras n'importe comment....

Et ce pauvre enfant solitaire
N'aura ni père ni mère
Parce que c'est en songe que je t'ai violée.

Mais maintenant j'ai vaincu Sathan dans ma lumière astrale ;
Et priera notre fils pour nous préserver du mal.

JULES BOIS.



ODELETTE.

Le soir chôme en la trêve, au seuil, des rouets doux....

Le site est rude à peine encore du vieux houx
Attestant que la terre antique fut cruelle
A la douceur naïve en quête de l'agnelle,
A cette Ame qui fut si folle en le Bois noir
Et se reconnaît mal au tranquille miroir
Où d'elle son passé s'exile et la recule!

Les moissons mûres sous le tiède crépuscule
Les vergers lourds d'automne et jaunes d'Été,
Tout ce qu'il semble à notre songe avoir été :
Ce lent chemin entre des arbres et le fleuve,
Et comme cette écorce, hélas, une chair neuve
Avant la vie et l'aventure et l'ombre et l'an
Et le silence en pleurs sur le seuil vigilant.

HENRI DE RÉGNIER.





LES APPELS DU PASSÉ.

On eût dit qu'une infranchissable muraille de nacre barrait l'horizon, tant le ciel était éblouissant à cette heure de la nuit. Le disque de la lune s'y dessinait frêlement, les étoiles se voyaient à peine.

Attentif, le paysage reposait sous un léger voile de brume laiteuse. Une tranquillité sacrée régnait. On entendait glisser les longs nuages d'argent et frissonner les hauts arbres qui émergeaient du brouillard et scintillaient comme des grappes de diamants.

La brise tombant, tout s'immobilisa. Il me parut alors que la terre était prise dans un énorme bloc de glace.

Soudain, une plainte claire et vibrante s'éleva des murailles; la maison en frémit; et je sentis passer l'éclair sous mes pas. La plainte s'éleva de nouveau, cette fois plus stridente, et elle se répercuta bien loin, jusqu'à l'horizon.

A cette voix, un monde inattendu s'éveilla. Le sol s'alluma d'abord d'un tel éclat intérieur que le ciel en pâlit aussitôt. Et un paysage que je ne reverrai jamais plus surgit de terre lentement, comme avec une fatalité mécanique.

Au bord d'un fleuve étincelant et calme se dressa une vieille petite maison. Des banderoles de fumée s'échappaient du toit aux ardoises bleuies par la lune. Tout à coup une main tremblante ouvrit une croisée et je vis apparaître un vieillard, dont les traits m'étaient connus. Sa figure douce et observatrice s'éclaira faiblement comme celle d'un fantôme. Il me regarda fixement. Je ne fus pas effrayé.

Mais une seconde croisée se baigna de feux tendres. Et sur ce fond de lumière, vint se découper la silhouette d'une vieille femme assise, à la tête méditative et courbée.

J'étais hypnotisé par cette vision, lorsque des bruits vinrent à moi, le frôlement de l'eau sur les herbes de la rive, des cris d'enfants qui jouent, le grincement d'une roue. Et une ville paisible m'apparut, sur les bords de ce fleuve étincelant.

Comme je reportais les regards sur la petite maison, la vision s'effaça lentement. La ville entière se confondit bientôt avec la blancheur de la terre. Seule, la maison se dressa encore un instant. Le vieillard me regardait toujours. Puis tout disparut. Le sol rentra dans une demi-obscurité voilée, le ciel reprit son éclat.

Et un grand désespoir s'empara de mon âme.

— Ah ! pensai-je, pourquoi suis-je encore en vie ?

HECTOR CHAINAYE.



SOIR DE SERRE.

L'absurdité d'un poisson d'or mangeant des fleurs,
En un bassin de marbre rouge
Où rien ne bouge.

Pas une goutte d'eau, ni de rosée,
Sur ces douleurs de fleurs
Pleines de leur pensée,
Qui regardent, avec des yeux d'ailleurs,
Le poisson d'or.

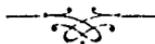
Pas une goutte d'eau dans le bassin
Dont le marbre abyssin
Est vieux, dites de quels siècles d'années !
— O le songe vers les déserts
Et ses roches de ses soirs clairs —
Le poisson d'or mange des fleurs fanées.

Le poisson d'or mange sa mort
— O les nitres et les oxyrrhodins
Des pétales incarnadins —
Le poisson d'or mange sa mort
En des roses empoisonnées.

Le poisson d'or est beau comme l'éclair;
Les pauvres fleurs sont lourdes de douleurs
Et leur venin fleurit dans l'air.

Dehors contre les carreaux bleus
La lune épand ses cheveux bleus.

Et dans la chambre en camaïeu,
Où se dessine un volubile,
Le poisson meurt, sans faire un vœu,
Comme un éclair d'or immobile.



SOIR DE CAVEAU.

Des torches dont la clarté ne bouge
Brûlent depuis les loins des jours, toujours,
Parmi la cruauté de ce caveau voûté
D'ébène immense et lambrissé d'or rouge.

Les supplices d'acier et les meurtres d'airain
S'y souviennent : Néron, Procuste et Louis onze,
Regards de proie, ongles de bronze,
Clous et tenailles dans leur main.

Un luxe vieux de métaux noirs habille
Le solennel granit d'un fût assyrien
Erigé là, pour ne soutenir rien
Que des siècles et leur douleur indélébile.

Soudain, sur ce pilier — ainsi qu'un ostensor
Lamentable, là-bas, qui s'éclaire lui-même —
Masque de cire en son nuage blême
Mon front surgit de souffrance et de soir :

Bouche de cris tordus en muette prière,
Cheveux tristes d'orgueil fauché,
Chair seule et par le col tranché
D'intermittents caillots de sang et de lumière ;

Mon front hélas, celui si pâle de ma mort
En ces caveaux immobiles d'or rouge
Où plus jamais — sinon ses yeux — flamme ne bouge
Pour éclairer ce faste en fer de la mort.

ÉMILE VERHAEREN.





POÈMES IRONIQUES.

XIX

Usage externe.

Quand ma vie se fut brisée dans le dernier hoquet de l'ivresse, le Fou qui m'aimait n'essuya point la vomissure de mes lèvres.

Va, dit-il, je ne t'infligerai point l'ennui d'une toilette pieuse (les fous seuls ont des amitiés si résolues).

Mais selon le rite que je lui avais ordonné, il prit un vieux sac à charbon pour y jeter mon corps, — comme il était.

Mes muscles roidis craquèrent et les jointures de mes os ; mais il poussa fortement sur mes épaules et mon menton heurta mes genoux.

Alors, il lia le sac d'une corde solide et sur ses épaules il m'emporta, vers le lieu que je lui avais marqué (en vérité il n'était point dégoûté).

C'était dans une forêt noire et malsaine, au sol fangeux, avec au loin, bien loin au milieu d'elle, une clairière faite de tourbe et de marécage.

Les monstres s'enfuyaient dans les arbres en disant : " C'est le Mauvais Mort. „ Et ils rampaient avec horreur.

Le Fou marcha sur le sol mouvant, à travers les arbres religieux et noirs ; il vint jusqu'au grand marais de la clairière, et dans l'eau du cloaque, il me lança

(Ce fut d'abord un grand bruit : plougg ; puis des clapotements ; et après des ronds comme d'un qui cracherait dans l'eau)

Les heures se passent et les jours. Le Fou qui m'aimait, où s'en est-il allé ? (des bulles d'air se sont évaporées avec un petit crépitement sur la surface de l'eau putride)

Les jours se passent, entraînant les mois. Sous les gaz qui le gonflaient éclata mon cadavre. Mes membres verts et mous débordèrent du sac décomposé.

(Ce n'était vraiment pas très propre, mais bien des bêtes s'en accommodaient.)

Sur la vase du lac, au fond du borbier, s'étalèrent les lambeaux purulents de ma chair ; et mes muscles effiloqués tombèrent de mes os.

Mes yeux se sont détachés de leurs orbites rongés par des larves immondes ; mais ils ont laissé dans mon crâne deux longues racines.

Deux longues racines de vie qui se gorgent de ma cervelle et de ma chair putride. Et elles ont distillé l'orgueil de mon front, la trahison de mes lèvres, la cruauté de mon cœur,

le stupre de mes reins ; et leur chevelure absorbe l'horrible amas de toutes mes pourritures.

A travers les eaux jaspées et felleuses, mes yeux se sont élevés, gorgés d'une sève étrange. Et leur iris est devenu comme une corolle.

Sur la surface des eaux s'épanouissent deux fleurs, nées de ce que virent mes yeux pervers ; et ces fleurs géminées s'auréolent d'une lueur miraculeuse (on dirait de la lumière qui poudroie).

Et maintenant venez voir, ô plèbe des hommes, les fleurs triomphales qui sont nées de ma pestilence ! (leur parfum les tuerait comme des mouches)

Venez à travers la Forêt, par les halliers fangeux, parmi les phosphorescences et les trahisons.

Venez à travers les monstres rampants, parmi les fièvres, les ombres louches et le sommeil noir des araignées (ô vous, défendez bien ma tombe contre les regards de ces pleutres).

Vos dents claqueront comme des feuilles sèches au grand vent; les ronces déchireront votre chair; et les crapauds visqueux empoisonneront la plante de vos pieds.

Vos muscles se dessècheront sur vos os; vos yeux s'épouvanteront dans votre figure jaunie. L'Horreur vous guide vers le vain espoir.

Vers le vain espoir de mourir du poison des deux fleurs jumelles, miraculées et précieuses.

De la boue gluante qui enlise tes pieds, jamais, jamais, ô plèbe des Hommes, tu n'arriveras jusqu'à voir

les fleurs mystérieuses qui sont issues de ma Pestilence.

17 mai 1891.

XXV.

LA DERNIÈRE NOUVELLE.

à moi.

Car celui qui croira en moi sera sauvé.
(EVANGILE.)

Devant la joie et l'orgueil de ta volonté.
(ARM. JULIN.)

Or, écoutez-moi : je vous apporte le Verbe de la Mort volontaire.

J'étais au milieu des espaces de neige, et dans la hauteur des plateaux, je marchais vers la limite où le ciel rejoint la terre.

L'alentour était pur comme le regard d'un enfant simple et ma tristesse était grande.

Je fuyais devant la colère révoltée de mon rêve, cherchant l'Aube indicible où il n'y a point de songes.

Entre la terre et le ciel allaient et venaient des parcelles de neige, sans que l'on eût pu dire si cette neige descendait du ciel sur la terre ou montait de la terre vers le ciel ; car la terre et le ciel étaient confondus.

Et cet infini d'irréel et de vertige m'attirait — hors de la vanité de ma pensée et de la lassitude de ma chair ancienne.

Alors ce fut, avec un cliquetis très doux et cristallin, la Vierge de Paix, dans une Gloire d'Aurore.

Ses cheveux blancs étaient comme une cendre fine autour de son front pâle; autour d'elle flottaient comme une cendre fine ses longs cheveux pâles, pâles autour de son front blanc.

(Son front est comme l'envolée d'un rêve qui ne doit point finir.)

Ses yeux clairs étaient comme les yeux de ceux qui parlent avec le regard de leur pensée. Sous son front pâle habitait la lumière du Vide et la voix de sa Pensée jaillissait par ses yeux clairs.

(Ses yeux brillent de l'Aube irréelle du Vide qui n'aura point de fin.)

Sa bouche, en ligne rouge, s'affinait entre ses lèvres minces, ses lèvres très précieuses où réside le baiser des adieux suprêmes. Entre ses lèvres fines était l'âme de sa bouche souveraine.

(Ses dents froides transparissent sous ses lèvres irisées.)

Ses bras souples et jeunes — oh ! si efféminés — étaient comme des gestes faits pour clore les paupières. Le geste de son bras était délicat et doux comme une lassitude.

(Ses doigts frêles ont l'infinie douceur d'un lent vol d'anges.)

Or, j'étais devant la Vierge gracieuse et souveraine dont la chair est d'azur et de cristal flexible; et nulle pensée ne s'aperçoit au travers.

(Son corps illusoire est comme une transparence de vide et de froide lumière.)

La magie du Désir flottait autour d'elle avec une violente et irrésistible attirance; d'Elle irradiait avec une force ardente le Dernier Désir.

(On dirait les mille bras enroulants d'une pieuvre.)

Et ses pieds, ses pieds frais et nus, étaient comme deux fleurs étranges.

Or, sa bouche ne s'ouvrit pas et des voix parlées ne troublèrent point l'air immatériel; mais j'ai retenu le Verbe que ses yeux prononcèrent.

— “ Je suis la Fée Essentielle et Certaine qui purifie et qui repose.

Que celui-là vienne à Moi, celui qui m'aime, pour que la glace de mon baiser ennoblisse ses lèvres et lui donne — l'ineffable Abolition.

N'aimez point! A quoi bon haïr? La haine est courte comme l'amour. N'accouplez point votre volonté hautaine à l'infâme ennui des jouissances; mais retirez-vous de la boue des femmes humaines.

Ne rêvez point! Pourquoi empourprer votre pensée de la fièvre anxieuse des songes? Or, je vous dis que dans la vanité des rêves, vous énerverez votre Volonté.

N'étudiez point ! A quoi bon savoir ? Toute science engendre le doute infâme, ce seuil de mensonge. Ne courbez point l'orgueil de votre intelligence vers ce qui n'a qu'un temps.

Ne travaillez point ! Mais restez dans l'immobile dédain des circonstances journalières. Pourquoi déformer vos mains blanches aux calus honteux du labeur ? si votre vieillesse ne peut procréer l'Eternel.

N'écrivez point. Car d'enfermer dans des mots écrits pour les hommes l'orgueil de votre verbe, c'est sacrilège. Ne descendez point vers les temps.

Les temps passeront et les temps encore ; de votre agitation souffrante, quelle œuvre restera ?

Mais venez à moi et je vous donnerai une chose qui ne périra point.

Je vous soufflerai à la face et le Néant entrera dans vos yeux ; je vous baiserais sur les lèvres et l'Oubli entrera dans vos cœurs.

Un froid très doux coulera dans vos membres endoloris et l'extase dernière envahira vos corps purifiés de la vie.

Mais venez à moi qui suis *celle qui n'est pas* et par qui ce qui dure toujours vous sera donné

dans la Mort volontaire et sereine des Reposés Eternels. „

9 Novembre 1891.

GASTON VYTTALL.



COMPLAINTES.

A mon ami Emile De Linge.

I.

*Mon Ame pleure au clair de lune !
Mon Ame pleure d'Être seule !
Seule sans Ame au clair de lune,
Sans Ame pour pleurer comme elle.*

*Mon Ame a peur au clair de lune !
Elle a peur de se trouver seule ;
Seule elle a peur au clair de lune
De se trouver seule avec elle !*

*Mon Ame souffre au clair de lune !
Mon Ame se meurt d'être seule !
Sans être aimée, au clair de lune,
D'une Ame qui n'aimerait qu'elle !*

*Mon Ame prie au clair de lune !
Elle prie en vain toujours seule,
Et toujours seule au clair de lune
De prier pour une autre qu'elle !*

*Hélas ! mon Ame au clair de lune,
Sera-t-elle encore longtemps seule
A se mourir au clair de lune
De ne plus prier que pour elle ?*

II.

*Comme le ciel mon Ame pleure !
Elle pleure des baisers morts
Sur des lèvres mortes pour elle ;
Elle pleure une Ame jumelle ;
Il pleut sur elle du Remords.*

Comme le ciel mon Ame pleure !

*Comme le ciel mon Ame est triste !
Comme une tombe un jour des morts
Sans fleurs, ni cierges, ni chandelles ;
Triste comme un soir de chapelles ;
Elle est triste jusqu'au Remords.*

Comme le ciel mon Ame est triste !

*Mon Ame sera toujours triste,
Jusques aux prières des morts
Que l'on récitera pour Elle ;
Jusques à l'heure qu'elle appelle,
Où tout est mort jusqu'au Remords.*

Mon Ame sera toujours triste !

JOSÉ HENNEBICQ.



DU « VITRAIL DES SAINTES ».

LILIOSA.

*“ O Folle imprudente, tu oses
Passer, la tête dévoilée :
Comme une oiselle effarouchée,
Ta pudeur s'est-elle envolée,
O Liliose, Liliose ? „*

*— “ Sœurs, Jésus a levé le voile
Qui m'avait caché ses prairies ;
J'entends de claires mélodies
Et je contemple la patrie
Des planètes et des étoiles.*

*Voici, doux comme une prière,
Le chant des Saintes ingénues
Que l'amour divine a élues ;
Elles célèbrent ma venue
Dans l'impérissable lumière. „*

HILDEGARDIS.

*Ses limpides regards suivent sur le vélin
La pieuse douceur des syllabes latines ;
Et les cloches d'amour qu'éveillent les matines
Perlent candidement leur rythme cristallin.*

*Son front, joyeux et pur sous le voile de lin,
S'éclaire de fraîcheurs et de lueurs divines :
La frêle Abbesse croit monter vers des collines
Que parent les rayons d'un soleil sans déclin.*

*Elle vague, tandis que s'exaltent les psaumes,
A travers des forêts d'extase et des royaumes
Où des fleurs de prière enchantent les halliers.*

*Et, mort le rêve avec les hymnes de louanges,
Elle contemple encore, aux fresques des piliers,
Les nimbes radieux qui couronnent les Anges.*

A. FERDINAND HEROLD.



ADVENTICES.

ANNIE.

*Des cloches et c'est dimanche !
c'est le meilleur de mon passé que ce vallon
où j'épiais en Mai passer ta robe blanche,
où tes yeux disaient " oui „ lorsque ta bouche " non „ :
c'est notre Autrefois qui vers moi se penche.*

*Quels rêves cependant, ma cousine, nous fîmes
en ce vallon, — ta main toute tiède en ma main ;
vers quels Eldorados sublimes
s'orientaient nos lendemains...
mon espoir s'endormait au fil de tes cheveux
Dont me grisait les frgrances mièvres
et longuement tes lèvres
à mes lèvres ici dédiaient leurs aveux.*

*Cousine, n'est-ce pas le long de cette haie
(où le sorbier mûrit ses baies)
que ta jeunesse attendait mon retour ?
N'est-ce pas par ces chemins qu'après de chers détours
le soir nous ramenait mollement au logis
et que tu t'appuyais à mon bras toute lasse ?*

*Ah ! nous ne savions pas alors que l'heure passe
ni si l'amour un jour pâlit !*

Et je te murmurais :

*les roses sont moins fraîches que tes joues,
la grâce de ton col les lys jalouseraient
et tes baisers et tes regards et tes petites moues
toujours seront mon seul printemps.*

*Nul oiselet ne te pourrait dire,
si douce fût la douceur de ses chants,
ce que mon cœur te dit tout bas quand ton sourire
un bref instant s'y mire.*

*Puis les matins de Septembre, quand l'air
est comme un merveilleux rideau de féerie,*

*nos cueillettes par les prairies
où s'éveillait ton rire clair !*

*Chaque chose ici m'en parle à moi-même :
partout ici c'est toi, partout encor c'est moi —
mais un moi aux espérances moins blêmes
ignorant s'il est quelque effroi
à regarder la Vie vivre ses vœux de chair.*

*Je me souviens aussi des longs soirs d'hiver,
des veillées de Frimaire autour de l'âtre
lorsque parlait l'aïeule et que dans tes yeux verts
brillaient plus d'étoiles que les pâtres
n'en suivirent jamais au ciel des nuits d'été...*

*J'écoutais chanter là ta naïve beauté,
caressée au gré de la flamme
par maint reflet vermeil, et ton âme
chantait, ô ma cousine ! au fond de tes yeux verts.*

*Annie, ô petite amie de ma brève aurore,
 quelles pensées fleurissent maintenant
 ton cœur que je fis éclore ?
 Sont-ils encor si blonds tes cheveux ondulants,
 sont-ils encore si blancs tes frêles doigts de fée
 dont j'ai rêvé cette journée ?
 Annie ! ô petite Annie !*

*Celui qui sut, moins fol que moi, svelte cousine,
 abriter son destin à ta bouche enfantine
 aurait-il dissipé nos instants de jadis ;
 et les matins d'automne aux furtives magies
 auxquels certainement quelquefois tu souris
 te parlent-ils un peu de moi, ô mon Annie ?*

*O mon Annie, ô mon Annie ! car toujours tu es mienne —
 Las, je sais bien, c'est la tardive antienne
 ceci de tous les pauvres fous ainsi que moi
 qui laissèrent s'enfuir le bonheur souhaité...
 Mais je sais aussi quel émoi,
 quel indicible émoi me caresse de toi
 en suivant cette route fleurie
 où les premiers baisers de mon printemps fané
 te nommaient longuement : mon Annie !*

ALBERT ARNAY.

à la campagne. — Septembre.



LITTLE SKETCHES.

COUCHANT.

Le soleil descend, tout blanc, clair d'un feu glacé de diamant, d'un insoutenable feu concentré qui s'effuse en pâle couronne, et sa chute s'attarde parmi des Alpes d'ouate grise, en chaîne de sommets flous qu'une vapeur frange de nivéale hermine. Tout est clair et pâle; une plaine de chaste azur règne, là haut, où s'étend quelque vague nue blanche.

Or, sur l'agonie spirituelle, sur la fête morte de cette jeunesse, là-bas, si pure et froide, c'est la douce pluie qui tend ses rayons en cristal.

CRÉPUSCULE.

A cent mètres, le fleuve tranquille où des moires s'agitent, claires et rosées, dans le gris trouble qui vers les bords s'accroît en noir, et des reflets d'or commencent à y trembler. Le quai bruit d'une vie confuse, des passants vagues dans la grisaille, des charrettes cahotantes, un tram qui glisse en tanguant parfois. Et, bordées des premiers feux allumés, les

hautes maisons obscures se dressent comme un décor sur le fond lointain des hauteurs. Elles sont, les collines, sur l'horizon là-bas, indistinctes et voilées; une vapeur en enveloppe les perspectives. Les détails se profilent — maisons, cheminées, et noire dentelle des arbres — dans l'orange sali du ciel où s'apaise déjà le naufrage du couchant. Des fumées traînent, en stries vineuses, la buée de tout un jour de travail, l'haleine de la vallée moite qui halète encore et va s'assoupir. Tout bruit se feutre, il plane une mollesse de fatigue sur les choses, et le fumeux ciel roux monte pâle et terne vers l'espoir du haut azur, où la nuit va tantôt éployer les rideaux étoilés de l'alcôve.

SOIR DE LUNE.

En banlieue. — A mes pieds, sous la nuit claire, l'eau coule. Elle m'arrive du loin que barre, ici près, la ténue armature d'un pont suspendu qui tend comme une dentelle noire sur le fond gris. Rectiligne et bicolore, elle est, jusqu'au milieu reflétant le haut ciel, d'un bleu métallique et frigide; asservie par l'ombre des berges, c'est vers la rive une encre de velours qu'on ne sent fluer qu'à voir trembloter un peu les tiges de feu rougeâtre qui s'y enfoncent, sommées d'une immobile corolle clignotante, réverbères esseulés d'un quai morne. Elle m'arrive bleue et noire, plus noire et sans nulle fleur en feu, coulant

au long d'un petit parc d'arbres massés dans leur silence. En face, bornant le parc, pour fuir ce fond d'anxieuses ténèbres où pleure une lumière qu'on étouffe, un bras d'onde hâte ses flots peureux vers la rivière. Une îlette longue et mince l'incise, fourrure d'un paradoxal chat maigre tapi dans le courant.

Le site s'éparpille : autour des eaux, c'est le parc et ses touffes de nuit, un enfoncement d'obscurité d'où s'érigent des pignons, des cheminées en découpures d'ombre ; à gauche, une berge d'herbe que la lune givre, monte et s'éloigne vers la vie rouge d'une usine, révélée aux lueurs mouvantes dont s'emplissent les grands hangars ; tout autour les masses confuses d'une banlieue triste, de hautes mai sons où parfois veille une vitre de vie, tout en haut.

Le ciel est clair et pur, des blancheurs de nues s'étirent ; une cendre lumineuse est diffusée par toute l'étendue, qui sanctifie l'éclat des rares étoiles. La lune vogue en un soyeux duvet roux ; comme à mi-chemin de son disque, une fine barre de nuées s'allonge, et ainsi elle semble recluse, tout au loin, dans un second ciel entr'ouvert, plus élyséen. La terre est résignée, les choses pensent, ou souffrent doucement. Car ici palpite un émerveillement : sur l'onde et jusqu'au fond de ce bras de rivière qui presse vers le fraternel confluent ses ruissailles délivrées, la lune jette une royale traînée de lumière qui s'enfonce entre le parc noir et le pré de givre, enserrant la

bande dormante de l'île; c'est des paillettes frêles, de minces flots qui vibrent, un frissonnement d'éclairs pâles, une danse de rayons morts au terne miroir bleu. Les eaux unies, cette folle vie se calme, les stries cassées se nouent, cela fait des remous de clarté où s'éploient des jeux de chevelure, et parfois, sous un souffle fragile, tel bouillonnement soudain s'écaille, comme un sursaut de dorade.

L'eau s'envient, toujours s'en vient, et turbulente se ballotte au flux de cette joie, puis s'apaise ici sous les clartés harmonieuses, et coule au loin, mangée par le noir et la mort, au silence des longues rives.

CRÉPUSCULE.

Un songe d'automne est diffusé sur les choses : dans les harmonies nuancées de septembre et du crépuscule, le site se pare des magies fondantes d'un dessin japonais. Le soleil est disparu, et la colline qui cache sa descente est veuve de lumière; les verts clairs de tous ces prés, sur la côte, se nuent d'une cendre de pastel; sur la crête une ruine, des toits courbes, des moutonnements d'arbres brodent une fantaisie d'Orient obscurci. L'horizon s'auréole d'un nimbe vieux rose qui s'atténue en orbes mauves, c'est des nuages traversés par les derniers rayons : des trouées les déchirent, montrant leurs revers dorés, et des pans de nacre au fond du ciel. Des

nuages encore, d'hyacinthe, de grisaille duveteuse; le ciel monte, d'argent qui se fond en satins pâles, et meurt en bleuités frêles, là-haut, où s'effeuille un vol d'oiseaux noirs. Et lentement, le romantisme divers du décor s'émeut et s'emplit des mélancolies d'une cloche vague qui tinte par le val, monotone, comme une vie.

CHARLES DELCHEVALERIE.





VERS.

Je ne sais plus dans quels chemins ni sous quels cieux
La reine de mon cœur, la reine de mes yeux,
La souveraine de mes larmes ignorées
Qui tord dans ses cheveux l'or sombre des vesprées,
Passa sans un regard vers mon front en exil
Comme un soleil d'hiver oublieux de l'avril.
Hélas ! Les lys sont morts, les roses sont fanées
Et l'immuable deuil défleurit les années.
Elle ne connaît plus les choses d'autrefois :
Son oreille infidèle a désappris ma voix,
Ma voix tremblante et les paroles murmurées
Et le frissonnement des ténèbres sacrées.
Et maintenant, et maintenant ! je veux en vain
M'interdire les jours et le passé divin.
Ma lèvre qu'elle sut délicate naguères
Est chaude d'une bouche et de baisers vulgaires
Et j'ai bu, pour marcher dans l'ombre de la mort,
Le vin des matelots et des hommes du port.
Mais cette ivresse est triste, ô reine, et je t'implore ;
Reviens ! fais resplendir la gloire de l'aurore,
Jette sur les bois nus un manteau de printemps
Et sème les sentiers des roses que j'attends.
Sois bienveillante ; ou si les beaux jardins des rêves
Sont clos pour jamais, soit : les heures seront brèves
Où je vivrai dans la lumière et dans le bruit,
Et je descendrai seul les marches de la nuit.

PIERRE QUILLARD.



LE ROI DE N'IMPORTE OÙ

(FRAGMENT)

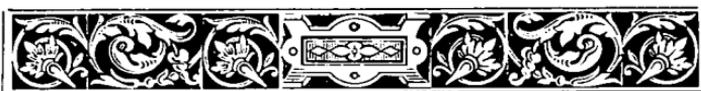
A Stuart Merrill.

Les désirs ameutés d'un cortège de loups
Luisent dans la profondeur verte
De ses yeux, plaines vastes où paît mon espoir ;
Et propice à leur dessein noir, propice est le soir
Qui se déroule autour de ma bergerie inquiète
Dans le trouble de sa chevelure défaite.

Ainsi, que ses yeux soient fermés,
Et mon espoir serait la proie
De tant de désirs affamés !
Je verrais le paisible troupeau de mes joies
Saisi aux lacs de ses cheveux
Et jeté aux loups furieux...

Paissez loin d'elle, brebis mères ! car sa bouche
Tarit le lait aux pis qu'elle touche,
Et sa voix
Commande les chiens mêmes devant qu'ils aboient.

DAUPHIN MEUNIER.



LES LIVRES.

HECTOR CHAINAYE. — L'ÂME DES CHOSES (1).

*Croire que c'est nous qui prêtons une âme
aux choses : quel blasphème!*

H. C.

Quand parurent dans *la Basoche, la Wallonie et la jeune Belgique* les premiers contes de *l'Âme des Choses*, ce fut une révélation. Chaque page, comme éclore en scintillantes fleurs de soie au souffle d'une inspiration occulte, frissonnait, sombrement blanchie d'un réseau d'argent fourmillant de choses inconnues : on eût dit des bijoux sous une gaze, un étrange Pactole irisé d'alevins précieux et qui, sans bruit glisserait dans la mousse et dans un sillage de lune. Comme l'indique surabondamment le début du premier conte, la rare fortune est dévolue à Hector Chainaye d'incruster son intacte personnalité dans une ligne :

“ Le store est mi-baissé. Entre les franges qui étincellent comme des pendeloques prismatiques d'un lustre et le moite appui de la fenêtre qui se chauffe au soleil dans la pose étirée d'un chat, un rayon se glisse avec une volupté précieuse, enveloppé de tournoyantes poussières, et s'étend sur le tapis à larges fleurs rouges. Les timides barbiches du

(1) Paris, Vanier, 1 vol. 2 fr.

tapis laineux câlinent le rayon las de son âme de lumières. " Oh ! le divin adolescent ! „ soupirent les choses. Taquiné de toutes parts, le rayon se retourne nerveusement, frémit satiné de frissons électriques ; sous lui les fleurs entr'ouvrent leurs lèvres saignantes ; affolé par leurs souffles ardents, pris lui-même au mensonge des rêves qui supplient, il baise les fleurs, et ses baisers chantent au fond des corolles. „

Le début du deuxième conte est d'une non moins exquise suggestion :

" Une pluie fine tombe paresseusement dans la chaude et blanche poussière des chemins. La poussière, qui n'ose la boire, s'irise d'étincellements. Le vent, trop recueilli, trop faible pour inquiéter les brindilles de la plaine, chante dans les feuilles qui bruissent, se soulèvent d'elles-mêmes, n'osant résister à la faiblesse du vent. Les arbres frissonnent d'harmonies. Les derniers rayons, tristes, fatigués, filtrent à travers les épaisses tentures des fenêtres qui n'osent les en empêcher, tant ils sont tristes, fatigués. Et le salon, plein de rêves soyeux, où je me trouve seul, s'éclaire de dormantes clartés, comme un autel sous ses hauts vitraux. „

Hector Chainaye est comme le Nil dont les sources sont cachées et qui s'enfonce aux régions encombrées de mystères, sans recevoir un seul affluent. C'est une émotion de remonter vers ces sources et de trouver toujours la même eau, moins puissante seulement. Il est bon de recueillir sur les débuts de l'auteur de *l'Ame des Choses* des détails que sa modestie — ou son orgueil — laisserait se perdre, car ce Wallon parle peu de lui. Il n'aime ni le bruit, ni la foule, ni peut-être le soleil quand il brille trop. Il sort de préférence la nuit comme les champignons, les chats et la lune qu'il adore à l'égal du peintre Van der Neer et de l'insatiable Salammbô ; il savoure

le fluide des coins et des recoins liégeoisement pittoresques, saisit cette âme de tout qui échappera toujours aux gros yeux secondés des plus brevetées lunettes et la pénètre sans plus de peine que la lumière les éthers; d'un regard tranquille et bref, il voit, à travers les révélations de la face, le cerveau des passants qui en ont un; il flâne aux enchantés labyrinthes des rêveries en rasant les maisons sans plus endommager les pavés que la Camille de Virgile les épis; prolonge les entretiens à voix basse au bras d'un ami, et doit-il être présenté, préfère que ce soit sous le nom de Monsieur Antoine, convaincu sans doute que le quidam, s'il est quelqu'un, verra bien que Monsieur Antoine a une tête, une belle toison blonde et dorée, un front sculptural, des yeux d'un impénétrable azur, et, sous le nez taillé et long que les phrénologues donnent aux grands poètes et aux grands ambitieux, pareille à une blessure saignante dans la riche pâleur du teint, une éloquente bouche d'une mélodie voilée d'où parfois s'échappent, à travers un sourire aigu, comme des vipères d'une corolle amaranthe, de douces flèches livides et vitriolées.

J'entendis parler de lui pour la première fois en 1882. Un jour l'ami d'un jeune étudiant en droit me confia un manuscrit roulé : c'était une poésie de l'étudiant, non son coup d'essai, car le journal namurois, *Plume et Crayon*, avait déjà publié de lui, l'année précédente, je crois, une autre pièce. Dans cette ballade, *Nuit d'Amour*, passent une barque, une mandoline, des roseaux, la lune et deux amants qu'entraîne leur passion aveugle dans un gouffre.

Le rouleau resta dans un coin de ma bibliothèque. Il faut dire aussi qu'ayant déjà donné plusieurs fois tête baissée dans les brillantes promesses de jeunes poètes, ma méfiance

commençait à devenir extrême. Elle n'aura probablement plus jamais l'occasion d'être si injustifiable. Je lus enfin la pièce et le lendemain même, nous étions Hector et moi de très vieux amis. La pièce est intitulée *la Nuit* et se compose de vingt-deux strophes. Voici la première :

Déployant dans les cieux ses ailes de ténèbres,
 La Nuit étreint le monde en ses longs bras funèbres
 Et dans l'ombre s'étend un silence de mort,
 Et comme un criminel que poursuit le remord,
 En chassant devant lui, sinistres dans l'espace
 Les grands nuages noirs, le vent terrible passe.
 Fôrets, courbez-vous, fléchissez flots des mers,
 O nuages fuyez, car c'est le roi des airs!

Soudain, le jour paraît :

Et de sa grande main
 Aux chatoîments de nacre il montrait le chemin
 Dans la vûte céleste au soleil son esclave.

. Et monté sur son char,
 Le front ruisselant d'or, bientôt le soleil part.

La Nuit, après avoir contemplé le spectacle du jour naissant, se cache dans un nuage qu'elle demande au Vent de porter à la porte du Paradis. Elle se plaint au Créateur d'être moins favorisée que le Jour, maître du Soleil et de la Vie, tandis qu'elle n'a que l'Ombre et la Mort. Dieu la console et, pour elle, crée la Lune, au milieu de l'hosanna des Anges! La Nuit reprend que le Jour reçut encore " ce manteau d'azur, couleur diaphane et divine ,,

D'azur sous lequel l'œil de tes sujets devine
 Un paradis! un Maître! et qui les rend heureux,
 Car cet azur leur semble un reflet de tes yeux.

Le Seigneur jette les Etoiles sur le manteau de la Nuit qui n'est pas encore satisfaite : le Jour voit l'homme travaillant et heureux ; elle, ne le voit qu'endormi. Oui, riposte

le Seigneur, mais le travail épuise sa vigueur et toi tu la lui rends. Néanmoins la Nuit insiste. Et Dieu :

Le peut-il être ? Non... Pourtant que tout s'achève,
 Tu verras l'homme heureux : et cela par le rêve,
 Tu pourras voir l'enfant se croire adolescent,
 Le vieillard qui, le jour, vers la tombe descend,
 Par le rêve, la nuit, remonter dans la vie.
 Sois satisfaite. Au moins chasse de toi l'envie.
 Oui, le rêve pour l'homme est vers les cieux un pas :
 Car le rêve est aux maux et les cieux n'en ont pas !

Malgré ce dernier vers qui est tout simplement sublime, la Nuit fait une dernière objection : le Rêve se dissipe et

Dès l'aube le vieillard redescend vers la tombe.

Alors :

Dieu regarde la Nuit, voit combien elle est belle,
 Réfléchit un instant, et près de lui l'appelle,
 Et les anges l'ont vu vers elle se baisser,
 La prendre sur son cœur et trois fois l'embrasser.
 Tout se tait. — Et Dieu dit : " Par ces baisers de flamme :
 Je t'ai donné l'amour, le reflet de mon âme. "
 Et Dieu lève la main et lui commande : " Va. "
 Et les anges en chœur répétaient : Hosanna.

Mai 1882. Hector Chainaye n'avait pas dix-sept ans. Chacun le sent, une littérature germe enfin dans des essais pareils. La hardiesse de l'inspiration, étonnamment soutenue malgré les taches, appellerait l'aurore d'un Lord Byron doux, si sa nature et aussi cette allégorie d'une parenté toute méridionale et que Milton lui-même n'a pas acclimatée en Angleterre, ne révélait une vision nouvelle toute exempte de réminiscences. Le cas paraît extraordinaire de ne relever de personne quand on ne se possède pas encore. C'est déjà une façon de se posséder. Le fleuve, plus indécis et plus rapide, était encore sur les hauteurs proches du lac natal,

voilà tout. Mais que les précédentes générations — qui ne se sont pas possédées — paraissent loin tout à coup ! Nous savons trop que les littératures ne naissent pas comme Minerve, pour refuser à nos devanciers l'hommage qui leur est dû. Nous les avons fort aimés, parce qu'il est un âge qui avale comme l'autruche des cailloux avec des bananes, où l'estomac est stoïque et auréolé, où l'on voit dans un livre tout ce qui devrait y être, où ne pas trouver toutes les femmes adorables serait sacrilège et de mauvais goût. Jusqu'à vingt-cinq ans à peu près on porte des lunettes système Don Quichotte et pendant le reste de la vie ... on doit se souvenir de les avoir portées et les remettre quand on peut. Mais pour un étranger, la littérature française en Wallonie depuis un siècle qu'elle s'efforce de fleurir, ne vaut hélas ! pas, quelques estimables fragments exceptés, un coup d'œil. Je laisse les poètes dont il restera un bouquet de piécettes charmantes ; je laisse aussi les historiens : aucun, sauf Henaux, n'a du relief, pas même le soporifique et consciencieux baron de Villenfagne ; mais où sont nos écrivains ? L'honnête Bassenge est diffus et se laisse étouffer par son enthousiasme comme un petit Hercule par un petit Antée ; Frédéric de Reiffenberg est assez érudit, parfois judicieux, déplorablement fécond et d'une distinction banale ; Comhaire, brillant, mais conventionnel imitateur des imitateurs Florian et Gesner. Superbement lourd, simarre prêchant dans un tonneau de sirop, le président Grandgagnage se compare simplement à Cervantès, déplore que les prosateurs français n'aient pas en échange de leur forme autant de fond (lisez plomb) que lui et " Wallon jusqu'aux os „ mais non jusqu'à la moelle, préconise sans relâche, malgré les bâillements du lecteur, une littérature nationale qu'il n'entrevoit confusé-

ment, et à travers les passions politiques, que dans le choix des sujets — comme si cela suffisait ou même était indispensable! — et dans une plate réaction contre tout le romantisme, comme si le romantisme n'avait pas commencé à nous révéler à nous-mêmes! On dit que la France, malgré *la Henriade*, n'a pas de poème épique : Dieu merci ! nous avons, nous autres, *la Cinéide ou la Vache enlevée* du brave curé Duvivier ; cela est en vers ; mais la prose peut hardiment la revendiquer ! Le docteur Bovy, le Plutarque de Rivage-en-Pot, promène la tisane de sa langue mollasse et sa bienveillance à travers Liège et la province dont il rappelle, truffés d'erreurs, certains souvenirs historiques ; il donne souvent plus d'intérêt à ceux de son temps. M. Auguste Hock note ou exhume maints précieux détails sur les mœurs liégeoises, mais il manque de philosophie et de style ; toutefois sa mise en scène révèle souvent de l'ingéniosité et il a une physionomie caractéristique de petit bourgeois local. L'agrément spirituel de Paul Studens, un cadet de la lignée de Saint-Evremond et de Fontenelle, semble un imprévu rayon du 18^e siècle, mais il n'a pas persévéré, bien qu'il soit un des quelques représentants de la fine société lettrée de toute une époque liégeoise. Divers aperçus, assez justes parfois, ne parviennent pas à tirer du " quelconque „ notre vétéran adoptif, M. Stecher. De petits jets d'attendrissement et de pointe de gaie bonhomie caractérisent M. Alphonse Leroy qui s'est malheureusement dépensé en menues pièces dont beaucoup portent l'effigie de sa pétulante binette socratique ; son histoire de la philosophie au pays de Liège en manque trop. Les inoffensives sénilités d'Otreppe de Bouvette implorent un oubli que nul ne leur refusera. Un tempérament, s'il avait une boussole, c'est M. Jean Fontaine : son

éloquence figure un arbre dont chaque branche, écourtée, se greffe sur la précédente en manière de certains perchoirs; ses écrits, ses discours, pleins d'éclairs inspirés, sont faits d'une série de parenthèses rentrant les unes dans les autres comme les tubes d'un télescope; la dernière seule est fermée, quelquefois. Mais quelle étoffe et quelle abondance! Firmin Lebrun a sombré et Marcellin la Garde a écrit sans accent des romans modernes et des légendes du moyen âge. Restent Joseph Demoulin et Octave Pirmez. Beau caractère, une de mes admirations d'antan, le premier a plus de carrure et de diversité que d'autres, et c'est quelque chose; mais enfin sa personnalité s'accuse-t-elle bien arrêtée, en dehors de ses sincères convictions démocratiques? Le religieux Pirmez arrive parfois au style, sans créer pourtant, et apparaît comme l'amalgame vague d'un Chateaubriand restreint et posé et d'un Jouffroy, tous deux pâlis et revus dans un verre convexe; il se juge parfaitement quand il espère " durer obscurément „ : il le fera comme Otto Venius dans le rayonnement de Rubens. Et maintenant, si l'on venait à me trouver sévère, pourquoi ne l'avouerais-je pas? une tristesse, une tristesse quasi filiale, comme j'achève ces lignes, s'empare soudain de moi. En vain nous sont refusés le droit et l'orgueil de présenter nos écrivains à l'étranger, on ouvrira longtemps encore les meilleurs ici. Comme les plus grands des autres pays, ils ont été une partie de mon adolescence et si diminués qu'ils m'apparaissent aujourd'hui, le feu qui couve çà et là sous leur cendre n'en enflamma pas moins souvent mon âme. Dans mes longues nuits d'or, au tictac d'une vieille horloge qui me regardait, aux lamentations des vents qui se tordaient dans la cheminée et dans les féeriques mélancolies de la lune, loin du monde, je m'en assouvissais, aspirant des vieilles

(et uniques !) éditions quelque chose de l'odeur du pays et des époques, troublé par l'espoir d'y découvrir des secrets enchanteurs...

Dans le livre cherchant ce que l'auteur ignore,

et ces *jadites* émotions, comme dit notre vieux Jacques de Hemricourt, toutes diverses, la plupart mêlées à de chers souvenirs, ressuscitent en moi trop énergiques et trop délicates pour que je puisse parler de certains avec ingratitude. Plusieurs d'entre eux ont bien souffert ! Henri Colson, professeur à l'athénée, mourut, m'a-t-on dit, de l'insuccès — hélas ! trop mérité ! — de son *Maubert. Cuique suum*. Si nos dieux sont ailleurs, c'est eux que nous continuons. Mais la véritable ingratitude consisterait à ne pas mesurer la distance qui sépare *l'Ame des Choses* d'un *Voyages et Aventures d'Alfred Nicolas*, d'un *Val de l'Amblève*, d'un *Dzy* et même d'un *Rémo*. Notre littérature brûle les étapes plus vite encore que cette littérature allemande qui, d'inexistante, s'élevait en un siècle et demi d'Opitz à Klopstock et de Klopstock à Goëthe ! Quelques exceptions faites, notre littérature remonte aux dix dernières années.

Les ondes du jeune écrivain se trouvèrent momentanément prises dans l'aqueduc naturaliste où la plupart ont plus ou moins passé. Le résultat fut d'accentuer en l'humanisant le besoin d'observation de notre race que les panaches romantiques n'avaient pas assez satisfait : ce qui nous a surtout enthousiasmé dans le mouvement de 1830, hommes de la race de Van Eyck, dont l'éducation de collège fut trop exclusivement rivée au classicisme utilitaire de la France, n'est-ce pas l'esprit d'indépendance — et la couleur ? Hector Chainaye, ramené au réel, publia dans *l'Etudiant*, *Nuit Noire et Nuit*

Rouge, où sa nature persiste curieusement dans des tranches de " documents humains „ comme en découpent tous les petits disciples du puissant Emile Zola. Si on excepte ces morceaux — d'une conception inférieure à celle de *la Nuit*, mais qui marquent une transition nécessaire — l'étudiant resta deux ans et demi sans écrire. Ce fut sa période politique. Lancé dans le socialisme militant, il prononça dans un cercle politique un discours qui le révéla exceptionnellement doué. Cependant il s'adonnait à des lectures de spiritisme qui, sans le conduire jusqu'à la table tournante, l'impressionnèrent d'autant plus qu'elles corroboraient ses aspirations intimes. Il se renfonça en lui-même et quand, à la fin de 1884, il se fixa pour deux ans à Bruxelles, la crise d'art, comme une nostalgie, le reprit tout entier. Il l'attribue aux désillusions de la politique vue de près et aux lectures " à côté „ comme celle de Taine. Mais il est certain qu'il s'abuse. L'Art et la Politique sont deux domaines distincts de l'Idéal, et le frottement de certains politiciens, pas plus que celui de certains artistes, n'affaiblit pas une passion profonde. Au contraire ! La vérité est que la nature de Hector Chainaye s'accommoderait mal du rôle public le plus pur et même le plus artistique.

Il commence à se ressaisir dans l'étrange symbolisme du *Triangle*, rempli de ses touches si personnelles (*Basoche*), et dans *Lydia*, fluide idylle où rêvent, fondus dans une même invocation, une jeune fille et le printemps : puis il se spiritualise éperdûment dans *l'Œil*, œuvre d'une exceptionnelle pénétration où, sans torturer son cerveau ni la langue comme de pâteux abstraiteurs de sensations équivoques, il révèle un style, le style argentin et frémissant des *Invités*, premier conte en date de *l'Âme des Choses*.

Dans notre vieille terre de liberté, mystérieusement familière, la plus variée et la plus peuplée qui soit au monde en si restreint espace, où des solitudes mélancoliques, riantes, farouches, se cachent proches des activités industrielles, où, comme dans un kaléidoscope, se heurtent tous les aspects et tous les contrastes, où se croisent tous les commerces et toutes les idées, où tous les grands souvenirs, de César à Napoléon, ont nécessairement convergé et laissé des traces, tout est un prestige spirituel autant que physique, et l'on ne peut toucher une note du clavier sans éveiller, dans ce couvent voltairien, un concert magique aux profonds accords, aux harmonies enchevêtrées, aux échos infinis. D'où la soudaine audace, si déconcertante et si naturelle, de nos artistes, dont la passion et l'indépendance vont jusqu'à refuser la riche entrave du vers. Mais il est, même dans les villes, des coins figés en un recueillement et celui où naquit Hector Chainaye est une oasis de solitude. Toujours y règne plus de silence qu'ailleurs, et l'arôme y vibre de mille souvenirs tassés là par les siècles, comme des feuilles mortes. Toute une géologie de vieux Liège aux couches de bravoure, de gaieté et des charmes exhale, pour l'ivresse des sens intérieurs, des saveurs et des appels saisis par Hector dont l'œil a foui ce terreau mystique. Une part en sort sûrement de son inspiration qui s'accroît surtout en acuité et qui, malgré des échappées champêtres, garde une physionomie comme une précocité citadines; mais rien qu'une part, et sans doute plus instinctive que consciente, sinon du cuivre documentaire ne fixerait-il pas en l'altérant l'anagogique et pure essence de ses contes sans date, ni lieu, ni nom connu?

C'est l'influence du milieu familial qui domine chez Hector Chainaye. Il arrive que ce milieu est terrible; mais le berceau

du phénix n'est jamais vulgaire. Sans vouloir pénétrer plus qu'il ne convient dans l'intérieur du jeune écrivain, on peut dire qu'après une de ces enfances heureuses qui thésaurisent la puissance des futures nostalgies d'où l'œuvre sort plus belle, il dut souvent combattre le sourire aux lèvres, l'orgueil levé comme une égide, la distinction comme une épée en garde. L'abondance engourdit les repus nés et les châtre si net que leur malsaine léthargie les rend bientôt les plus malheureux des hommes. Quelques-uns échappent à l'apoplexie; aucun à l'ennui, *monstre non délicat* pour eux. Le travail et la lutte seront toujours les sources de bonheur et de dignité, et l'avenir est à la doctrine qui saura résoudre ce formidable problème qu'ont dû refouler à travers soixante siècles jusqu'à nous les fatalités historiques, à savoir d'astreindre tous les hommes à la lutte sans qu'un seul soit paralysé dans ses mouvements ni écrasé dans sa défaite.

Notre bourgeoisie est atteinte d'un goût d'autant plus incurable qu'elle dit que des goûts il ne faut pas disputer. Décoration or et blanc, peluche, satin, injustifiables tapis, lignes affreuses, meubles ignobles ou dérisoires, pendules empire, bibelots odieux et le reste : ses salons, éruptions de mauvaises consciences et d'une bassesse esthétique qui fait lever le cœur, sont généralement affreux en raison de leur prix. Une maison étant l'image de ses habitants, d'êtres et de maisons pareils jamais ne sortira l'artiste. L'oratoire ensoleillé où Hector Chainaye a grandi, sans être luxueux, était, faut-il le dire ? d'un goût rare. J'y entrai en 1884, dans une grande maison où s'allongeait, au fond d'une cour fleurie, l'atelier de sculpture et de peinture d'Achille et d'Armand. Bien que l'intérieur en fût peint d'architectures égyptiennes, c'est là, comme je l'ai écrit ailleurs, devant *Typha, la Vieille*

Dinanta'se et Rive paisible, irradiantes et nerveuses créations sculpturales, que moi, vieil amant de l'âme natale, j'en fus comme je ne l'avais pas encore été, ébloui. Choses déjà lointaines !... Toute la maison décelait une main exquise ; et soit qu'aux veillées les flammes ouvrissent le féérique voisinage du monde inconnu dans les cadres des portraits de famille peints ; soit qu'à travers les rideaux des fenêtres, des papillons de soleil vinsent frétiler sur le mur perle, sur le mensonge de la glace, sur un masque sublime de Beethoven mort, sur les ténèbres miroitantes du piano, que de fois, dans cet intérieur élu, d'une immatérielle vibrance paisible, également éloigné des vulgarités d'arrière-boutique et du faste inepte d'incultes parvenus, j'ai saisi sur le vif mainte inspiration des trois frères, d'Hector surtout ! Je ne soulèverai pas davantage le voile ni ne toucherai à l'hérédité, domaine insondable d'ailleurs, aux tréfonds d'où gisent les primes éléments d'une âme dont la sélection exige le concours de quelles merveilleuses convergences ! Resteraient bien des choses encore à dire sur les ambiances qui l'ont influencée. Non seulement ces successions d'époques dont chacune pâlit à son tour comme une verveine pendant que sa sœur point en silence à côté dans le bouton fendu et où défilent, diversement colorés, les épisodes coutumiers de l'autrefois d'Hector, ces milliers de scènes liégeoises fugitives oubliées qu'il traverse, ces blondes têtes noyées de rayons estivals dans les embarcations de la Meuse, ces voyages en la jolie Dinant de sa mère où le soleil grisait du parfum des fruits et du terroir sa jeune rêverie accoudée aux lucarnes, — mais encore l'artiste insoupçonné qu'une sensibilité méfiante et rentrée sous une sorte d'indifférence raisonnable portait à tout faire, à écrire surtout, en secret : cela achève peut-être d'expliquer

ce qui s'explique de son œuvre, sans que des inspirations comme celle-ci perdent rien de leur saisissante et impénétrable essence :

La Magie du Retour.

Assise au balcon, la châtelaine Irminte travaille distraitemment à une somptueuse tapisserie. De ses longs doigts, elle semble tirer au soleil du soir ses fils d'or et les mêler à la soie précieuse dont les couleurs éclatantes l'éblouissent.

Lors, au milieu d'une pelouse aux herbes lisses et profondes, un paon qui arrondit sa queue en un large éventail étoilé d'œils songeurs, lève vers le balcon sa tête aux frémissantes aigrettes, et jette de lugubres cris dans la paix effrayée du jardin.

Ainsi le paon a crié lorsque le châtelain est parti. Irminte tressaille à cet appel du passé, puis se retourne nerveusement. Et après avoir regardé fixement la porte du salon, Irminte lève la tête en signe de commandement.

Aussitôt les vantaux s'entr'ouvrent et sous des pas timides et pressés le tapis frémit. Et les grands vases sonnent comme frappés d'un coup d'ongle, et les fleurs qui s'en échappent s'allument de neigeuses clartés.

« Tu ne le reconnais pas ? » dit une voix qui s'élève de la pendule, dont le balancier depuis longtemps arrêté se remet en mouvement. « Et moi, qui me suis révoltée contre l'envolement des heures, pour l'aimer à son retour du même et jeune amour ? Mais c'est lui ! Reconnais-le donc ! »

Et dans le jardin, un vent glacial emporte sans pitié les feuilles sèches sur un sol plein d'échos.

« Vous ne me quitterez plus ! » dit une autre voix qui s'échappe des vieux fauteuils.

Un coup de feu retentit dans la montagne voisine, et l'on entend les râles de la biche qui se meurt, et les bonds sauvages du cerf qui s'enfuit à travers les halliers.

Mais dans le foyer profond un feu pétillant s'éclaire. Et de mystérieuses mains avancent deux fauteuils près de la haute cheminée.

Et une voix commande : « Irminte, n'en doute plus. C'est bien lui. Vois comme il t'implore et te tend les bras. Irminte, lève-toi. »

Et la chatelaine se dresse comme une somnambule. Obéissant au rêve des choses, elle se laisse conduire devant la cheminée; et elle s'affaisse dans un fauteuil, abandonnant sa tête aux baisers d'invisibles lèvres.

Quelle merveille ! Cette scène, cette heure, cette précision dans le vague, ce naturel dans l'étrange, cette mélancolie familièrement ésotérique, cette susurrante mélodie des phrases, cette soudaine et silencieuse émotion des choses qui se répondent magiquement comme des échos mystiques : l'ineffable est là dedans, et l'analyse s'arrête surprise et charmée comme Psyché devant l'Amour. Ne dirait-on pas le délicieux Tibulle qui soupire son *Ipsa Venus campos ducet in Elysios* en sortant, halluciné, de la terrible Vision des Mères du second *Faust* ?

L'homme peut mourir qui laisse une inspiration pareille, et la sublime pensée de Spinoza s'érige dans l'esprit : « Notre immortalité dépend de nous. » — Pendez-vous, arrangeurs de mots !

Quel artifice de versification dépasserait l'enchanteresse et naturelle harmonie soyeuse de cette prose ? — Elle semble, au fond d'un souvenir ressuscité, dans une campagne traversée à seize ans on ne sait plus où, près d'un antique manoir drapé de soleil couchant — un air de viole venant, des fenêtres mi-closes, expirer dans la brise —.

Un art pareil est sans modèle et n'aura pas d'imitateurs, bien qu'un débutant m'ait déclaré un jour qu'il n'avait osé continuer la lecture de *l'Ame des Choses*, tant il craignait d'en subir l'influence.

Le principe de cet art est insaisissable comme le fluide même, et *l'Ame des Choses* semble du fluide figé. Ce fluide

joue le rôle implacable de la fatalité dans les drames d'Eschyle, en passant dans cette douceur étrange comme une faux silencieuse sous des fleurs transies. Chacun des contes est un drame muet : on rêve de blanches inconnues agonisant immobiles au fond d'un lac nocturne, ou de courtisanes d'Orient étouffées en des voiles de soie magique. Beaucoup de lecteurs trouveront qu'une telle littérature, malgré son originalité, penche du côté de l'Allemagne; il le semble à première vue; cependant il suffit de citer Hoffmann et dans un autre sens Klopstock, la différence éclate. Hector Chainaye, pour produire ses effets, ne recourt pas à l'attrail désormais suranné d'une mythologie quelconque; pas d'aventures non plus, ni même des événements : En outre, les objets dits inanimés agissent moins d'eux-mêmes qu'ils n'obéissent, ainsi que les hommes d'ailleurs, à une énigmatique et saisissante suggestion magnétique; ceci est tout nouveau. Enfin rien n'est puéril ou commun ou nébuleux; le fantastique même est d'un si parfait naturel qu'il n'étonne point et ne laisse place qu'à la pure admiration; et tout cet art est simple, clair, mesuré, précis, comme un conte de Perrault ou de Voltaire. Ce qui achève de le rattacher à l'essence de l'âme et de la prose françaises, c'est que l'écrivain raisonne la sensibilité autant qu'il s'y abandonne; mais par l'absence de rhétorique et de thèse (même incidente), comme par une sorte de familiarité qu'il garde dans sa délicieuse distinction, il s'en sépare et demeure Wallon.

Ainsi dans *l'Âme des Choses*, où le mystère est mis à portée de la main et n'en reste que plus impénétrable, la nature *liégeoise*, qui n'avait guère été révélée jusqu'ici que fadement fine et vitreusement sentimentale, se révèle, sondée à fond, sous une face qu'aucun artiste n'avait encore su

aborder, que la plupart n'ont même jamais soupçonnée. Est-ce instinct inné, sont-ce les prosaïsmes d'une vie hostile qui ont replié dans une contemplation panthéistique et tout interne ce poète tranquille, pénétrant et rayonnant d'une philosophie si subtilement neuve et si humaine : les deux probablement, mais dans une proportion que personne, pas même l'auteur, ne déterminera jamais. Quoi qu'il en soit, dans cette œuvre sans apprêt, née d'une irrésistible insufflation anagogique, Hector Chainaye — épopte familier d'une mysticité nouvelle — apparaît comme le poète de l'hypnotisme. Ébloui par l'âme de ses sensations — qui dégagent toujours l'idée de *lutte* ou celle d'*agonie*, parfois les deux ensemble — il fait soudain fleurir en nous, printemps nocturne, un monde inattendu de perceptions nouvelles. On peut dire, sans crainte d'être contredit, qu'il est l'écrivain le plus complètement immatériel qui soit dans aucune littérature.

Son style est lumineusement crépusculaire. J'ai dit un jour à une tribune littéraire que l'atmosphère de la Wallonie est à la fois *électrique et moelleuse*, de quoi certains journaux ont ri de telle façon qu'il m'a bien fallu reconnaître qu'elle est parfois fort épaisse, aussi : s'il est vrai qu'un écrivain transpose inconsciemment les ambiances natales dans sa langue, la langue de *l'Âme des Choses* est un admirable argument en faveur de mon assertion... Quelle langue charmante tissée de fils de la Vierge colorés ! Quelle aisance succincte ! Sans doute des yeux exclusivement syntaxiques pourraient y relever d'infimes hérésies, quelques tours locaux ; l'écrivain ennoblit d'ailleurs la saveur par sa naturelle élévation. Il faut presque du courage pour le voir et pour le dire, tant captive ce style qui a l'idéale finesse et la splendeur

discrète des triangles de tulle couleur d'absinthe, qui ruisellent, les soirs de mai, de la blanche fournaise du soleil, entre les nuages émerveillés. On peut aussi comparer ce doux style qu'électrise une force occulte, à l'exquise couleur des feuillages d'aulnes et de saules, retroussés par le vent d'été en une changeante palpitation argentée. La phrase est celle du dix-huitième siècle, écourtée, simplifiée et cependant plus variée, satinée, irisée, à instinctive mais discrète inversion latine quand il s'agit de marquer un effet; je dis instinctive parce qu'elle est toute spontanée.

Il faut répéter que Hector Chainaye ne rappelle aucun poète étranger. Néanmoins s'il fallait chercher des attaches à l'étranger, on songerait à certaines pages d'Alf. de Vigny en France, de Hoffmann et d'Andersen en Allemagne, de Shelley en Angleterre et de Poë en Amérique.

Il faut signaler surtout le morceau capital *l'Ame des Choses* qui donne son titre au livre : un thème analogue à celui de *la Magic du Retour* s'y développe, mais avec la différence qu'il y a entre un lied et une symphonie de Schumann.

La Châtelaine Yolande, presque folle ici, se meurt de la mort de son époux et ne veut pas guérir, malgré son fils et sa mère. Alors toutes les *choses* opèrent, l'enveloppent, la bercent, la fascinent, la magnétisent et, peu à peu, la consolent et la guérissent. Quelque saisissante que soit cette conception, l'exécution l'est bien davantage. Ce chef-d'œuvre d'originale intuition est tout frissonnant de précieuses beautés et d'adorables couleurs entrevues et scintillantes.

Par ces journées interminables où son esprit divaguait, elle avait compris et pénétré toute la poésie de la fenêtre. La fenêtre est l'œil du mur, pensait Yolande, elle lui donne son expression, comme l'œil anime la

figure et l'éclaire d'une vie spéciale. Telles fenêtres font penser à tels regards et certains murs rappellent certains visages. La fenêtre joyeuse, aux flammes de jeunesse, doit encadrer la tête blonde d'une vierge; la fenêtre mélancolique aux regards pensifs, le chef branlant d'une vieille... Et les croisées muettement dramatiques, n'évoquent-elles pas la subite et déjà fuyante apparition d'une figure déjà vue dans le malheur et prédisant de nouvelles infortunes?... O vitres glorieusement incendiées des premiers rayons du soleil ! n'exaltez-vous pas en vos crépitations les orgueilleux espoirs, les brûlants désirs de vivre et les enthousiasmes flamboyants de la jeunesse ? O vitres douloureusement éclairées des derniers feux du jour ! Ne dites-vous pas les sourds regrets, les souvenirs nostalgiques et les longues tristesses des vieux ans ? Et vous, vitres nocturnes, languissamment allumées de féminines clartés de la lune, vitres de rêve qui frissonnez de visions amoureuses, blanches de la neige d'épaules nues, miroitantes des éclairs fuyants de regards éperdus, argentées de l'éclat de bras qui s'enlacent, ne chantez-vous pas religieusement l'indicible des nuits passionnées, les râles et les pâmoisons des folles étreintes, où l'homme perd la voix, oublie et doit fermer les yeux ?

Bien que l'unité de cette merveilleuse inspiration rende toute citation malaisée, il convient de mettre encore sous les yeux du lecteur une page où la langue du jeune écrivain atteint tout son éclat. Yolande est presque guérie :

Abattue, soumise, elle regarde encore le lac avant de s'endormir. Du sommeil des eaux s'élève craintivement une fleur à la corolle allumée d'un baiser silencieux de la lune, et magiquement blanche au milieu des eaux noires. Yolande comprend que la fleur de cristal appartient au mystère, et que blanche d'effroi elle exprime la poésie dramatique du fond des eaux ; comme elle, pauvre femme, est condamnée à exprimer, dans son horreur muette, l'incompréhensible caché au fond de la vie. Oh ! la fleur avait sans doute rêvé d'échapper au lac magnétique, et de voler, grand papillon de rêve, de ses larges pétales, vers la lune maternelle. Mais la fleur aussi avait dû se résigner.

Yolande s'endormit.

Soudain dans la nuit, son cerveau trembla d'une peur sacrée. Lors, elle vit s'allumer d'une clarté douce, argentée, un grand monument qui se silhouettait sur un ciel noir. Elle le reconnut. C'était le château d'Isoeil, sa demeure seigneuriale, qui l'appelait au fond de l'horizon. Et l'air frissonna de voix attirantes :

« Venez, blanche comtesse. De votre lointain voyage vous êtes sans doute bien lasse ! Oh ! que vos regards sont pesants de morne tristesse ! Vous n'espérez donc plus en la vie ? Venez, fluide châteline, vous apprendrez à aimer de nouveau la terre, car tout ici est plein d'amour ! »

Yolande marchait à pas tremblants, comme somnambule elle monta les marches du perron et la haute porte s'ouvrit lentement.

Devant elle, le grand escalier s'élevait majestueux et solennel jusqu'au faite de l'édifice. Il lui apparaissait couvert de nuit au rez-de-chaussée, mais, plus il s'élevait, plus les marches s'engrisaillaient ; puis enfin, rayonnant d'éclat, se perdait dans une lumière aveuglante. Il lui semblait être l'échelle reliant la terre au ciel, que Jacob vit dans son rêve. Soudain, comme une harpe immense, l'escalier frémit d'harmonies qui éclatèrent orgueilleusement célestes au faite et s'assourdisaient sombrement farouches vers la terre. Tout l'escalier vibra de résonnances électriques. C'était le chant d'espoir des âmes qui aspirent de s'élever au ciel, l'éternelle symphonie de la déperdition des êtres au milieu des excessives jouissances spirituelles de l'autre monde. Ainsi, à une certaine hauteur, les sons fusaient si inhumainement étrangers, qu'à les entendre elle perdit un instant la notion de l'existence. Mais insensiblement la symphonie se tut, et la lumière s'adoucit.

Puis Yolande eut comme la sensation que des gens s'empressaient autour d'elle. Elle se retourna, ne vit personne.

Elle se promena lentement dans le château qui était toujours éclairé d'une douce lumière blanche, si pénétrante qu'elle pouvait regarder à travers les murailles. Mais n'était-ce pas elle plutôt que toutes choses regardaient ?

Au fond des vastes salons, elle entendait de vagues chuchotements, mais écoutait-elle plus attentivement ? Tout se faisait.

Le fluide des regards interrogateurs pesait sur elle. Mais qui la regardait ainsi ?

Des êtres étaient autour d'elle ! Yolande le sentait. Ils se rapprochèrent ! Elle se vit enveloppée de toutes parts. Les choses l'avaient déjà sauvée de la folie, maintenant l'humanité l'enveloppait de son magnétisme de vie. Elle ne pouvait plus échapper à l'existence.

Lorsque de la foule sortit une vieille dame. C'était sa mère, qui vint la baiser sur le front. Et ce baiser la fit frissonner. Et s'avança vers elle un homme jeune et beau ; son cœur se resserra. Son époux ! Et ses lèvres frémirent dans un long baiser, dans lequel Yolande sentit passer une âme. Et elle entendit un cri d'enfant, et son cou fut entouré de deux petits bras. Et les trois êtres, auxquels appartenait une vie d'amour, la fixèrent avec des supplications dans le regard.

La poitrine haletante, Yolande s'éveilla.

Devant elle s'étendait une forêt fantastique, dont le sol disparaissait sous une épaisse floraison de fougères arrondissant leurs feuilles énormes. S'élançaient des arbres géants au tronc argenté, aux feuillages dentelés, capricieux. Une lumière aveuglante noyait tout comme si le paysage entier était enfermé dans un immense bloc de glace exposé à un blanc soleil d'hiver. Des oiseaux de diamant sautaient de branche en branche. Mille regards étincelaient. Une vie intense respirait en toutes choses, faisant craquer les troncs sourdement et bruire étrangement les feuillages. Des serpents de feu glissaient sous les fougères, et leurs sifflements mettaient en fuite les oiseaux.

Un artiste original se possède dans une page pareille. Après une légère hésitation, dans les *Invités*, où sa personnalité est cependant déjà sans mélange, il entre décidément dans l'inconnu où l'appelle sa race, chercheuse d'âme avant tout, et il s'y taille un domaine irrévélé.

Par ordre chronologique, les premiers contes sont : *les Invités*, *la Lune assassine*, *Hunald*, *la Fin du Monde*, *l'Infatigable pêcheur* ; les derniers : *les Amis*, *l'Amour impossible*, *la Lune vengeresse*, *le Moulin des Passions*,

la *Mort de l'Heure* et *l'Ame des Choses* qui fut écrite en 1886-87. Les autres sont intermédiaires.

Hector Chainaye se modifiera sans doute encore. Il l'a déjà fait dans le sujet et dans le style du conte qui ferme le volume, *La Cage aux Bêtes*, écrit au commencement de 1888. Quand ce conte parut, il y eut une involontaire déception : n'en est-il pas toujours ainsi quand une personne chère nous revient, changée, de l'absence ? C'est *l'autre* qu'on attendait, celle d'avant. *Tardare alam fati...* Il y a en somme dans cette impression plus de momentanée surprise que de vrais regrets quand il s'agit d'un favori des dieux qui conquiert chaque jour une jeunesse nouvelle.

Je n'analyserai pas ce conte où s'exprime et se dramatise d'une manière pathétique et saisissante, l'amertume de certaines existences d'artistes au sein des envies locales et des inclémences d'une patrie qui, comme bien des mères, n'aime pas toujours, tant qu'ils vivent du moins, les meilleurs de ses fils.

Noblesse oblige. On doit voir dans *La Cage aux Bêtes* une naturelle transition entre *l'Ame des Choses* et le roman que nous attendons avec impatience : *le Pays des Mères*.

Il n'y a nulle présomption à penser que cette œuvre sera une nouvelle révélation. Mais si le jeune écrivain pouvait même détromper les espérances légitimes que nous avons fondées sur lui, ou si l'œuvre attendue ne sortait jamais de ses mains, il faut l'oser dire, le proclamer sans ambages : Hector Chainaye est déjà un des quelques hommes qui, à côté de Chateaubriand et de Flaubert, porteront témoignage devant la postérité pour la prose française au dix-neuvième siècle.

CÉLESTIN DEMBLON.

Liège, avril 1891.

PAGES, par STÉPHANE MALLARMÉ. — Deman.

L'existence enfin, chez un éditeur, Deman, d'un volume où se trouvent réunies et coordonnées, en des conditions satisfaisantes de soin typographique, les *Pages* que M. Stéphane Mallarmé écrivit çà et là, selon quelque humeur de rêverie où quelque occasion d'actualité, permet de débarrasser le demi-rayon de bibliothèque qu'elles occupaient des revues encombrantes et multicolores longtemps et pieusement conservées parce qu'elles contenaient quelques-uns des fragments dont l'ensemble compose le tome qui a pris leur place.

En feuilletant les *Pages* de M. Stéphane Mallarmé (car tout homme au courant des belles lettres françaises et qui n'est pas un Moliériste exclusif ou un Stendhalomane se les remémore plutôt qu'il ne s'y initie), on y rencontre le don unique et charmant de ce grand artiste qui, là, sans le secours du vers, en une prose sinueuse à la fois et scintillante, y montre partout l'admirable preuve qu'il a, à lui, des façons de penser et de dire neuves, inattendues et distinctives.

Si, parfois, comme dans les premiers poèmes en prose *Frisson d'hiver* ou *Plainte d'Automne*, on remarque une imperceptible hantise de Baudelaire vite modifiée selon un mode original, on constate bientôt à la perfection incomparable d'un *Phénomène futur*, par exemple, ou à un tour inusité donné à quelque thème similaire de ceux où se plaît la mélancolie baudelairienne comme dans la *Pipe* — qu'on est en présence d'un esprit plus fraternel que filial du modèle égalé et, aussitôt après, le *Spectacle interrompu* semble nous avertir qu'on nous introduit à une manière de voir qui sera

celle désormais choisie par le Poète pour considérer les faits de son rêve et interpréter les aspects de la vie : telle promenade fluviale avec le *Nénufar blanc*, telle aventure foraine avec la *Déclaration* ou telle rencontre avec l'*Ecclésiastique*.

Maintenant, l'écrivain s'autorise de la façon de voir qu'il s'est reconnue, contradictoire de celle du commun, et, selon la loi de bonne foi intérieure qui lui ordonne d'être ainsi, il autonomise sa pensée. La vision préparatoire et incomplète qu'il eut du monde se réforme et il s'y en substitue une autre, " la vraie. „

De cet état d'esprit hautain et le seul qui convienne, nous voyons dans ces *Pages* de rapides mais significatifs indices qui sont comme les marginalia de quelque œuvre vaste et ordonnée qu'elles supposent et annoncent et dont le secret et la méthode transparaissent, çà et là, un peu partout et plus qu'ailleurs peut-être dans les *Crayonnés au théâtre*, en de brèves esquisses théoriques ou explicatives du sens des mimiques ou des danses et de l'adaptation possible de la scène à de plus nobles jeux.

Là, au contact de choses contemporaines, cette lucidité supérieure qui est le signe distinctif de M. Mallarmé se nuance d'ironie en s'appliquant à déconcerter l'hypocrisie des apparences.

Outre l'intérêt délicat et varié de tout cela, il en est un autre complémentaire à l'étude de ce livre.

La manière d'écrire de M. Stéphane Mallarmé s'y révèle tout entière avec son curieux travail de langue et de syntaxe, son accent parfois glacial et bref, ailleurs insinuant et incantatoire, avec le raccord étrange et juste de termes lointains, juxtaposés, car chacun s'y distingue en la pureté de son sens, alliés, car ils s'unifient dans la trame de la phrase.

Ce style a un mouvement très particulier, nullement oratoire, parlé plutôt et même mimé. Il représente les objets avec quelque chose d'interposé, comme au travers d'un cristal qui les isole de tout contact et de toute buée.

La phrase a je ne sais quoi de fragile en ses armatures délicates et flexibles, gélives et cassantes. Quelquefois, au contraire, elle se rétracte en de très extraordinaires effets de recul; les mots y sont comme en retrait en de l'au delà à des profondeurs mentales sur les confins vaincus de l'Ineffable.

Ce style singulier et séduisant déconcerta par sa logique même et par sa particularité d'éviter la locution toute faite. Il a soin de disjoindre les mots que des habitudes antérieures ont soudés et ne les emploie que purifiés et prêts à se reprendre par des contacts nouveaux.

Longtemps cette manière d'écrire sembla l'apanage de celui qui l'inventa.

Ce faux point de vue qui est de considérer comme exceptionnel ce qui était simplement le résultat d'une clairvoyante ordonnance de savant écrivain tend à se perdre et il s'y substitue enfin la constatation que ce style est de grande beauté et de fécond enseignement. Ce qui fut regardé comme insolite et d'une hardiesse justifiée par une incomparable habileté, tour de force d'une haute et singulière intelligence, gagne de jour en jour la familiarité de certains esprits désireux d'une langue moins emphatique et colorée que telle du grand Flaubert, moins trépidante que celle de Goncourt et sans les à peu près grossiers d'un Zola.

Ils ont reconnu que c'était en M. Mallarmé que s'était faite la jonction de la tradition du XVIII^e siècle avec l'acquis poétique de la réforme Chateaubriandesque. Ils ont trouvé

là l'exemple d'un langage énonciatif, elliptique et complexe avec toutes les élégances et les nuances désirables et l'ont suivi en l'accommodant à leurs visées.

Je sais telle page judicieuse et instructive de la *Femme-Enfant* de M. Mendès qui se filie aux techniques mallarméennes et certains traits de l'*Exorcisée*, ce livre irritant, captieux et original de M. Paul Hervieu, rappelleraient le tour propre à l'auteur du *Nénufar blanc* et des délicats et solides chefs-d'œuvre qui ont prétexté ces lignes.

HENRI DE RÉGNIER.

NOTES.

Un deuil cruel vient de frapper notre ami Albert Mockel. Il a perdu son père. Pour l'ami les marques de notre plus vive et de notre plus haute sympathie.

M. Albert Mockel, éloigné depuis un mois de ses occupations habituelles, a dû confier à un autre le soin de mettre sur pied ce numéro double. Les abonnés de *la Wallonie* voudront bien excuser le retard qui en est résulté.

Le n° prochain paraîtra dans peu de jours. Il sera consacré à M. Bernard Lazare.

M. Hector Chainaye n'ayant pu nous faire parvenir en temps utile la copie promise, il nous a été impossible de lui consacrer ce numéro, quoique nous l'ayons précédemment annoncé.

Le 19 septembre, une rencontre à l'épée a eu lieu à la Grande Jatte entre M. Vielé-Griffin et M. Catulle Mendès. A la seconde reprise M. Vielé-Griffin a été blessé. Nous sommes heureux d'ajouter que la blessure de notre ami n'a pas eu de conséquences.

Le numéro d'Août de la *Revue des Deux Mondes* contient une nouvelle de M. Barracand, *Lina* qui se passe en terre wallonne et mérite d'y être lue.

Pour paraître prochainement chez Léon Vanier une édition nouvelle des *Episodes*, par Henri de Regnier. Cette édition contiendra les *Sites* et une série de sonnets inédits. Les vers des *Episodes* ont été soumis à un travail de correction.

Nous avons reçu et il sera prochainement rendu compte de *l'Eléphant*, roman par Jean Court et Charles Neerth (Savine); *Loth et ses filles*, par P. Lacomblez; *les Tourmentes* par J. Clerget (la Plume); *Ruysbroek l'admirable*, traduit par Maurice Maeterlinck, et *Les sept Princesses*, également de Maurice Maeterlinck (Lacomblez); *Reliquaire*, d'Arthur Rimbaud, publié par R. Darzens (Genonceaux); *Chansons d'amant*, de Gustave Kahn (Lacomblez); *Pierrot Narcisse* et *Les dernières Fêtes*, par Albert Giraud (Lacomblez); *Il ne faut pas mourir* et la *Jeunesse de demain*, de J. Bois (Bailly); le *Journal des Destrée*, par Jules Destrée (Lacomblez); *Poèmes et Ballades*, de Swinburne, traduction de G. Mouvey (Savine); *Thulé des Brumes*, par A. Retté (la Plume); *Vieux temps*, étude par J.-T. Radoux (Besnard); *Les contes d'Yperdamme*, par Eug. Demolder (Lacomblez); *Le Pèlerin passionné*, par Moréas

(Vanier); *Pétales de nacre*, par Albert St-Paul (Vanier); la *Joie de Maguelonne*, de A.-F. Hérold (Bailly); *l'Heure en exil*, de D. Meunier (Vanier); *Strophes d'amant*, par Julien Leclercq (Lemierre); *Promenades sentimentales*, par Jean Thorrel (Perrin); *The Intruder*, traduction de *l'Intruse*, par M^{me} Mary Vielé (New-York); *le Barbare*, par A. Jenart (Lacomblez); *le Fi Balouet*, par Jacques Renaud (la Plume); *Chérubin*, par Charles Morice (Vanier); *Histoire du chat, du coq et du trombonne*, par H. Stiernet (J. Lebègue, Bruxelles); *les Bons Parents*, par Hubert Krains (Castaigne, Bruxelles); *la Peur de la Mort*, par F. de Nion (Savine); *Apôtre*, roman de Louis Gastine (Genonceaux).

M. Célestin Demblon fera, cet hiver, un cours de littérature française sur le XIX^e siècle.

Trois revues nouvelles ont paru; cordialement nous leur souhaitons la bienvenue: *La Revue Blanche*, série nouvelle, et *Chimère* qui sont éditées à Paris, la *Revue Rose*, éditée à Liège.

En souscription chez M. Loth, imprimerie Lamer, 14, rue Segulier, à Paris, le nouveau volume de vers: *Prière*, par notre collaborateur Jules Bois. Prix: 12 francs l'exemplaire numéroté sur Japon.



de nos Collaborateurs :

A*	<i>Chantefable un peu naïve.</i>
HECTOR CHAINAYE	<i>L'Âme des choses.</i>
ACHILLE DELAROCHE	<i>Aénor (à paraître prochainement).</i>
CÉLESTIN DEMBLON	<i>Contes mélancoliques.</i> <i>Le Roitelet.</i>
A.-F. HÉROLD	<i>l'exil de Harini.</i> <i>la Joie de Maguelonne.</i>
GUSTAVE KAHN	<i>les Palais nomades.</i> <i>Chansons et Amant.</i>
CAMILLE LEMONNIER	<i>Le Possédé.</i>
CHARLES VAN LERBERGHE	<i>Les Flaireurs.</i>
GRÉGOIRE LE ROY	<i>Mon Cœur pleure d'autrefois.</i>
MAURICE MAETERLINCK	<i>Serres chaudes.</i> <i>La Princesse Maleine.</i> <i>Les Aveugles.</i> <i>L'Intruse.</i> <i>les sept Princesses (à paraître).</i>
STÉPHANE MALLARMÉ	<i>Poèmes d'Edgar Poe.</i> <i>Villiers de l'Isle Adam.</i> <i>Pages.</i>
STUART MERRILL	<i>Les Gammes.</i> <i>Les Fastes.</i>
JEAN MORÉAS	<i>Les Cantilènes.</i> <i>Le Pèlerin passionné.</i>
GABRIEL MOUREY	<i>Crépuscules d'Ames.</i> <i>Flammes mortes.</i>
PIERRE-M. OLIN	<i>Mes Mémoires.</i> <i>Des Visions.</i> <i>Légendes puériles (à paraître).</i>
PIERRE QUILLARD	<i>La Fille aux mains coupées.</i> <i>La Gloire du Verbe.</i>
HENRI DE RÉGNIER	<i>Épisodes.</i> <i>Poèmes anciens et romanesques.</i>
ADOLPHE RETTÉ	<i>Cloches en la Nuit.</i> <i>Thulé des Brumes (à paraître).</i>
ALBERT SAINT-PAUL	<i>Scènes de Bal.</i> <i>Pétales de nacre.</i>
FERNAND SEVERIN	<i>Le Lys.</i> <i>le Don d'Enfance.</i>
ÉMILE VERHAEREN	<i>Les Soirs.</i> <i>Les Débâcles.</i> <i>Les Flambeaux Noirs.</i>
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	<i>Ancaeus.</i> <i>Joies.</i> <i>Diptyque.</i>

Numéro consacré à M. Bernard Lazare

*

LA



WALLONIE



Novembre 1891.



AVIS

LA WALLONIE désire racheter les n^{os} suivants de sa collection : 1886 juillet — 1887 novembre — 1888 décembre. Pour conditions écrire 307, avenue Louise, Bruxelles.

Voyez chez MURAILLE, Liège

SCÈNES HINDOUES

Poème symphonique à grand orchestre

PAR ÉRASME RAWAY

Réduction pour piano à quatre mains.

la **Revue blanche**, 60, rue de l'Ouest, Liège.

l'**Art moderne**, 34, rue de l'Industrie, Bruxelles.

la **Jeune Belgique**, 64, rue Potagère, Bruxelles.

la **Conque**, 49, rue Vineuse, Paris.

la **Plume**, 39, boulevard d'Arago, Paris.

Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain.

l'**Ermitage**, 5, rue Gay Lussac.

Chimère, 52, cours Gambetta, Montpellier.

Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée d'Antin, Paris.

Vont paraître :

LES CYGNES

NOUVEAUX POÈMES

PAR

Francis VIELÉ-GRIFFIN.



LA LYRE (1)

A José Maria de Hérédia.

I.

NÉANTHÈS.

Regarde : j'ai le rythme et le divin contour.

LÉON DIERX.

C'était dans les jardins de Daphné, où les lauriers-roses s'enlacent aux cyprès, mêlant leurs corolles claires au sombre feuillage de l'arbre cher à Aphrodité ; dans les jardins de Daphné où retentit la fraîche voix des mille sources naissant au fond des grottes et dont les eaux s'épandent parmi les mélancoliques asphodèles des prés.

Archytas le marchand, pour célébrer le cinquième lustre de ses fonctions publiques, avait réuni ses amis en sa villa et, dans la salle des festins, couchés sur les lits d'écaille, les convives s'égayaient aux gestes des mimes et aux bonds des ballerines. C'étaient Hermogène fils de Charmidas, Ménippe le Satiriste, Cresphonte de Gaza, le médecin Arétas, Castus Pius, rhéteur illustre, et les poètes Euphorion et Philodème de Gadara.

¹ (1) Extrait du *Miroir des Légendes*, pour paraître en janvier, chez A. Lemerre,

Ceints de roses et d'hyacinthes, oints de baumes précieux, ils célébraient la délicatesse des mets offerts et tandis que des enfants fardés, choisis parmi les plus beaux, laissaient, goutte à goutte, tomber des rhytons perforés, les perles sanglantes des vins issus de contrées lointaines, ils louaient la générosité de leur hôte. L'odeur du thérébinthe dont se parfument les outres, se mêlait aux buées capiteuses de la myrrhe fumant en les brasiers d'or, et la crépitation des jets d'eaux retombant sur le marbre, s'entendait malgré le chant de la flûte dont jouait l'ambubaia.

Cependant, les esclaves venaient d'enlever le septième service, et les convives du marchand, renversés sur les périclinia drapés d'argent, suivaient d'un œil rêveur les ondulations lascives des danseuses, lorsque Castus Pius, le rhéteur, qui faisait emplir d'eau sa patère, par un adolescent aux cheveux frisés, fit un geste qui demandait le silence, et sur un signe d'Archytas, les danses cessèrent et les harmonies se turent.

— Ne pensez-vous, dit Castus Pius, que, justement, on pourrait dire que nous sommes gloutons comme des foulques, si, au festin d'Archytas, nous nous contentions de la satisfaction passagère que procurent l'ivresse des vins et le charme des mets.

— Encore qu'il y ait beaucoup à dire, pour prôner ce plaisir que tu méprises, Pius, tes paroles n'en sont pas moins judicieuses, répondit le médecin Arétas. Mais, je voudrais que tu précisasses ta pensée, et nul d'entre nous ne s'en plaindrait, car tu es subtil entre les subtils.

— Le vin de Ptélea, que tu paraîs goûter, Arétas, a donc obscurci ta cervelle, répliqua Ménippe. Si tu ne pénètres pas mieux les aphorismes du vénérable Hippocrate, que tu

ne saisis le désir de Pius, tes malades doivent se plaindre de ton art.

— Ta verve est facile, Ménippe, fit Arétas; mais ceux qui comprenaient les arguments d'Isocrate, les lui faisaient développer pour accroître leur joie.

— Tu sais flatter, Arétas, et la flatterie est si douce, même aux blasés, que tu m'obliges à parler, répartit Castus Pius. Au banquet qu'illustra le divin Socrate, Alcibiade ne renvoya-t-il pas les saltatrices, pour permettre aux convives de causer librement d'Éros et d'Antéros? L'exemple est bon à suivre, et je vois autour de moi, assez de savants esprits, pour que le plaisir de leurs discours, supplée à l'incitation, après tout facile, des mimiques et des attitudes.

— Voudrais-tu disserter de l'amour, demanda Hermogène?

— Socrate a tout dit, observa Cresphonte.

— On n'a jamais tout dit, remarqua Castus Pius, et Arétas lui-même saurait trouver une définition nouvelle.

— Et toi, questionna Arétas?

— J'en saurai peut-être trouver plusieurs.

— L'amour vous intéresse-t-il au point d'en faire l'unique objet de vos débats, fit Euphorion?

— Sans doute, trouvent-ils que c'est le seul sujet digne de quelques hommes qui ont amplement bu et mangé, dit Philodème.

— Proposez-nous un autre thème, insinua Ménippe.

— Et lequel plus beau que la poésie, répondirent Euphorion et Philodème?

— Pourquoi pas la médecine, protesta Arétas?

— Parce que peu d'entre nous pourraient te suivre, Arétas, et que nous devons tous participer à l'art des arts, à la Poésie éternelle.

— Bien répondu, Pius ! Tu sais que les attraits d'Homère sont plus universels que ceux de Gallien et de Celse, fit Cresphonte.

— Oui, car le médecin n'est qu'un artisan plus ou moins habile, et le Poète est le roi immortel des hommes, l'égal des dieux jaloux, dit Philodème.

— Pourquoi jaloux, interrogea Hermogène ?

— Parce qu'ils ne permettent pas qu'on emprunte leur voix, et ils vouent au malheur ceux qui veulent ravir la Lyre, proféra Euphorion.

— Ceux qui la veulent prendre pour le mal.

— Ceux-là aussi, qui la saisissent en vue du bien, ô Pius, proclama Philodème.

— Explique-toi, Philodème.

— Je ne sais pas discourir selon les règles, Pius ; les lois des sophismes me sont étrangères. Il faut que je revête ma pensée du manteau pompeux des images, et que je l'enclose dans des mythes parfois obscurs comme les nuits en proie au mystère, parfois clairs comme des aubes d'été.

— Chante donc, Philodème, nul de nous, certes, n'en sera fâché.

— Qu'il en soit fait selon vos désirs.

Et un instant accoudé au lit d'écaille, Philodème médita, puis, d'une voix vibrante, il parla ainsi :

“ En les ténèbres de Thrace, le fleuve a frémi, le fleuve dont les ondes répercutent les clameurs des Mimallones qui ont hurlé sur les montagnes, dans les ténèbres de Thrace.

Les flots ont tressailli, de porter la tête divine qui gît sur la Lyre délaissée, comme un amant mort aux bras de l'amante ; l'amante éternelle qui doit survivre au désespoir et requérir d'autres amants. Oh ! l'Hebre en deuil, l'Hebre dont

le miroir refléta la torche des Bachantes et la foudre du Dieu furieux; l'Hebre endeuillé dont les roseaux palpitent au souffle de la bouche violette que la Lyre présente aux cieus.

Bouche vivante encore malgré la mort cruelle, le fleuve s'arrête en écoutant ta plainte, et lentement, car les eaux captives des chants proferés la retiennent, la tête glorieuse s'avance vers la mer qui l'entend et qui bientôt tressaille de la porter.

Et le voyage est lent aussi, le voyage par les mers séduites, les mers dont la houle profonde se tait devant la douleur de la Lyre veuve et de la tête encore éprise des poèmes qu'elle enfanta et qu'elle dit : Voyage lent et de morne tristesse, qu'accompagnent les déesses marines, vierges pitoyables essuyant de leur chevelure les yeux mélancoliques d'Orphée.

Cortège dolent qui chevauche la vague ceinte de perles, fleurie d'inconnus diamants qui déferlent sur les flancs de la Lyre, et se confondent avec ses pleurs. L'océan autour de toi se lamente, il répand les immémoriales pierreries de ses larmes, et le glauque manteau des Néréides pâlit de leur placide éclat. Le vieil Océan se souvient d'Argo insensible que fit marcher ta voix fascinatrice, époux d'Eurydice que voulut garder le Hadès.

Le rivage s'aperçoit de l'île aux voluptés tristes, de Lesbos couronnée de myrtes et les Tritons embouchent leurs conques parées d'algues moelleuses et vertes. Les conques jusqu'alors muettes retentirent pour annoncer ta venue, Aède fascinateur du dragon. Conques lugubres, encore les échos de Lesbos s'émeuvent, ils jettent votre voix aux espaces, et la mémoire des rochers se réveille, elle fait revivre le matin fabuleux qui vit Orphée.

Un vent morose effeuilla les jasmins et les troènes, un vent

farouche saccagea les jardins vêtus de roses nouvelles, un vent bienveillant sema les corolles sur la plage, poussa les calices mutilés sur les eaux, et la tête marcha que soutenaient les fleurs.

Tout se tait dans Lesbos; sur le versant des collines, les arbres font des gestes de silence; les arbres aux verdure immortelles, propices gardiens des étreintes d'amour. Nul soupir dans Lesbos ne s'essore; Echo pensive écoute le sanglot de la roche, qui s'entrouvrit pour le chef du royal Orphée.

Roc verdissant de mousse séculaire, tu t'empourpras du sang qu'arrêtèrent les ondes du fleuve Thrace et l'embrun des mers plaintives. Sang clair aux gemmes rutilantes, sang lustral de la Lyre; O sang holocauste de Zeus, sang d'Orphée.

Les cordes vibrent dans le soir et le soir se recueille et dans le soir le sol gémit, le sol où le sang pleure, le sang triste d'Orphée dont la bouche palpite: regret des rythmes de jadis, douleur des strophes enfuies, quand, au linceul des nuits fleuries d'étoiles, le corps de l'Aède fut jeté par les vierges furieuses, Lysiennes délirantes et soumises au dieu porteur de thyrses, Bachant suprême mitré d'or.

Pourquoi, les sons merveilleux que propagea le crépuscule, vinrent-ils assaillir ta demeure, roi de Lesbos? Les Destins voilés les conduisirent près de ta couche, fils de Pittacus, jeune homme audacieux, et tu les entendis.

Tu les entendis, les sons immuables, que Linus lui-même n'avait pu capter; les sons éternels qui s'évadèrent quand se brisa l'œuf d'argent du monde; les sons que seul dompta le grand geste d'Orphée.

Roi de Lesbos, Néanthès, tu entendis les sons. Fatals,

irrésistibles, ils te guidèrent vers le rivage, et la clameur de ton cortège chassa les pâles nymphes qui veillaient la tête; la tête couronnée de lys glorieux et de roses franches; la tête que venaient baiser les vagues océanes.

Tu accourus sur ton char jonché d'hyacinthes, entouré d'éphèbes aux robes lâches, et d'équivoques vierges dont les yeux glauques s'allumaient de perverses lueurs. Les essieux du char criaient plaintivement sur la grève, les roues du char s'enfonçaient dans le sable aux ondulations molles, et des aigyptans, sours de grappes mûres, s'étaient joints à ton escorte insolente, roi Néanthès, ô fils de Pittacus.

Dans l'air matinal tes chevaux s'ébrouèrent, et leur crinière s'effara, laissant choir la parure des guirlandes, quand ils virent la Lyre haut-dressée sur le roc. Et tes chevaux se cabrèrent devant la Lyre, la Lyre qui pleurait solitaire, délaissée aux bords des maternelles mers.

Ivres des brises nouvelles, les blancs étalons brisèrent leurs traits. Ils s'enfuirent vers les écumes, contre la roche ils s'affrontèrent, et de leurs hommages, tristement sourit la bouche d'Orphée. Le char resta immobile, qu'avaient abandonné les étalons blancs.

Roi Néanthès, tu descendis de ton siège inutile, et les bandelettes de ta chevelure se dénouèrent quand tu marchas. Tes pieds choquaient les buccins épars sur la plage; tes pieds insoucieux faisaient revivre en eux les hymnes des plaines marines; tes pieds que conduisait l'inflexible sort.

Les pipeaux joyeux des satyres menaient le cœur des jeunes hommes, jeunes gardiens du roi. Amants et amoureuses, vous dansiez vos danses frivoles, et l'âme de Syrinx enamourée, palpitait aux lèvres des chèvre-pieds complices de vos danses et de vos jeux. Roi Néanthès tu viens, conduit par le sort inflexible.

Tu viens vers les destins, et vers la mort, et vers la nuit, et tu gravis les rochers qui s'agitèrent sous ton pas violateur ; les rochers que sacra le sang du héros. Rien ne t'arrêta dans ton sacrilège : ni l'émoi de la pierre, ni la voix des nymphes, ni le regard d'Orphée. Tu tendis tes mains spoliatrices vers la Lyre divine, sous le regard d'Orphée.

Pour conduire la théorie des vierges et des éphèbes, tu as pris la Lyre, roi de Lesbos ; la Lyre victorieuse des Syrènes, la Lyre qui recèle les secrets des Dieux. Tes doigts inhabiles errèrent sur les cordes ; les vagues étonnées se ruèrent des horizons, les cieux se voilèrent, et les larmes jaillirent des yeux éperdus d'Orphée.

Tes doigts ont éveillé les échos des bois touffus, et quelle meute aboie aux flancs des lointaines collines ; couples de chiens lancés par les pentes des monts chenus. O meute vengeresse ! Voici la nuit, roi Néanthès. Voici la mort et les destins.

Les molosses ont renversé le char, ils ont dispersé le cortège ; les Aigyptiens se sont enfuis. Aux coquillages des rives, se mêlent le lierre et le jasmin des couronnes ; les flûtes rustiques des satyres jonchent les sables roux. Les malhabiles doigts ne souillent plus la Lyre.

Il fut terrible ton cri d'agonie, ô fils de Pittacus, jeune homme audacieux. Tu appelas Orphée qui détourna de toi ses prunelles, pour contempler la Lyre reconquise, et la dent cruelle des chiens vengea les dieux bafoués ; les chiens qui hurlent encore dans les plaines ; les plaines de Lesbos protectrices d'Orphée. »

Et Philodème de Gadara s'accouda de nouveau au lit d'écaille ; encore il médita un instant, et grave il proféra :

« Ainsi mourut Néanthès, pour avoir touché la Lyre. »

II

MARSYAS.

Car la peau du Satyre est le jouet du vent.

J. M. DE HEREDIA.

Le poète s'était tu et dans la salle qu'épaississait l'opaque brouillard des encens émanés, les convives, laissant se défeuiller les roses de leurs fronts, rêvaient dans un silence austère que rompit la voix de Castus Pius :

— Tu as bien dit, Philodème, et tu nous as montré l'impie que châtia la colère des bienfaisants immortels. Mais n'y eut-il pas de pieux rhapsodes, dont le sort fut enviable et doux ?

— Homère mourut aveugle et vagabond, murmura Philodème.

— Les mains des Ménades déchirèrent Orphée, dit Euphorion.

— Eschyle fut bafoué par ses fils, reprit Philodème.

— Sapho vit se tendre vers elle les bouches de la mer, ajouta Euphorion.

— Sont-ils les seuls aèdes, demanda Castus Pius ?

— Entends, rhéteur, proclama Euphorion, entends et tu sauras la jalousie des dieux. Et se levant du périclinia fleuri de corolles, il parla ainsi :

« Olympos, que ton nom soit cher à nos mémoires, car tu as enseveli le satyre, près de Nysa, ville de l'Orgiaste, au bord du fleuve des douleurs.

Pleurs des Nymphes et pleurs des Aigyptans, sang du joueur de flûte, de vous naquit le fleuve, le fleuve mélancolique des sanglots. Larmes, perpétuelles et moroses larmes jaillies au pied de l'arbre qui fléchit sous le poids du corps déchiré, ceux qui vous écoutent sauront la légende du chanteur triste de l'Ida. Ecoutez les larmes qui sont les eaux.

O chèvre-pied naïf, pourquoi n'es-tu resté paisible, errant au flanc des montagnes, parmi les troupeaux amis ? Le jour, couché sur le pouliot et le cytise, tu poursuivais le blanc cortège de tes songes et, la nuit, tu dormais au lit moelleux que te faisait la toison pourpre des brebis. Vagabond Marsyas que le destin guettait.

Aïeul de ceux qui chantent aux bords des ruisseaux jaillissants, l'heure te fut mauvaise, où tu ravis à la Tritonide gardienne les maléfiques pipeaux qu'Athènes délaissa. Les pipeaux dormaient au fond du lac clair. Ecoutez les eaux qui sont les larmes.

Marsyas a dérobé la flûte prisonnière et l'âme de Marsyas est maintenant captive des sons ressuscités. Ses doigts dévotieux effleurent les trous d'ombre et ses lèvres s'unissent aux lèvres des pipeaux. Baiser premier dont les vallons s'émurent, baiser victimaire et sacré. Ecoutez les larmes, écoutez les eaux.

Aux rocs qui protègent le sommeil des ondes, pourtant violées, le Satyre s'est appuyé. Il a gonflé ses joues, il a penché la tête, l'harmonie s'est évadée et il s'arrête extasié. Les eaux pleurent qui furent ton sang.

Marsyas, tu dis la joie des yeux et le triomphe du jour. Tu dis le bruissement des prairies, la chanson des sources vives, l'hymne orgueilleux de la sylve et la clameur des monts. Voix hautaines et voix touchantes, voix rudes et

craintives voix, vous naissez à l'appel du chanteur surpris qui perpétue vos rythmes et vos cadences, et désormais vous allez vivre de l'éternelle vie. Ton sang pleure, ô Satyre, ton sang pleure dans les eaux.

Tu as fui les tendres bocages et désormais tu vagabondes, rhapsode fugitif que la Déesse tourmente pour venger sa honte et sa laideur dont les dieux ont ri. Célébrer Pan qui palpite au plus obscur des brins d'herbe, ne suffit plus à tes désirs : tu as rencontré la Phrygienne ; ton cœur amolli s'est épris d'amour. Amant tu as rencontré la Phrygienne.

Douceur des aveux, mystère des baisers, émoi des plaintes exhalées, celui qui vous subit se plut à vous redire, et les strophes langoureuses ont troublé les chevaliers attentifs : penchés sur le cristal des fontaines. Marsyas, Cybèle t'écoula. L'âme de tes baisers frissonne dans les eaux.

Mais l'amante s'enfuit ; celle qui te trompa, l'oublieuse et la mauvaise qui gémit de la mort d'Atys. Mais l'amante s'enfuit et tu as suivi l'amante, et la flûte a résonné pour tes douleurs et tes regrets. J'entends les eaux qui pleurent, qui pleurent de tes plaintes.

Chanteur divin, aïeul de ceux qui souffrent, tu déployas, pour les hommes éblouis, le manteau diapré du monde et le monde vécut : ton geste le créa. Tu nous as révélé les obscures tendresses, ta voix nous instruisit de nos affres confuses ; elle nous enseigna le candide pardon. Satyre douloureux, aïeul de ceux qui souffrent, aïeul aussi de ceux-là qui pardonnent.

Ceux qui furent tes disciples, et Olympus qui te fut cher, disent que tu pâlis, quand, devant toi, se dressa la ville Orgiastique, Nysa qu'entoure le fleuve des sanglots. Sans doute tu compris que la cité marmoréenne était le lieu d'asile

que t'avaient dévolu les Moires, et tu t'assis près de la porte mi-close, et tu gémis jusqu'au matin. Les échos de Nysa redisent ta détresse.

Les constellations blémirent, les chevaux de l'aurore se cabrèrent à l'horizon, dans les cieux leurs sabots d'or se ruèrent et leur crinière rose s'agita, illuminant les espaces. Tu fermas les yeux, Marsyas : près des vantaux entr'ouverts, tu avais vu le Dieu et tu franchis le seuil, car tu ne voulais pas éluder le sort. Le fleuve a conservé la pâleur de ta face.

Tu avais vu le Dieu ! Près de lui, tu passas sans baisser les paupières ; tu suivis lentement les voies dallées de marbre, puis, sur le Pnyx, tu t'arrêtas. Tu t'accoudas au socle d'une statue ; c'était l'Aphrodite Uranienne, dont les regards bienveillants accueillirent ta venue ; tu pris ta flûte et tu chantas. Oh ! les eaux ont gardé ton religieux prélude.

Le souvenir de la Phrygienne chère, hanta un instant ton esprit ; la Phrygienne déprise de toi et qu'Apollon avait conquise. Nul regret et nulle haine ne survivaient en ton cœur. Tu te contais à toi-même l'allégresse des aubes heureuses ; cependant, tu les savais disparues et disparus aussi les soirs de bonne quiétude, où tu suivais la reine de tendresse par les venelles fleuries et les sentes embaumées d'odeurs vibrantes. Le murmure des eaux évoque leur mémoire.

Holocauste choisi des Olympiens tutélaires, victime consacrée, Apollon s'avança vers toi. Il se mêla à la foule qui t'entourait ; tu l'aperçus et Thanatos au calme visage le suivait, levant contre toi la main. Alors tu proclamas ton renoncement et ton sacrifice ; la Phrygienne adorée cédée au dieu rival et la flûte, désormais ta seule amante : la flûte mystérieuse dont la voix dit d'innomérables et profondes et infinies

paroles, la flûte fidèle et tendre, la flûte que le fleuve ouït encore.

Rhapsode impavide, tu as provoqué l'Archer royal. Apollon a souri, à son geste sont descendus les Kamènes, sœurs vigilantes, juges intègres du combat. Quelles mélodies prestigieuses furent les tiennes, Marsyas, hostie suprême que pleurent les poètes ! le dieu lui-même t'écoula charmé. Tristement il te tendit la souveraine Lyre, car les destins avaient parlé. Rebelle te fut le plectre et rebelles te furent les cordes ; elles gémirent sous tes doigts et le Musagète ineffable, après toi, saisit l'écaïlle glorieuse qui épandit ses triomphales harmonies. Satyre douloureux, les eaux mémorables frémissent, elles frémissent de ton désespoir.

Marsyas est vaincu, les Muses se lamentent. Marsyas offre ses mains aux inévitables liens ; l'esclave scythe s'approche, l'arbre du supplice avance ses rameaux. Marsyas est vaincu, les Muses se lamentent. L'esclave a dévêtu le joueur de flûte, au tronc funeste il a lié ses membres ; le roseau aigu mord la chair, il fend la poitrine et la gorge et le sang jaillit, le sang expiatoire de celui qui voulut s'égalier au dieu tout-puissant. Les Aigyptiens et les Nymphes, les pasteurs des plaines et les chevriers des collines ont voulu assister Marsyas. Ils sanglotent au néfaste spectacle, les chevriers et les Nymphes, les pasteurs et les Aigyptiens. Les eaux pleurent de leurs larmes, les eaux pleurent de ton sang.

Marsyas est mort au crépuscule, Marsyas est mort qui fut vaincu. Marsyas a revêtu dans nos mémoires ; Marsyas aïeul de ceux qui chantent, aïeul de ceux qui souffrent et de ceux qui pardonnent ; chèvre-pied heureux qui renonça l'amour. On a jeté la flûte aux ondes frivoles du Méandre ; et la peau du chanteur, que garda la piété des hommes, s'agite quand les pi-

peaux s'éveillent, mais elle reste morne et silencieuse quand résonne la Lyre victorieuse et cruelle. Marsyas est mort au crépuscule. Ecoutez les larmes, écoutez le sang.

Et toi Olympus, que ton nom nous soit cher, car tu as enseveli le Satyre, près de Nysa, ville de l'Orgiaste, au bord du fleuve des douleurs.

Euphorion s'arrêta, il s'assit sur le periclinia semé de pétales et, regardant Castus Pius, il dit :

“ Ainsi mourut Marsyas, pour avoir touché la Lyre. „





LES INITIÉS (1).

A la très chère mémoire d'Ephraïm Mickael.

TROISIÈME PARTIE.

Un bois au bord de la mer. C'est la fin de la nuit, des brumes claires palpitent déjà à l'horizon; peu à peu le jour naît.

CHŒUR D'ESPRITS NOCTURNES.

Nous sommes ceux qui hantent les ténèbres, nous parcourons les sylves qu'émeut le vent nocturne, nous dansons par les carrefours délaissés, et sur les rives des étangs muets, nous évoquons Hecatè redoutable aux mortels. Nous troublons le sommeil des hommes, vers les couches de vain repos, nous guidons le cortège des visions moroses et des fantômes effrayants. Mais, parfois, nous rencontrons de subtils devins, dont les pièges habiles nous retiennent. Aujourd'hui, nul de nous ne manque; grâce à la déesse triple

(1) Ces fragments sont extraits d'un poème dramatique, composé de trois parties, avec, inclus, un mystère orphique. Ce poème, à peu près terminé, sera publié ultérieurement.

nous avons évité les embûches. Maintenant, les voiles bienveillants de la nuit se dissipent, les clartés bruyantes accourent : fuyons ! Le rhombe des magiciennes ne retentit plus ; dispersons-nous. (*Ils s'en vont.*)

(Des lueurs roses voltigent dans les cieux et se posent sur la cime des vagues, comme des oiseaux las. Les étoiles disparaissent, les flots sombres pâlissent, s'éclairent et chantent. Les arbres s'agitent, ils bruissent, des murmures confus courent çà et là, des appels, des rumeurs joyeuses se font entendre. Les premiers rayons du soleil jaillissent et chacun d'eux paraît être la source d'une harmonie. Au milieu des écumes, on voit blanchir des formes qui se précisent, et des Néréides surgissent, tordant leurs longs cheveux.

LES NÉRÉIDES.

Hélios, salut ! Tu as quitté le lit de notre reine, et la divine Amphitrite se lamente. Elle nous envoie errer par les mers vermeilles, pour te surveiller, frivole amant. Nous te suivrons dans ta course, épiant tes regards et tes pas, et sur ton char, nous fixerons toujours nos prunelles vigilantes.

DES DAUPHINS.

Venez, vierges. Comme des esclaves nous vous porterons, et notre récompense sera de sentir sur nous le doux poids de votre corps.

DES TRITONS.

Vos prières sont inutiles, Dauphins, et Amphitrite a choisi pour son époux d'étranges gardiennes. Déjà les surnoises

se laissent courtiser par le Dieu. Elles tendent vers lui leur gorge, et voluptueusement elles frémissent sous les caresses qu'il leur distribue indifféremment.

LES NÉRÉIDES.

Hélios, nous nous sommes parées pour toi des plus riches parures. Au plus profond des abîmes, nous avons ravi des gemmes ignorées et nous les avons répandues sur nos chevelures et sur nos seins. Tu es beau, Phoïbos, nous t'aimons ; tandis que gémit notre maîtresse, réjouis-nous de tes baisers. Tu lui appartiens pendant les nuits trop longues ; sois à nous maintenant.

DES RUISSEAUX (*à demi desséchés ; i/s essaient d'atteindre le rivage*).

En vain nous tentons d'arriver jusqu'à vous, amantes aux yeux glauques, un plus puissant que nous arrête notre course. Vous riez de nos efforts, et cependant nous mourons d'amour. Apollon jaloux nous crible de ses flèches, il nous empêche de vous rejoindre, nymphes marines dont nous sommes les épris rebutés et vaincus.

DES LAITUES.

Nous avons pitié de vous, ruisseaux dolents. Venez près de nous, détournez vos eaux sur nos feuilles, nous apaiserons votre tendresse dédaignée. Venez, déjà nous avons consolé des déesses illustres, et quand mourut Adonis, nous servîmes de couche à la blonde Aphrodite. Nous l'avons bercée de nos chansons, et nous avons endormi ses regrets.

Les Néréides s'éloignent vers la haute mer ; les ruisseaux désolés les accompagnent de leurs sanglots.

Une clairière dans le bois. Un rais lumineux passe à travers les branches, il vient frapper un grand cédratier, et l'on aperçoit, sur le sol, Antiphos et Kalaithis endormis. Le rayon caresse lentement la jeune fille, il tisse d'or ses vêtements et vient expirer sur sa bouche.

KALAITHIS (*elle fait un mouvement, s'éveille, mais n'ouvre pas les yeux*).

Encore! Embrasse-moi, Antiphos. (*Le rayon s'éloigne.*) Tu refuses? Vois, je dors, mes paupières sont closes. Je vais rester immobile, silencieuse, et de nouveau je sentirai ton haleine sur mes lèvres. (*Elle se tait un instant.*) Rien? Tu es donc fâché! (*Elle se dresse, regarde autour d'elle et aperçoit Antiphos endormi.*) Comment il dort! et moi qui le suppliais! (*Avec dépit.*) Si une nymphe eût été cachée parmi les citronniers, elle aurait ri de moi. Cependant j'ai senti une caresse; ma bouche en est encore chaude. Quel est l'insolent?... (*Elle se tourne brusquement, et le rayon de soleil frappe sa joue. Elle reste extasiée.*) C'est toi?... Recommence... Phoibos serait-il amoureux de moi?... Pourquoi pas?... Il a aimé des mortelles. (*Elle réfléchit un instant, puis, avec regret:*) Non, il vaut mieux que tu me délaisses. Va, tu trouveras, dans la forêt des Hamadryades accueillantes. J'aime Antiphos, prends un dernier baiser et va-t-en. (*Le rayon se perd au milieu des branches*). Il est parti, et maintenant je le regrette! (*Contemplant l'éphèbe qui dort toujours.*) Je me sacrifie pour cet amant endormi... Il est très laid ainsi. Si je parlais? Je trouverai des Aigyptiens pour me reconduire... Non, ce serait dangereux. On les dit sans pudeur, et, bien qu'Antiphos soit

désagréable, je ne veux pas lui être trop infidèle. Que dirait-il s'il ne me trouvait plus à son réveil... Une idée.

(Elle se dissimule derrière le cédratier, cueille des fleurs et les jette une à une sur le visage d'Antiphos.)

ANTIPHOS (s'éveillant).

Kalaithis ! *(Il ne la voit pas et se dresse, surpris.)* Elle n'est plus là.... hier je lui avais promis de la réveiller en la couvrant de fleurs.... J'avais juré de ne pas m'endormir, pour la mieux garder, et j'ai dormi. *(Il appelle.)* Kalaithis ! Elle est sans doute allée chercher des roses, ou bien, dans la fontaine calme, sous les grenadiers, elle se baigne... Si je l'allais épier ? elle doit être si belle, au milieu de l'onde limpide, avec des gouttelettes plein ses cheveux blonds... Je vais marcher doucement, je la surprendrai, je cacherai ses vêtements et je me réjouirai de son effroi, quand elle sera sur le gazon avec, pour parure, les clairs diamants des eaux, moins blancs que sa gorge. *(Il fait un pas, mais il aperçoit les fleurs que Kalaithis a jetées et qui ont roulé jusqu'à la place où dormait la jeune fille.)* Tiens, des calices à peine éclos. *(Il les ramasse.)* Quelqu'un aurait-il emmené mon amante ? Oui, peut-être quelque chèvre-pied, encore saoul de vendange, profitant de mon sommeil m'aura desservi, calomnié et le lascifet vilain satyre aura offert ses consolations.... Non, Kalaithis m'aime. Alors, ces fleurs ?... Les aurait-on lancées sur moi... Une nymphe qui m'aura vu passer le soir par les sentes parfumées Si elle était là ?... J'adore Kalaithis, mais je ne serais pas fâché de cette aventure. *(Pendant qu'il dit ces paroles, Kalaithis se glisse sous les arbres. Antiphos aperçoit sa robe blanche.)* Je vois là-bas une blancheur confuse... mon cœur bat, je vou-

drais m'approcher sans bruit (*Kalaithis se dissimule.*) Je ne la vois plus... elle a fui... Je vais à sa recherche. (*Comme il s'en va, Kalaithis surgit brusquement devant lui.*) Kalaithis !

KALAITHIS.

Où vas-tu, Antiphos ?

ANTIPHOS.

Te voilà, mauvaise ! Tu m'as délaissée pour courir dans la forêt mouillée.

KALAITHIS.

Voyez-vous, l'amant follement épris ! Après avoir juré de composer des vers sur la beauté de mes prunelles, il s'endort près de moi. Tu devais m'éveiller par tes baisers et me couvrir de corolles embaumées. Mais laissons cela... Où vas-tu, Antiphos ?

ANTIPHOS.

Ne le sais-tu ? Ne t'étais-tu enfuie ? J'allais vers toi.

KALAITHIS.

Tu ne cherchais, par les fourrés et par les grottes, aucune nymphe ?

ANTIPHOS.

Je les cherchais toutes, puisque je te cherchais.

KALAITHIS.

Les paroles menteuses te coûtent peu, Antiphos. Je sais maintenant tes serments d'amour, et, pour y répondre, tu peux quérir d'autres lèvres que les miennes.

ANTIPHOS.

Que dis-tu ?

KALAITHIS.

Là, derrière cet arbre, je m'étais cachée...j'ai tout entendu. Ne reste pas auprès de moi ! au fond des antres tu sauras séduire les Oréades , et, parmi les halliers obscurs, tu embrasseras les Dryades folles.

ANTIPHOS.

Oh ! Kalaithis, ne t'avais-je donc pas vue, te dissimulant malicieuse et souriante, pour me lapider de fleurs ? Ne t'ai-je pas suivie, à travers le vert rideau du bois ? et n'ai-je pas, pour te surprendre, marché à ta rencontre et vers ton baiser ?

KALAITHIS.

Tu mens, Antiphos ! Je te déteste et je te défends de me suivre. (*Elle s'éloigne.*)

ANTIPHOS.

Je t'en supplie, Kalaithis, ne sois pas ainsi méchante.

KALAITHIS.

Garde tes mots de tendresse ; je pars.

ANTIPHOS.

Voyons, ma petite colombe.

KALAITHIS.

Non !

ANTIPHOS.

Je vais me mettre à tes pieds.

KALAITHIS.

Inutile ; je ne marcherai pas sur toi. Adieu ! (*Elle disparaît en courant dans la forêt.*)

ANTIPHOS. (*Il la suit en criant.*)

Kalaithis ! Kalaithis !

(*Dans le bois les Cigales commencent à chanter.*)

LES CIGALES.

De l'aurore au crépuscule, nous chantons. Nous avons reconnu que tout était vain, sauf composer des poèmes et, perpétuellement, les dire. Nous ne requérons nul public autour de nous. Si les oiseaux et les bêtes des bois veulent nous écouter, ils le peuvent, mais, pour eux, nous n'ajouterons pas une strophe, nous ne changerons un mot. Jadis, nous étions des hommes, et la joie saisit nos âmes tristes, quand les Héliconides apparurent. Nous modelâmes nos voix sur leurs voix adorables, et pour célébrer le triomphe des Kamènes, nous mourûmes en chantant. Délivrés des besoins humains, nous revivons pour glorifier leur naissance, en des hymnes sans fin et, parfois, des mortels, trop rares, demandent à venir parmi nous, tel le fils de Priamos.

DES FOURMIS (*elles surgissent du sol.*)

N'écoutons pas ces folles, qui dissipent leurs jours à se réjouir sans travailler. Elles passeraient, sans les voir, à côté des trésors les plus fastueux. Nous, suivons les voies droites, traçons des routes, bâtissons des maisons, détournons les fleuves, pour amasser de l'or. Fouillons la terre, elle recèle les métaux précieux et les gemmes flamboyantes, qui doivent nous appartenir. Bienheureux ceux qui meurent sur le monceau des richesses entassées.

LES CIGALES.

L'or et les perles, les pierres inouïes et les bijoux somptueux, que nous importe! Nous ne désirons rien. Nous trouvons nos joies en nous-mêmes, dans nos propres œuvres : une harmonie neuve, un rythme ignoré, un son plus subtil, voilà les seules richesses que nous recherchons.

LES FOURMIS.

Qu'on éloigne d'ici les jeunes; elles pourraient se laisser pervertir par ces discours insensés. Tous les habitants des forêts devraient s'unir et chasser ces vagabondes qui veulent échapper aux lois établies.

DES ABEILLES *qui passent.*

On ne peut se soustraire aux règles. Tout doit marcher suivant des principes sévères, selon des théorèmes démontrés et des axiomes reconnus par d'infrangibles majorités. Si des perturbateurs contestent ces vérités anciennes, il les faut expulser, et sans les entendre; peut-être feraient-ils des disciples.

UN SERPENT.

Si vous voulez faire fuir ces chanteuses, je viens avec vous; elles me sont odieuses.

UNE TORTUE.

Je me joins à votre troupe. Je n'ai pas eu encore à me plaindre des cigales, mais je prévois qu'un jour elles troubleront ma tranquillité.

UN CRAPAUD.

Je suis votre allié. Ces musiciennes chantent faux; elles ne suivent pas les règles solides de la musique; par des chemins absurdes, elles vont à la recherche de mélodies prétendues nouvelles. Cela nous déplaît et nous irrite, car nous nous sommes assemblés en un corps sérieux, chargé de maintenir notre art dans d'inviolables limites, à l'aide d'immuables décrets.

TOUS ENSEMBLE.

Escaladons les arbres, marchons contre elles, exterminons-les par le poison ou par les dards. Faisons disparaître les rebelles qui veulent se soustraire aux volontés du plus grand nombre. Nous devons être égaux.

UNE VERVEINE.

Au nom de Zeus, calmez-vous; ne troublez pas de vos clameurs mauvaises le calme de la Sylve. Laissez les cigales, les Piérides les protègent; craignez de provoquer une colère qui vous serait funeste. Allez, oubliez vos querelles; d'ailleurs, vous perdez votre temps.

LES ABEILLES ET LES FOURMIS.

Elle a raison : hâtons-nous de travailler.

Tous se dispersent. — Antiphos et Kalaithis paraissent, tendrement enlacés.

ANTIPHOS.

Ainsi, tout est oublié?

KALAITHIS.

Tout !

ANTIPHOS.

Tends-moi tes lèvres, je leur dirai que tu as pardonné.

KALAITHIS.

Donne ta bouche; je murmurerai près d'elle que je t'aime.

ANTIPHOS.

Les vers que je devais composer pour célébrer ta beauté, je te les chanterai maintenant. Voilà, ceux-ci sont pour la gloire de ton front. (*Il pose des baisers sur le front de la jeune fille et fait de même après chaque phrase.*) Ceux-là, plus beaux, proclament le triomphe de tes yeux clairs, et voici pour adorer tes lèvres sanglantes. Allons tous les deux vers les clairières paisibles, tous les deux unis.

KALAITHIS.

Viens plutôt par les vignes saccagées, où traîne encore l'amoureuse odeur des grappes fraîches.

ANTIPHOS.

Je te suivrai partout. Au milieu des fourrés profonds, sous les pampres bienveillants, je te dirai les strophes que je fis sur ta gorge divine, sur tes hanches harmonieuses et sur tes pieds d'argent.

KALAITHIS.

Je t'aime, mon doux Antiphos.

ANTIPHOS.

Je t'adore, Kalaithis. Allons. (*Ils s'éloignent, toujours enlacés.*)

Dans les arbres, des rumeurs naissent, vagues d'abord, presque indistinctes; peu à peu, elles se précisent et des voix s'entendent.

CHŒUR D'ARBRES ET DE PLANTES.

Autrefois, nous avons vécu. Sous une forme humaine, nous avons erré par les plaines et les collines. Nous avons aimé, nous avons souffert, et nous aimons encore, de nouveau nous souffrons: moins souvent. Parfois, le souvenir s'éveille de notre existence passée; de là notre tristesse. Mais bientôt elle disparaît; nous rions sous le soleil et nous caressons la terre de nos feuillages.

UN FIGUIER à une vigne qui l'enlace.

Serre-moi plus fort, enroule tes pampres à mes branches, que tes ceps m'étreignent; ainsi m'étreignait Dionysos quand j'étais la Nymphé Suké. Je défaille sous tes caresses, redouble tes baisers. Je t'aime.

UNE MOUCHE.

Brr, Brr, Brr. On vous regarde; cessez vos ébats, on va rire de vous. (*Elle s'envole.*) J'aime à troubler les amants, cela me fait oublier la mort de mon bien-aimé Endymion.

UNE HYACINTHE.

Ai, ai. Tu m'as chéri, Apollon, et je suis mort, atteint par les flèches du cruel Boréas. Tu m'as redonné la vie et sur mes fleurs, tu écrivis tes regrets.

UNE MENTHE.

Aidès, je t'ai adoré et Perséphonè, la jalouse, m'a frappée. Ma tendresse était si profonde, que désormais l'arôme de mes feuilles suffit à exciter les époux indolents.

DES ROSEAUX.

Depuis les temps lointains, les hommes écoutent les lamentations de Syrinx que Pan a poursuivie. Sur les monts chevelus les pâtres pleurent la Nymphé, et sur le bord des fleuves elle murmure ses douleurs.

UN LIERRE

Cissos, jeune homme cher au fils de Sémelé, les Aigyptans farouches te donnèrent le coup mortel, mais, par la volonté du Dieu, tu revis éternellement vert, perpétuellement beau et fort.

LE CHŒUR *reprenant.*

L'amour nous a tué, l'amour nous a fait renaître : nous ne mourrons jamais. Dans la sève de nos rameaux palpite notre âme ancienne ; les corps que nous avons quittés se sont dispersés, ils se sont unis à d'autres, ils servent de demeure à des âmes nouvelles. La mort n'existe pas.

DES OISEAUX. (*Ils traversent l'air rapidement.*)

Taisez-vous, un homme appoche. (*Tous se taisent.*)

Un vieillard paraît, il s'arrête, reste immobile et semble écouter avec recueillement.

LE SOLITAIRE.

Les feuillages profèrent de douces paroles, les ruisseaux sanglotent éperdument, les vagues ricanent, des bruits

d'ailes et de voix résonnent dans les espaces. (*Des harmonies mystérieuses et troublantes se font entendre autour du solitaire et l'enveloppent comme d'une musicale caresse. Il reste en extase.*) Partout la vie palpite, en moi, hors moi surtout et, seul dans le monde privé d'hommes, je ne serais pas isolé. Dans le moindre grain de sable, j'ai saisi l'Esprit. Dans les bêtes des bois, dans les orangers qui s'inclinent sous les baisers du vent, dans la pierre muette en ses rêves, dans l'eau, dans l'air, des âmes frissonnent.

CHŒUR D'ESPRITS INVISIBLES.

Salut, frère qui nous connais. Nous t'aimons, toi qui as deviné un souffle dans l'apparente mort de la nature. Les liens de chair t'enserrent encore, console-toi, tu viendras bientôt parmi nous. Si nous ne sommes pas libres, notre prison est moins rude et l'heure sonnera, où nous l'échangerons pour une demeure plus subtile, jusqu'au jour de la finale et bienheureuse délivrance.

LE SOLITAIRE.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, le sang de mes artères bouillonne comme au premier matin. L'ivresse de vivre me saisit et il se mêle à mon extase un désir de mourir.

DES VOIX *presque insaisissables.*

Parce que la mort est le degré le plus intense de la vie.

LE SOLITAIRE.

Quelles ineffables paroles viennent de retentir ! Chaque mot murmuré par ces êtres mystérieux, me remplit de joie. Qui êtes-vous, vous dont la voix lointaine, arrive à mes oreilles en étrange musique ? A quel monde appartenez-vous ?

LES VOIX.

Sur le seuil du suprême édifice, nous sommes assis, ou assises, comme tu le voudras, car pour nous ont disparu toutes vaines distinctions de sexe. Nous participons du mâle et de la femelle et nous ne sommes ni mâle, ni femelle, ni androgyne non plus. Tu peux, sur nous, exercer ta pensée, tu ne pourras comprendre quelle est notre nature. Si tu le comprenais, tu cesserais d'être toi.

LE SOLITAIRE.

Parlez encore, je vous l'ordonne..... Non, je ne puis avoir d'autorité sur vous.

LES VOIX.

Tu ne peux avoir d'autorité que sur les Esprits pénétrés de matière, tels ceux qui, tout à l'heure, se manifestèrent à toi. Ils te sollicitent sous la forme mâle ou sous la forme femelle; l'un ou l'autre sexe leur appartient, non les deux, non l'absence des deux.

LE SOLITAIRE.

Je vous supplie alors, dites, êtes-vous les Essences dernières ?

LES VOIX.

Si nous étions ce que tu dis, tu ne nous entendrais pas. C'est parce qu'à notre être le corporel est encore mêlé, que tu nous peux ouïr. Nous sommes les dernières Essences que tu peux concevoir et non les Essences dernières. Celles-là, tu ne les connaîtras pas, et nous-mêmes ne les connaissons pas ; comme le tien, notre savoir est borné.... Résignons-nous. (*Les voix s'éloignent peu à peu et se taisent.*)

LE SOLITAIRE.

Elles se sont tues. Je ne puis les suivre par l'éther incorruptible et bon. Quand cesserai-je de vivre la vie misérable et coutumière, pour participer à l'universelle et intelligente existence? (*Machinalement il coupe une branche de lotus, et un liquide rose s'épanche goutte à goutte.*) Arbre, toujours coule en tes veines le sang de Dryopé. (*Il laisse tomber son bâton sur un rocher et l'on entend un gémissement.*) Pardonne, je t'ai fait souffrir. Il est des heures où je n'ose fouler la terre de mes pieds : je crains de blesser un être.

CHŒUR D'ESPRITS SOUTERRAINS.

Tu auras alors pitié de nous, car nous rampons tristement dans les ténèbres désolées. Jamais nous n'avons vu la lumière, le jour consolant nous est inconnu. Nous voudrions monter jusqu'à toi. Aide-nous, si tu en as la puissance, délivre-nous de la nuit ; la clarté doit être si belle.

LE SOLITAIRE.

Hélas, je ne puis rien, pauvres âmes. En écoutant vos plaintes lamentables, mon cœur saigne ; vous êtes mes sœurs et mes frères malheureux. (*Une trépidation ébranle le sol, des souffles parcourent l'air.*) Vous fuyez, pourquoi vous éloigner de moi ? Restez, ne me laissez pas seul.

Kratidas paraît. Le solitaire se dissimule derrière un rocher.

KRATIDAS.

Le bois s'endort sous le soleil ; les arbres, vêtus d'un royal manteau d'or, sont immobiles ; sur les rocs, l'eau glisse sans bruit, elle tombe en gouttes discrètes, et les gazons épais ne

gémissent pas; la mer n'agite plus sa blonde chevelure d'écume; les nuages lourds interrompent leur course dans les cieux. Tout est mort. La solitude m'épouvante; il me semble que je donne un peu de ma vie aux êtres inanimés qui m'entourent. Les orangers tendent vers moi leurs rameaux, comme des ennemis prêts à saisir mon souffle : je les sens morts et vivant du désir de vivre. J'ai peur.... (*d'une voix très basse*) Simaitha, où es-tu ? (*Il s'arrête effrayé.*) Quel nom ai-je prononcé?... Faut-il encore que l'image chérie vienne m'obséder en mes moments de trouble. (*Il se tait un instant.*) Elle m'a attendu l'autre soir, et quand l'heure est venue, mon cœur s'est serré à la pensée que la douce créature était seule dans l'ombre épaisse, au milieu de la forêt silencieuse, parmi les arbres instigateurs des effrois. Au crépuscule, je suis sorti; j'ai erré par la ville, et, conduit par d'invisibles dieux, je suis arrivé à la porte de marbre. Là, je me suis arrêté, j'ai compris que je marchais vers elle, j'ai reculé, et je ne l'ai point vue ce soir là.... Clinias, tu avais raison, je n'avais pas vaincu. La lutte a recommencé plus violente. Les jours anciens déroulent autour de moi leurs longues théories; le douloureux cortège des regrets m'assaille, et je ne sais si je pourrai encore résister.... Ah, quel magicien éloignera de mes lèvres la coupe où j'ai bu sans me désaltérer et qui m'attire toujours ?

CLINIAS *apparaissant.*

Conx Ompax.

KRATIDAS.

Clinias, c'est toi que j'attendais.

CLINIAS.

Enfant, je suis heureux de te voir souffrir. Tu croyais arracher de toi tous les liens chers, sans que ton cœur fût déchiré. Tous ceux qui, te précédant, ont tenté la même œuvre, tous eurent cette fallace croyance, et comme toi, tous ont pleuré. Tous ont ressenti les nécessaires douleurs qui te rendront insensible aux émotions prochaines, ainsi le poison rend rebelle au poison.

KRATIDAS.

Quand tu es à mes côtés, tout m'est facile. Ma volonté s'aggrave de ta foi et triomphe alors. Je ne te quitterai plus.

CLINIAS.

L'heure est proche.

KRATIDAS.

Que veux-tu dire ?

CLINIAS.

Tu le sauras ; mais avant, as-tu réfléchi sur les mystères ?

KRATIDAS.

Je me suis efforcé à les pénétrer, et j'ai besoin de tes paroles, pour saisir les vérités cachées sous les symboles.

CLINIAS.

Une à une tu les posséderas. Nous allons partir, et sur les chemins je t'instruirai. Nous irons visiter les sanctuaires sacrés, et nous entrerons un jour dans les temples surannés où les paroles dernières seront proférées à tes oreilles. Désormais, tu as compris que le Dieu jusqu'alors révérendé par toi n'était pas le vrai Dieu.

KRATIDAS.

Depuis longtemps je ne vénérerais plus Zeus.

CLINIAS.

Zeus n'est pas vénérable, il est l'inflexible maître, le père de la douleur. Il est la force brutale, dominatrice pour un temps de l'Esprit et que la foule adore. Toi, laisse la tourbe se courber devant la puissance aveugle; subis-la, et ne t'incline pas aux pieds des vains autels.

KRATIDAS.

Dois-je la subir ?

CLINIAS.

Oui, car tu as péché, il faut que tu sois puni. Comment, tu vivais de l'éternelle vie bienheureuse, et tu as désiré être ! Des siècles sans nombre de châtement et de remords sont nécessaires pour te purifier de ce désir. Dans l'existence tu expies l'existence.

KRATIDAS.

Tout espoir est-il inutile ?

CLINIAS.

Non, car Zagreus n'est pas mort. Adore-le, Kratidas, crois en lui. Il n'est pas mort, l'Adorable; en chaque homme palpite une parcelle de son âme; il ne vit pas égoïstement unique et solitaire, il vit en tout et par tous.

KRATIDAS.

Je le supplierai donc de me délivrer.

CLINIAS.

Seul, tu peux briser les chaînes. Puisque tu possèdes l'âme d'un Dieu, c'est à toi qu'il appartient de la libérer des prisons charnelles. Voilà pourquoi les voluptés sont mauvaises, et bonnes l'abstinence et la virginité; voilà pourquoi tu dois détruire toute transitoire tendresse et exalter l'universel amour; l'amour des hommes, qui n'est que l'amour du Dieu qu'ils recèlent et détiennent. Alors tu ne seras plus étranger au milieu des êtres, partout tu trouveras un frère dans l'homme comme dans l'animal, dans l'arbre comme dans la pierre. N'oublie jamais que nous transmignons en des corps divers, et cela jusqu'au jour où tombera le Zeus méchant, anéanti par Zagreus que nous aurions dû ressusciter.

KRATIDAS.

Partons, Clinias, chaque minute qui s'écoule retarde le moment bienvenu où je saurai.

CLINIAS.

Tu laisses sans regrets, Naxos aux cités opulentes? Sans regrets, tu abandonnes ceux que tu aimas, pour suivre l'étranger venu d'hier.

KRATIDAS.

Depuis que tu vins sur ma route, les autres me sont étrangers. Nul regret ne me trouble.

CLINIAS.

Ce soir nous quitterons la ville.

KRATIDAS.

Demain se lèvera l'aurore d'une vie nouvelle.

(Ils s'en vont. Le solitaire les regarde s'éloigner, puis il reste immobile et écoute.)

CHŒUR DES ESPRITS SOUTERRAINS.

Quand viendra pour nous le crépuscule ? Combien sera beau le soir dernier, précurseur d'un matin nouveau. Peut-être cesserons-nous de ramper dans la ténèbre, et, tels ceux-là, heureux et qui pourtant se plaignent, nous marcherons sous les cieux clairs. Depuis des jours innumérables, nous attendons le soleil, et chaque jour écoulé accroît notre angoisse. Oh les blés mûrs bercés par les vents paisibles, les ceps verdoyants ivres de chaleur, et les flots qui reflètent les astres !

LES CIGALES.

Courage, âmes captives, tendez toujours vers les sommets. Voyez, la volonté de voler a fait pousser nos ailes.

CHŒUR DES ESPRITS AÉRIENS.

Ils gémissent tous, les formes inférieures et les hommes, cependant ils n'ont jamais su le bonheur. Nous l'avons eu un instant, et cette brève et fugitive conquête nous a fait convoiter des jouissances plus hautes. Nous ignorons la joie, pour l'avoir connue. Plus le rang est élevé, plus vive est la souffrance, plus poignante est l'envie du mieux... parfois du pire, hélas !

LES CIGALES.

Esprits malheureux, n'attendez pas des autres votre félicité. Elle gît en votre substance, non hors vous. La vie est mauvaise que créent les désirs.

LES VOIX.

Nous sommes affranchis des voluptés, et sans secousses, sans souffrances, nous sommes conduits aux régions supérieures. Bientôt nous connaissons le secret des existences. Nous attendons, avec une humble patience, l'adorable moment. La béatitude nous enveloppe, l'essence divine s'émeut autour de nous. Nous vivons et nous créons les harmonies de l'univers. Nous sommes heureux.

On entend des mélodies puissantes et douces qui planent au-dessus de la forêt et de la mer. Elles grandissent, éclatent, puis elles s'apaisent, s'affaiblissent et s'éteignent. Le solitaire rêve, muet.

BERNARD LAZARE.

de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve.*
- HECTOR CHAINAYE *l'Âme des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE *Aénor (à paraître prochainement).*
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
le Roitelet.
- A.-F. HÉROLD *l'Exil de Harini.*
la Joie de Maguelonne.
- GUSTAVE KAHN *les Palais nomades.*
Chansons d'Amant.
- BERNARD LAZARE *le Miroir des Légendes (à paraître).*
- CAMILLE LEMONNIER *le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE *les Flairieurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINGK *Serres chaudes.*
la Princesse Maleine.
les Aveugles. l'Intruse.
les sept Princesses.
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages.
- STUART MERRILL *les Gammes.*
les Fastes.
- JEAN MORÉAS *les Cantilènes.*
le Pèlerin passionné.
- GABRIEL MOUREY *Flammes mortes.*
- PIERRE-M. OLIN *mes Mémoires.*
des Visions.
Légendes puérides (à paraître).
- PIERRE QUILLARD *la File aux mains coupées.*
la Gloire du Verbe.
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes et Sites.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ *Cloches en la Nuit.*
Thulé des Brumes.
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de nacre.
- FERNAND SEVERIN *le Lys.*
le Don d'Enfance.
- ÉMILE VERHAEREN *les Soirs. les Débâcles.*
les Flambeaux Noirs.
les Apparus dans mes Chemins.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN *Joies.*
Diptyque.
les Cygnes (sous presse).

6^e ANNÉE, N^o 11.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Bernard Lazare. LA LYRE :
Néanthès
Marsyas.
LES INITIÉS, poème dramatique.

Ce numéro 50 centimes.

Numéro consacré à M. F. Vielé-Griffin.

*

LA

☆

☆

WALLONIE

☀

Décembre 1891.

7
89

AVIS

LA WALLONIE désire racheter les n^{os} suivants de sa collection : 1886 juillet — 1887 novembre — 1888 décembre. Pour conditions écrire 307, avenue Louise, Bruxelles.

Vient de paraître au bureau de la Plume :
THULÉ DES BRUMES
par **Adolphe RETTÉ.**

Voyez chez **MURAILLE**, Liège
SCÈNES HINDOUES
Poème symphonique à grand orchestre
PAR **ÉRASME RAWAY**
Réduction pour piano à quatre mains.

la Revue blanche, 60, rue de l'Ouest, Liège.
l'Art moderne, 34, rue de l'Industrie, Bruxelles.
la Jeune Belgique, 64, rue Potagère, Bruxelles.
la Conque, 49, rue Vineuse, Paris.
la Plume, 39, boulevard d'Arago, Paris.
Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.
Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé St-Germain.
l'Ermitage, 5, rue Gay Lussac.
Chimère, 52, cours Gambetta, Montpellier.
Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée d'Antin, Paris.

Vont paraître chez Vanier :
LES CYGNES
NOUVEAUX POÈMES
PAR
Francis VIELÉ-GRIFFIN.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

au Tombeau d'Hélène



AU TOMBEAU D'HÉLÈNE.

ARGUMENT.

MORTE !

Entre les saules bleus évanouie,
Au miroir de l'étang par la brise tuée,
N'avais-tu cure de notre escorte
De jeunesse éblouie
Vers Toi seule évertuée ?

Toi dont la voix redit les mêmes mots
Qui font chantant l'amour de toute éternité,
Ne dois-tu pas nous dire un jeune secret
A nous les fils des fils de tes amants de gloire ?
Nous dire l'ombre aussi, et le rêve (jumaux
Tisserands d'un voile illuminant ta nudité)
Et nous dire d'un rire un rythme qui serait
Ta démarche de victoire !

Non que nous pleurions, las de l'attente ;
Non que nous blasphémions, de tristesse, ta joie :
Car nous voici cueillant des scions de tes saules
Pour chercher sur la flûte, en l'herbe qui verdoie,
Le frisson de sa feuille frémissante
D'avoir frôlé d'un baiser tes épaules...

HÉLÈNE, nous chanterons ce soir,
Et d'heure en heure, et jusqu'à tes étoiles
Et jusque par delà la nuit, et jusqu'à vivre
Selon ton âme, et jusqu'à voir
Frémir de volupté tes chastes voiles
Dont le secret se livre :
Hélène, nous chanterons ce soir.

PREMIÈRE CHANSON.

SANS doute,
Le chant des pinsons,
De bosquets en bosquets, disait la route
Où nous passions,
De chansons en chansons,
Mes rêves et moi, guidés
Selon l'Heure et l'Age
— Bel attelage ! —
Un double joug enguirlandant leur tête
Et de pourpre violette bridés
Qui traînaient notre char vers des rumeurs de fête !

Et, de rose en rire
Et de fleurs en femmes,
La route fut pire
Où nous marchâmes,
Tenant la lyre,
Mes rêves et moi guidés
Selon la phrase lue aux parchemins ridés
— Qui laissent leur ride aux âmes ; —

Mais d'elles vers toi,
De celles-là vers Toi, la seule,
La route interminable se prolonge
Où la roue est lente et grince comme une meule,

Où le char s'embourbe ou racle à la paroi;
Et si n'était d'écouter, à l'étape,
Ce que raconte un songe,
De cueillir aux talus ce que d'espoir y croît,
Quelle douleur et quel blasphème et quel mensonge
De marcher vers un but en marche et qui m'échappe!

UN rêve adolescent, de visage si tendre
Que son doux conte semble chanter,
— Diseur qu'on fait reprendre, pour l'entendre
Chanter ce qu'il a cru conter —
disait (ce que sa seule voix laissait comprendre):

“ Je l'ai vue —
C'était au mail poudreux
Dont les ormes sont gris
Où la terre de soif se gerce
En l'ombre d'Août;
Et tout reverdit à sa venue
Et la brise chanta dans les ormes surpris
Comme d'une averse ;
Et je sentis la mort en mon cœur heureux ;
Elle vint à moi
— Qui me dirait d'où ?
Et qui sait pourquoi ? —
Sur le mail poudreux...”

VORCI quelqu'autre — rêve jeune et pâle,
Pâle et qui rougissait en parlant,
De voix plus vieille que son visage et mâle,
De rythme lent
Et qui, moins sourde, eût dit la gloire triomphale :

“ Sur le sable de la grève
Où tout pas s'efface sous le vent de mer
Qui roule ses dunes, à grands flots lents,
Vers les villes mortes en l'avenir ;
Elle vint à moi comme un flot clair
Qui se brise en rire aux sables mouvants ;
Mais j'ai compris que son regard n'œuvrait
Que l'œuvre de souvenir,
Que le mot qu'elle dit n'était plus le vrai ;
Car l'heure pousse l'heure, la dune la dune,
Sur villes et cœurs morts en l'avenir —
Au hasard des chemins j'étais l'un, elle l'une...”

| LS parlent, je souris
Ou pleure, ou songe
Et reprends le chemin qui, vers le soir, s'allonge,
Le même qu'hier, moins las, je repris
En fuite du mensonge ;

N'est-il pas vrai que tu nous apparais
Sous la parure de celle-ci, de celle-là ?

Ne sont-ils tiens, leurs sourires parés ?
Et tous ces contes-là narrés,
A l'étape ?
N'es-tu pas tout cela,
Hélène, aux yeux incomparés
Vers qui va s'allongeant, là-bas,
La route où mon bourdon inlassé frappe
Son rythme alerte
Deux fois moins pressé que mes pas
Sonores sur la route ouverte...
La force de leurs bras ouverts, ne l'es-tu pas ?

Ah ! douleur de ma joie éparse et qui s'étonne :
J'ai peur des souvenirs, des parfums, des musiques
Et des vieilles cités et des vergers d'automne
Et du rire qui passe et de l'heure qui sonne
Car tout est ignoré, sublime et sans réplique ;

Ainsi le soleil vit en son moindre rayon,
Et quelle herbe rêva ses gloires embrasées ?
Et qui devinerait, aux larmes des rosées,
La vaste mer houlant jusqu'au septentrion ?

Ainsi la plaine immense, élargissant nos rêves,
Suscite l'Infini pour se perdre au néant,
Ainsi la folle extase, avec ses splendeurs brèves,
Eblouissent nos yeux jusqu'en l'aveuglement :

J'ai peur de toute joie en son mystère triste,
Même un futile amour émeut de majesté,
Si bien que tout mon cœur se récuse et résiste
Et pleure éperdûment vers ton rêve attesté !

Douleur, Hélène, ce soir est doux,
Entre tes saules, apparais-nous.

DEUXIÈME CHANSON.

« *Cadent a latere tuo mille et decem millia
a dextris tuis.* »

Ps. 90.

O grands doux frênes qui souriez,
Nulle âme au bois — dès mainte année --
N'est venu cueillir les lauriers ;
Et nulle âme, dès mainte année,
Prairie, au gué ! ne t'a moissonné ;
Dès mainte et mainte et mainte année
La vie à la belle mort s'est donnée
Dans le jeune baiser du renouveau,
Si que la Parque hésite, étonnée,
Avant de couper l'écheveau.

Qui donc doit cueillir les lauriers ? .

Nulle pampre, encore, aux vignobles
A peine des feuilles aux mûriers —
(Ah ! tous les désirs nobles
Qui nous souriaient)

Les lilas, déjà tristes ! les asphodèles,
Les jacinthes et la douceur des soirs en elles,
Les blancs amandiers, parés à la hâte,
Les pommiers où l'espoir d'automne éclate,
Les jonquilles, dont voici des gerbes,
Et le jeune million des herbes
Audacieux et jovial
Comme la foule enfant
Houle au tocsin de prairial :
Enthousiasme, chœur superbe,
Vieil avenir, refléuri triomphant !

AVRIL pleurait, souriant dans ses pleurs ;
Notre fierté, c'était de vivre
Nous mirant en l'orgueil inconscient des fleurs ;
O jeunesse du Monde,
Notre fierté — la tienne ! — était de survivre,
Nous les plus jeunes jets de la souche féconde.

Depuis (ô vanité !) :
Le sourd sommeil des cœurs, sous l'aube auréolée,
Nous surprit d'un frisson
Et le monde apparut un vaste mausolée
Où gît l'Humanité,
Grouillante de désirs bas,
Sur qui, vaines âmes, nous passons
Avec nos cris d'appel, inutile volée,
De tout là-bas, vers tout là-bas.

Et depuis :
L'année est morte mainte fois,
L'automne, aux bois,
Et, mainte fois, renaquit souriante
En l'avrillée qui rit et pleure
Et chante
Que le temps est leurre ;

Ceux-ci s'en furent, ceux-là sont morts ;
Nous sûmes la solitude
Subtile en son remords ;
Presque devinions-nous le secret du silence
Où l'âme se dénude
Et surgit hors des paroles sordides
En sa beauté,
Telle une mendiante
Au sculpteur qu'elle guide
En sa sereine nudité.

MAIS, un à un,
— Comme les feuilles à l'Automne —
Les désirs et les rêves tombaient fanés,
Sans verdure, ni parfum
— Débris de la couronne —
Morts que nulle pitié n'a pardonnés ;
Cependant leur science édifiée
Disait : ceci est faux, cela est vain ;

Si bien
Que de la vie ainsi niée
Rien ne resta, hors le désir de vivre mieux,
Rien, que l'espoir que rien ne tue,
Rien, que la haine et le mépris pieux
Rien, que l'aveugle foi qui s'évertue.

Car, vois, Hélène,
Ceux-ci, tes prêtres, que la honte empourpre,
Ceux-ci qui te voulurent vaine
Selon leur âme d'enfant sénile,
Ceux-ci dont la trop triste orgie usurpe
La tiare de ton culte impérieux,
Leur âme est vile,
Sous les grands cieux !

Hélène, invoquée à genoux,
Entre tes saules apparais-nous !

TROISIÈME CHANSON.

« Mais si un homme, marchant dans la nuit, vient à buter, c'est qu'il n'y a pas de lumière en lui. »

JEAN XI. 10.

Aux chœurs fleuris des cathédrales
S'allongent, comme en ombre, aux dalles,
En lignes, sous les pas presque effacés,
Ceux d'autrefois, seigneurs et dames,
Avec des devises tracées;

Aux chœurs fleuris des cathédrales,
On chante encore
— Encore que tous rêves soient consommés; —
J'ai regardé vers l'ombre ogivale et sonore
Où, une à une, meurent des flammes,
Comme si, par là-bas, à jamais,
Au bruit du cortège moins sonore,
L'on emportait nos âmes.

Aux chœurs fleuris des cathédrales,
Sous les vitraux de sourires pâles,
On chante encore l'hymne dont mon cœur saigne
D'aimer et de mourir et de ressusciter...

Fut-il un temps où, cherchant qui t'étreigne,
Douleur, apparaissant à l'âme enténébrée,
Tu vins, ouvrant tes bras, comme pour l'abriter
Et fis qu'elle sourit à sa honte parée
D'un diadème abject dont, encor! son front saigne?

VEXILLA REGIS.... funérailles!

Pour porter l'étendard il n'est plus même un homme;
A peine un front courbé devant l'épouvantail...
Monte dans l'encens bleu vers l'or vert du vitrail
Verbe majestueux aux profondeurs d'abîme,
Verbe désespéré des échos de Solyme
Rythmé des voix de Rome,
Reine de la bataille!
Verbe incompris, mais tel qu'en ton ombre défaille
Le péché de science aux baisers de la Foi :
Voix où la douleur tendre endort jusqu'à l'effroi,
Voix vaine, et fausse voix, voix morte même en moi...
O funérailles!

AVANT que, lâche, on s'habitue
A sourire de soi devant l'heure accablée,
J'ai regardé dans mon âme troublée :
Quel hymne redirait l'amour qui brûle et tue,
La prière de nuit à ma lèvre tremblée
Et ma joie exultant, toute de feu vêtue,
Et toute la douleur de mon désir comblée...

Sa lassitude qui follement s'évertue
A renié l'effort, un soir, et m'a semblé
Si vaine, que j'ouvris mes yeux vers ton bleu voile,
Nuit, que j'ai souri comme un enfant qu'on appelle,
Et que, me retournant de l'aurore éternelle
J'ai prié doucement, Enfance, ton étoile.

La douce fête!
Et le retour, et l'accalmie;
Ma paix fut de chanter ton rêve
Ame d'enfance, vierge de prière triste;
Car tout ceci, depuis qu'on chante des Poèmes,
C'est la voix en écho d'un seul instant de Vie
Qui sourd, enfin! et qui persiste;
Ma paix fut de chanter ton rêve
Et retourné de l'ombre où tout chemin s'achève,
J'ai regardé vers ton étoile évangélique,
Disant tout haut les mots que tu rêvas muette,
Enfance, c'était ta voix, cette musique :

Avoir été au parterre de Vie
Une heure passive de joie immesurée,
Cela dont se vêt la terre;
Avoir vécu l'heure assouvie
Sous la gloire du firmament azuré,
Avoir été un instant du mystère;
En le concert de vie émerveillée
Avoir été quelque note envolée,
Et la dire en écho sur la vie affolée . . .

Dès hier, vois, je marche seul et grave
Selon le nouveau choix de mes espoirs anciens
Qui voudraient vivre, enfin, ressusciter, revivre,
Soir! enveloppe-nous de ton mystère grave,
J'ai froid à l'âme et faim au cœur et l'esprit ivre
De tout ce qu'on écoute aux croix des grands chemins.

Je marcherai plus sûr de but et de la voie
En l'ombre intuitive où tout chemin s'efface
Et, refermant les yeux je m'éblouis de joie
A contempler du cœur la splendeur de ta face,
Hélène,
Hélène à la lèvre sereine,
Hélène, avec tes cheveux roux,
Entre tes saules apparais-nous.

QUATRIÈME CHANSON.

*« ... Pour nous, c'est un éblouissement
d'éclair — puis une longue obscurité —
puis un éclair encore... »*

R. W. EMERSON.

UNE ombre est fugace aux tournants de la route;
On sourit du verger aux treillis de la haie;
Une pudeur se fond emmi la roseraie;
Quelqu'une chante qui se tait pour qui l'écoute;
Et l'on parle tout bas vers la source qui goutte:
Le jour est souriant de féérique doute,
Et c'est la vie — ô mon cœur — toute;

Aussi, de crainte d'un leurre,
De crainte, aussi, de manquer la seule heure
On vit (est-ce vivre?) amoureux et railleur,
Joyeux et triste, d'espoir en désespoir,
Pire et meilleur
— Selon la loi qui fait le matin et le soir,
L'ombre et le jour,
Et l'hiver et le printemps qui verdoie,
La loi de tout amour,
De toute joie.

Ainsi l'on chante sa phrase :

“ Bois la coupe d'extase
Et bois le vin amer;
Toute l'amertume de la mer
Est plus douce que ce vin qu'écrase
La nuit fatale en sa foulée;
Car le sel des larmes en est la lie,
Et la honte s'y mire, apalie,
Et la mort impure s'en est soulée . . . „

Ou encore, selon l'heure et la chair :

“ Bois la coupe d'extase
Et bois le doux vin clair
— Si doux que s'en adouciraît la vaste mer;
Voici le vin qu'écrase
La Nuit de joie en son pressoir,
La larme est douce dans son ombre jaillie
Et la pudeur se pâme défaillie
Et la Vie est ivre d'espoir.... „

QUELQU'AUTRE soir, on chante en soi :

“ Ecoute en l'ombre auprès de toi :
Un sanglot meurt et tout est toi;
Quel rêve es-tu venu tuer ?
Prends donc et bois le poison triste
Sans qu'un remords en toi résiste,
Sans qu'un regret en toi persiste
Quel rêve es-tu venu tuer?... „

Puis, redoublant les rimes jusqu'à s'en griser :

“ Ecoute en l'ombre auprès de toi :
Un rire éclate qu'un baiser boit,
Quel rêve va s'éterniser?
Prends donc et bois le vin de joie.
Pour que l'orgueil s'affirme et croie,
Pour que l'espoir sur toi s'éploie,
Quel rêve va s'éterniser?.... „

Ainsi je chante et vis et vivrai jusqu'au soir,
O belle Hélène en tes saules cachée,
Triste et joyeux de la même pensée
En l'incrédule attente de te voir;
Notre chanson est insensée
Hélène, et nos vieux cœurs sont fous,
Toi, seule déesse encensée,
Entre tes saules, écoute-nous, penchée,
Hélène, Hélène, apparais-nous.

CINQUIÈME CHANSON.

VOICI ma pensée :
Si la flèche
Que mon arc lance aux étoiles
Retombe et blesse
Ma main qui l'a lancée,
Vers les étoiles ;
Et si le cri d'opprobre
Que je jette à l'écho des bois
— Bavard ou de réponse sobre,
Selon ma voix —
Se retourne comme une insulte
Qui brûle mon cœur en moi ;
Ainsi tout vieux rêve vers toi,
Tout vieil émoi,
(Qu'un nouveau rire, croit-il, achève)
Surgit encore comme un tumulte,
Hélène,
Et tout vieux rêve
Me pèse jour et nuit en honte vaine,
Comme un remords :
Tel l'espoir d'une aube qui jamais ne se lève,
Tel que mon jour est las de porter mes jours morts !

J'AI poussé ma chasse au cœur de la forêt,
Pourtant :
Nulle ride à l'étang où Diane fut surprise ;
Et j'ai cherché, pourtant, la Dryade promise
Au cœur des chênes vieux comme la voix chanteuse
De celui dont le nom de sa gloire est lauré :
Nulle nymphe aux détours des taillis égarée,
Par le chemin désert que j'ai fait vers l'orée,
Après ma chasse honteuse.

Mais toujours ton désir et ton ombre aux fougères
Et la voix en les voix, chuchoteuses, légères,
Toujours un gai désir de verdure vêtu,
Comme au matin d'avril où j'ai brisé mes traits,
Sachant (tu me l'as dit en un clair baiser frais),
Que c'est toi que pleurait le doux cerf abattu....

LE chemin que j'ai fait à travers bois,
Par les taillis, sous les futaies,
M'a mené vers ta prée
Et les chansons portées
Sur le vent de vesprée
Résonnaient jusqu'au bois ;
Comme ceux-ci j'ai chanté ton los
Voyant qu'ils te priaient sous la lente nuit claire,
Hélène,
Ecoute, en tes saules et tes flots,
O belle souveraine,
Par moi le son du cor aux vallons traîne,

Si doux que la forêt est pleine de sanglots,
Par moi le son du cor aux vallons traîne
De frêne en chêne
Et des charmes aux bouleaux.

Ces hommes que je ne connais de visage
Donnaient leurs voix à ma pensée ;
Et si je l'ai redite en mon langage,
C'est qu'ils ne savaient toute ma pensée :
Ils ne savaient comment les sentes matinales,
Par les fougères ou sur le feutre des pins,
Mènent — comme la route aux ornières égales,
Ou le sentier tracé par des pas de traverse,
Comme tous les chemins —
Vers ta prée où la joie, en mille flores, perce
Le vieux sol de la mort des printemps d'autrefois ;

Mais voici qu'avec eux je dis, en ces mots doux
De leurs chansons portées
Sur le vent de vesprée
De la prée
Jusqu'au bois
De parfums escortées :
Hélène, viens, ce soir est doux ;
Entre tes saules apparais-nous.

DERNIÈRE CHANSON.

*« Incerta et occulta sapientiae tuae
manifestasti mihi. »*

Ps. 51.

O nuit épanouie !
Les bras ouverts vers ton baiser qui déifie,
J'ai pleuré d'être seul à t'aimer en silence ;

O nuit ! mon âme tremble ;
Qu'il vienne une âme et nous prierons ensemble,
On pleure d'être seul à t'aimer en silence...

Voilà pourquoi, des jours, des mois et des années,
J'ai marché en chantant dans les foules menées
Par tout le pauvre leurre impur des désirs vils
Mendiant quelque écho pour mes rêves d'avril.

Voilà pourquoi, parmi les babils du printemps,
Guettant les cœurs nouveaux et les jeunes moments,
J'ai dit, ainsi que d'autres, qu'il est doux
De vivre et de prier l'amour aux cheveux roux
Dont l'auréole est comme une chair rayonnée ;

Voilà pourquoi j'ai dit, en l'heure tôt sonnée,
La douceur d'aller deux par un verger d'enfance,
Poursentir battre en moi les cœurs de ceux qui s'aiment
Et pour que vive en eux un peu de mes poèmes.

Car on pleure, ainsi seul à t'aimer en silence.

MAIS tu sais que je sais toute parole vaine
Que ton silence est la seule voix surhumaine
Et la seule clarté ta ténèbre étoilée
Où l'on entend passer les anges, par volées...

VIENS, chère, toi la gaîté de tous sourires,
toi, la douce justice de Vie,
toi, panacée,
toi, rayon ou reflet de toute la Pensée,
Ombre du jeune Amour — le suivant, ou suivie —
Les choses que l'on dit sont futiles ou pires ;
Toi, tu sais le secret, interdit même aux lyres :
La nuit est sur nous en sa joie ineffable ;
Nos baisers et l'écho des poèmes — la gloire !...
— la gloire, où nul n'atteint — ne valent la victoire
De dominer son rêve et le taire à jamais...
Hélène, ô l'Evoquée en rythmes innommés,
D'entre tes saules gris apparais, Reine fière,
Car voici que se fait muette la Prière.

HÉLÈNE.

ME voici :

J'étais là dès hier, et dès sa veille,

Ailleurs, ici ;

Toute chair, a paré, un soir, mon âme vieille

Comme l'éternité du désir que tu vêts.

La nuit est claire au firmament . . .

Regarde avec tes yeux levés :

Voici — comme un tissu de pâle feu fatal

Qui fait épanouir la fleur pour la flétrir —

Mon voile où transparait tout assouvissement

Qui t'appelle à la vie et qui t'en fait mourir.

La nuit est claire au firmament vital . . .

MES mythes, tu les sais :

Je suis fille du Cygne,

Je suis la lune dont s'exubèrent les mers

Qui montent, tombent, se soulèvent ;

Et c'est le flot de Vie exultante et prostrée,

le flot des rêves,

le flot des chairs,

le flux et le reflux de la vaste marée.

MON doute – on dit l'Espoir — fait l'action insigne :
Je suis reine de Sparte et celle-là de Troie,
Par moi, la douloureuse existence guerroye
Je meus toute inertie aux leures de ma joie,
Hélène, Séléne, flottant de phase en phase,
Je suis l'Inaccédée et la tierce Hypostase
Et si je rejetais, désir qui m'y convies,
Mon voile qui promet et refuse l'extase,
Ma nudité de feu résorberait les Vies....

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

TABLE DES MATIÈRES

pour l'Année 1891

<p style="text-align: center;">A. M.</p> <p>Notes sur Siegfried, 86. Symphonie de Kéfer, 142.</p> <p style="text-align: center;">ALBERT ARNAY,</p> <p>Fernand Severin (étude), 58. Adventices, 306.</p> <p style="text-align: center;">EMILE BESNUS.</p> <p>ad majorem Gloriam, 166.</p> <p style="text-align: center;">JULES BOIS.</p> <p>Vous ne serez plus vierge, 285.</p> <p style="text-align: center;">HECTOR CHAINAYE.</p> <p>les Appels du Passé, 288.</p> <p style="text-align: center;">CH. D.</p> <p>LES LIVRES : Contes de mon Village, 176.</p> <p style="text-align: center;">CHARLES DELCHEVALERIE.</p> <p>sous les Pommiers, 32.</p> <p>LITTLE SKETCHES : Aube d'Hiver, 156. Heure lunaire, 157. Crépuscule, 158. Matin sur l'Eau, 159. Couchant I, 160. Couchant II, 309. Crépuscule, 309. Soir de Lune, 310. Crépuscule, 312.</p>	<p style="text-align: center;">JEAN DELVILLE.</p> <p>les Sommeils de Marbre, 161. l'Horreur de la Pluie, 162.</p> <p style="text-align: center;">CÉLESTIN DEMBLON.</p> <p>LES LIVRES : Hector Chainaye : <i>l'Ame des Choses</i>, 316.</p> <p style="text-align: center;">MAX ELSKAMP.</p> <p>le Stylite, 242.</p> <p style="text-align: center;">ANDRÉ FONTAINAS.</p> <p>la Reine pensive, 239. la Dame lasse, 240.</p> <p style="text-align: center;">JOSÉ HENNEBICQ.</p> <p>Prière, 165. Complaintes, 302, 303.</p> <p style="text-align: center;">A. FERDINAND HÉROLD.</p> <p>LE VITRAIL DES SAINTES : Cécilia, 154. Christiana, 155. Liliosa, 304. Hildegardis, 305.</p> <p style="text-align: center;">BERNARD LAZARE.</p> <p>LE MIROIR DES LÉGENDES : la Vie sans Effroi, 17. la Lyre : I. Néanthès, 345. II. Marsyas, 353.</p> <p><i>les Initiés</i> (poème dramatique), 359.</p>
--	---

GRÉGOIRE LE ROY.			
les Sœurs d'Agonie,	37.	les Navigations sentimentales,	106.
PIERRE LOUYS.		le Monastère des inexpiables Douleurs,	110.
EMAUX SUR OR ET SUR ARGENT :		la Beauté,	117.
d'Or et de Sinople,	44.	le Lac Wistéria,	121.
de Gueules sur Argent.	45.	Epilogue,	125.
d'Azur sur Or,	46.	Ronde enfantine,	129.
Trouée,	255.	Byzance,	131.
STUART MERRILL.		Sérénités,	133.
Drame,	152.	aegri Somnia,	135.
DAUPHIN MEUNIER.		Notes rétrospectives,	256.
mon Cœur d'autrefois,	34.	P. M. O.	
le Roi de n'importe où,	315.	LES LIVRES :	
ALBERT MOCKEL.		les Fusillés de Malines,	177.
LES LIVRES :		vingt-cinq Sonnets,	179.
les Cornes du Faune,	184.	Puberté,	179.
Peines de Cœur,	185.	la Création du Diable,	180.
le Poème de la Chair,	186.	le Vierge,	182.
Pastorales,	186.	Flumen,	183.
Hymen,	187.	la sanglante Ironie,	183.
deux Livres de Vers :		l'Imprévu,	271.
les Flambeaux noirs,	263.	les Vieux,	281.
les Fastes,	267.	Théâtre de Rachilde,	281.
CHARLES MORICE.		Max Waller,	282.
Vers,	26.	MAURICE DU PLESSYS.	
PIERRE-M. OLIN.		Saint Just,	29.
LES PETITS ENFANTS :		Marguerite au Rouet,	30.
devant la Vie,	47.	Prologue,	31.
vers la Source,	49.	PIERRE QUILLARD.	
sous la Neige,	51.	le Renoncement suprême,	38.
DES VISIONS :		Vers,	314.
Prologue à ma Conscience,	97.	II. DE R.	
la Solitude,	99.	LES LIVRES :	
l'Île,	403.	la Gloire du Verbe,	82.
		en Décor,	85.
		Dyptique,	172.
		les Cahiers d'André Walter,	174.
		Confiteor,	188.

HENRI DE RÉGNIER.		FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.	
Odelettes :		JEUX PARNASSIENS :	
I,	27.	le vain Rire (dix sonnets),	193.
II,	28.	Épigrammes :	
III,	149.	Sacristain,	200.
IV,	150.	Maître d'Études,	200.
V,	287.	Prêtre,	201.
LES LIVRES :		Extraits du « futile Acabit »,	202.
Pages de Stéphane Mallarmé.	338.	Extraits des « Inanités sonores »,	204.
ALBERT SAINT-PAUL.		Extraits de « Séautos »,	206.
Pétales de Nacre,	4.	Conseil à un Auteur comique,	210.
Lai pour d'héraldiques Chats,	15.	Tableaux d'Histoire :	
FERNAND SEVERIN.		la Mendiante,	212.
le Mort,	34.	les Carthaginois en Sicile,	212.
ALBERT THONNAR.		Extraits des Sonnets estivaux :	
Prologue de Poème,	42.	l'Ane,	213.
ALB. TH.		le Crapaud,	214.
LES LIVRES :		la Marmaille	215.
Contes et Nouvelles,	85.	le Bain,	215.
HENRY VAN DE VELDE.		à H. de R.,	216.
Georges Seurat,	167.	Extraits des Sonnets à la Rose :	
EMILE VERHAEREN.		Prélude,	217.
Soir,	36.	Sonnet III,	217.
le plus précieux des cinq Sens,	145.	Sonnet XVII,	218.
PAUL VERLAINE.		Sonnet LXXII,	219.
à Monsieur Borély,	3.	Sonnet LXXIII,	219.
		AU TOMBEAU D'HÉLÈNE :	
		Argument,	383.
		première Chanson,	385.
		deuxième Chanson,	390.
		troisième Chanson,	394.
		quatrième Chanson,	398.
		cinquième Chanson,	401.
		dernière Chanson,	404.
		Hélène,	406.
		AUGUSTE VIERSET.	
		la Bonzesse,	55.
		GASTON VYTALL.	
		POÈMES IRONIQUES :	
		XII,	163.
		XIX, Usage externe,	294.
		XXV, la dernière Nouvelle	298.

ANDRÉ WALTER (*posthume*).
Reflets d'ailleurs (petites Etudes
de Rythme), 229.

...
une Enfant des Eaux qui passent, 68.
Notes : 91, 144, 188, 221, 271, 341.

de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve.*
- HECTOR CHAINAYE *l'Ame des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE *Aénor (à paraître prochainement).*
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
le Roitelet.
- A.-F. HÉROLD *l'Exil de Harini.*
la Joie de Maguelonne.
- GUSTAVE KAHN *les Palais nomades.*
Chansons d'Amant.
- BERNARD LAZARE *le Miroir des Légendes (à paraître).*
- CAMILLE LEMONNIER *le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE *les Fleureurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK *Serres chaudes.*
la Princesse Maleine.
les Aveugles. l'Intruse.
les sept Princesses.
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages.
- STUART MERRILL *les Gammes.*
les Fastes.
- JEAN MORÉAS *les Cantilènes.*
le Pèlerin passionné.
- GABRIEL MOUREY *Flammes mortes.*
- PIERRE-M. OLIN *mes Mémoires.*
des Visions.
Légendes puérides (à paraître).
- PIERRE QUILLARD *la File aux mains coupées.*
la Gloire du Verbe.
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes et Sites.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ *Cloches en la Nuit.*
Thulé des Brumes.
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de nacre.
- FERNAND SEVERIN *le Lys.*
le Don d'Enfance.
- ÉMILE VERHAEREN *les Soirs. les Débâcles.*
les Flambeaux Noirs.
les Apparus dans mes Chemins.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN *Joies.*
Diptyque.
les Cygnes (sous presse).

6^e ANNÉE, N^o 12.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

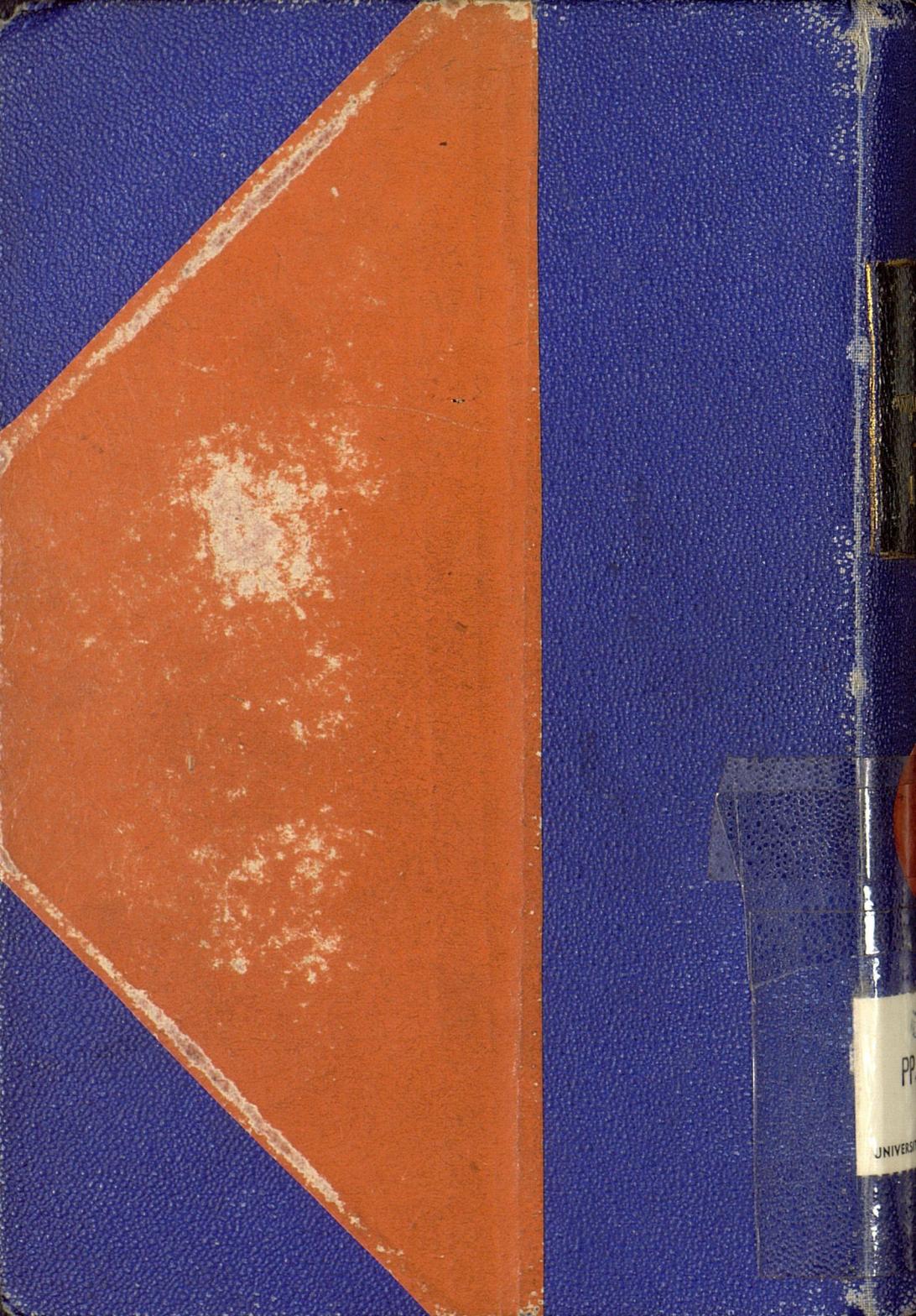
*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Francis Vielé-Griffin. . . . au Tombeau d'Hélène.

Ce numéro 50 centimes.



PP
UNIVERSITY

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.